N° 113 FÉVRIER 1929.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Directeur : M.-V. BERNADOT, O. P.

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'enfance spirituelle

(*Suite*)

IV

LE SAINT ABANDON

L'état d'enfance spirituelle ne se réalise parfaitement que dans le saint abandon. Le sentiment exquis auquel on donne ce nom devrait s'ajouter à la confiance en Dieu dans toute âme chrétienne comme s'y unissent les vertus d'espérance et de charité. La confiance dans le Père céleste procède de la vertu d'espérance. Le saint abandon est le beau fruit du pur amour de Dieu.

A la racine de l'un et de l'autre sentiment on retrouve d'ailleurs la même vertu de foi. Grâce à la foi chrétienne une conviction s'établit dans notre esprit. Nous savons, à n'en pouvoir douter, que Dieu mène le monde. Il préside aux évolutions des astres, il concourt à la croissance de la plus humble fleur. Qui ne conserve en sa mémoire les

paroles que Notre-Seigneur nous a dites à ce propos dans le sermon sur la montagne?... Celui qui s'occupe avec attention d'un petit brin d'herbe perdu dans les champs oublierait-il l'homme, qui vaut incomparablement davantage? Mais s'il oubliait l'homme, s'il oubliait un instant l'une quelconque de ses créatures, celle-ci rentrerait aussitôt dans le néant, car rien n'existe que dans la mesure où Dieu y pense et veut le réaliser. Oui, Dieu pense à chacun de nous et à tout ce qui nous concerne. Un cheveu est assurément ce qu'il y a de plus minime dans notre corps, et qu'il tombe de notre tête c'est bien l'accident le plus insignifiant qui puisse nous arriver. Or les cheveux même de notre tête sont tous comptés, dit Jésus, et il n'en tombe pas un sans la permission du Père céleste.

Quoi qu'il survienne en nous et autour de nous, rien ne se fait que par les soins de la Providence divine. Elle se sert de tout, non seulement des circonstances et des personnes qui semblent favorables, mais des malheurs et du mal même qui fut commis, des pécheurs et jusque du démon qui nous éprouve, pour l'accomplissement de ses desseins. Quand le démon a frappé Job dans ses richesses, dans sa famille et dans sa personne, Job s'écrie : « Le Seigneur avait donné, le Seigneur a ôté, que le nom du Seigneur soit béni ! » Saint Augustin fait remarquer à ce propos que Job ne dit pas : Le Seigneur a donné, le diable a ôté, mais : Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté. Car en définitive tout s'est passé comme il a plu au Seigneur et non au démon. Et saint Augustin d'exhorter les chrétiens à imiter Job. « Rapportez donc à Dieu tous les coups qui vous frappent; le diable lui-même ne peut rien sur vous sans la permission de Dieu (1). » Jésus dira pareillement à Pilate, qui va le condamner à mort : « Tu

(1) S. Augustin, in Psalm. XXXII, n° 12.

n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut. » Et peu après, le Vicaire de Jésus, parlant sous l'influence de l'Esprit, saint Pierre affirmera : « Hérode et Pilate, les Gentils et le peuple d'Israël se sont ligués dans cette ville pour faire ce que votre main et votre conseil avaient arrêté d'avance, ô Seigneur (1). »

Qu'il s'agisse de cette Passion de Notre-Seigneur, le plus grand drame qu'ait connu l'histoire, ou de la plus petite peine que supporte un jour le dernier des hommes, Dieu fait tourner tout à sa gloire. Il n'en est pas de Lui comme de nous, pauvres êtres qui apparaissons un jour et vivons perdus dans l'immense univers. Nous sommes insensés, non moins que pervertis, de tout rapporter à nous-mêmes, de faire de notre satisfaction la fin des évolutions du monde. Quant à Dieu, l'Être infiniment parfait qui crée, conserve, dirige tout, il ne peut se subordonner à aucune de ses créatures, en cherchant leur bien de préférence au sien. Rien d'autre que sa propre gloire n'est digne finalement d'occuper sa pensée. Tel est donc le but suprême que poursuit son impeccable sagesse et que sa toute-puissance lui permet d'atteindre à coup sûr.

Voilà ce que nous apprend la foi. Or l'obligation où nous sommes d'obéir à Dieu et de l'aimer par-dessus tout nous fait un devoir d'accepter ce qu'il nous envoie, de dire oui à chacune de ses volontés. Mais quelle forme cette acceptation revêtira-t-elle? Elle peut aller depuis la simple résignation, à laquelle on se résoudra comme par force, jusqu'à l'abandon paisible et même heureux, quoi qu'il arrive. La simple résignation est le minimum qui s'impose. Le saint abandon réalise l'état parfait auquel nous devons tendre. Nous en approcherons dans la mesure où la charité régnera dans notre âme. Car dans la mesure

(1) Act., IV, 27-28.

même où nous aimerons filialement notre Père céleste, nous chercherons par-dessus tout à contenter ses désirs. « Qu'ils soient tels ou tels, agréables ou pénibles à ma nature, peu importe. Il suffit qu'ils soient vôtres, ô mon Dieu, car par-dessus joies et peines, par-dessus toute autre personne aimée et par-dessus moi-même, mon plaisir à moi est de me conformer à votre bon plaisir. Par l'union que la charité a faite de mon cœur au vôtre, je n'ai avec vous qu'un même vouloir. Tout m'est égal pourvu que je vous sache satisfait. »

Ainsi ont parlé tous les saints. « Je ne désire pas plus vivre que mourir, disait sainte Thérèse de Lisieux; si le Seigneur m'offrait de choisir, je ne choisirais rien, je ne veux que ce qu'il veut; c'est ce qu'il fait que j'aime (1). »

Le ciel lui-même, espérance des saints, leur paraît surtout délicieux parce que c'est l'ordre, la volonté, le bon plaisir de Dieu qu'ils en jouissent un jour. Et dès maintenant ils commencent à trouver leur paradis dans l'assurance, très douce à leur cœur, que, quelle que soit leur situation, dans ce monde et dans l'autre, Dieu sera toujours ce qu'il est et sa volonté toujours accomplie (2).

On peut distinguer deux aspects dans cet état d'âme : un aspect négatif, c'est la sainte indifférence par rapport à tout ce qui n'est pas Dieu; et un aspect positif, qui consiste en la remise entière de nous-mêmes entre les mains divines.

Cette indifférence n'a rien d'une apathie maladive. La sensibilité peut même s'émouvoir très vivement. Qu'on se rappelle Jésus à Gethsémani. Et néanmoins, par l'effet du divin amour, la volonté sera élevée jusqu'à cet état de sainte indifférence qui nous fait regarder de haut et sans

(1) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. VIII et XII.
(2) Piny, *La clef du pur amour*, l. I, ch. I.

défaillance de volonté les biens les plus séduisants. C'est ainsi que se trouve finalement mené à bon terme le travail de détachement universel dont tous les maîtres de la vie spirituelle ont dit la nécessité. Les efforts stoïques d'un homme qui s'abstient du plaisir et supporte la douleur ne valent pas, pour nous libérer à fond, l'amour de Notre-Seigneur ravissant un cœur et le rendant par là même capable de dédaigner tout le reste. « Qui nous séparera de l'amour du Christ? s'écriait saint Paul. Les tribulations? L'angoisse? La persécution? La faim? La nudité? Le péril? Le glaive?... Je suis assuré que ni la crainte de la mort ni l'amour de la vie, ni rien de créé ne me séparera de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur (1). »

Ainsi dégagé, possédant tout notre cœur disponible, nous le remettons, et avec lui tout notre être, à notre Père céleste. Nous demeurons entre ses bras comme de petits enfants. Les vertus dont nous avons parlé jusqu'ici s'appliquaient déjà, chacune pour sa part, à réaliser le bienheureux état d'enfance spirituelle. Mais cette fois il est épanoui dans toute sa beauté. On est devenu pareil au petit enfant « qui n'a point encore l'usage de sa volonté pour vouloir ni aimer chose quelconque que le sein et le visage de sa chère mère, dit saint François de Sales; car il ne pense nullement à être d'un côté ni d'un autre, ni à vouloir autre chose quelconque sinon d'être entre les bras de sa mère avec laquelle il pense être une même chose, et nullement en souci d'accommoder sa volonté à celle de sa mère, car il ne sent point la sienne, et ne croit pas en avoir une, laissant le soin à sa mère d'aller, de faire et de vouloir ce qu'elle trouvera bon pour lui (2). »

(1) Rom., VIII, 35-39.
(2) *Traité de l'amour de Dieu*, l. IX, ch. 13.

Arrêtons-nous ici pour contempler avec saint François de Sales l'enfant parfait que Jésus a voulu être. Contemplons-le dans les bras de sa mère, par exemple sur cette route d'Égypte où Marie et Joseph se hâtent dans la nuit pour échapper à la fureur de celui qui voulait tuer le nouveau-né. « Si on eût demandé au doux enfant Jésus où il allait, n'eût-il pas eu raison de répondre : Je ne vais pas, c'est ma mère qui va pour moi? Et qui lui eût demandé : Mais au moins n'allez-vous pas avec votre mère? n'eût-il pas eu raison de dire : Non, je ne vais nullement; ou si je vais là où ma mère me porte, je n'y vais pas avec elle ni par mes propres pas; mais j'y vais par les pas de ma mère, par elle et en elle? Et qui lui eût répliqué : Mais au moins, ô mon très cher divin Enfant! vous voulez bien vous laisser porter à votre douce mère? Non certes, eût-il pu dire, je ne veux rien de tout cela; mais comme ma toute bonne mère marche pour moi, aussi elle veut pour moi : je lui laisse également le soin d'aller et de vouloir aller pour moi où bon lui semblera; et, comme je ne marche que par ses pas, aussi je ne veux que par son vouloir; et dès que je me trouve entre ses bras, je n'ai aucune attention ni à vouloir, ni à ne vouloir pas, laissant tout autre soin à ma mère, hormis celui d'être sur son sein (1). »

Jésus grandira. Jésus marchera, tenant encore la main de sa mère ou celle de saint Joseph. Puis il s'avancera seul d'un pas affermi. Mais toujours, à n'importe quel âge, en toutes circonstances, il demeurera comme un petit enfant dans le sein de son Père céleste. Celui-ci prendra pour le porter toutes les apparences, aussi bien les bras douloureux de la croix, au jour de sa mort, que les bras caressants de sa mère, dans la nuit de sa naissance. Et quel que soit le vouloir de son Père, Notre-Seigneur

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, l. IX, ch. 14.

y sera pareillement abandonné. « Me voici, Père, pour faire votre volonté », dit Jésus naissant. Et Jésus mourant s'écrie : « Père, je remets mon âme entre vos mains! » Devant la divinité, la sainte humanité du Christ a toujours fait, et de très bonne grâce, figure de petit enfant.

Hélas! au lieu de suivre le Maître unique et le divin Modèle, nous imitons ces grands enfants qui crient et se débattent dans les bras maternels. Nous aimons mieux agir par nous-même que de céder à l'action d'autrui, fût-ce à celle de Dieu. Que du moins nos résistances ne soient pas plus graves que ces caprices d'enfant qu'une mère a tôt fait de refouler. Après le premier mouvement, qui nous échappe parfois, de toute notre volonté réfléchie conformons-nous au bon plaisir de notre Père céleste. Prions Jésus de nous faire communier à cet esprit d'enfance qui demeure toujours là-haut vif, actuel et présent à son âme et qui permettra à notre âme de participer à la beauté et au bonheur de la sienne dans le sein du Père.

Ce n'est qu'après de longues années de prière et d'effort persévérant, c'est en vieillissant dans une vie religieuse fidèlement menée que l'on arrive enfin à goûter parfaitement les suavités du saint abandon. « Quand je suivais l'office dans une stalle du chœur, raconte l'hôte d'une chartreuse, j'aimais retrouver, près de moi, un moine très vieux dont le profil m'apparaissait imbibé d'une quiétude céleste. Devenu presque aveugle, Dom Em... ne lisait plus les psaumes, ne chantait plus avec les autres. Sur ses paupières baissées, sur sa joue ronde d'une blancheur de lait, sur ses lèvres fines reposait le sourire des félicités impossibles à perdre. Quelque chose d'*enfantin*, au sens évangélique du mot, irradiait de ses traits heureux. Tout vestige de contradiction et d'effort avait disparu. Il me rendait tangible la paix du royaume (1). »

(1) Émile Baumann, *Les Chartreux*, p. 77.

V

La simplicité des enfants de Dieu

Nous avons comparé l'âme saintement abandonnée à Dieu au petit enfant qui repose dans les bras maternels. Continuons d'observer ce petit enfant et admirons comme il sourit, gazouille, parle, s'amuse en toute simplicité, grâce à ce point d'appui qui l'établit en sécurité parfaite.

A la pensée de cette simplicité adorable, dont Jésus lui-même a voulu donner l'exemple, le robuste génie de Bossuet s'attendrissait : « Aimable Enfant, disait-il, heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mère..., faire, soutenu, vos premiers pas, dénouer votre langue et bégayer les louanges de Dieu votre Père! Je vous adore, cher Enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que vous suciez la mamelle, soit que par vos cris enfantins vous appeliez celle qui vous nourrissait, soit que vous reposiez sur son sein et entre ses bras. J'adore votre silence : mais commencez, il est temps, à faire entendre votre voix. Qui me donnera la grâce de recueillir votre première parole? Tout était en vous plein de grâce; et n'eussiez-vous fait que demander votre nourriture, j'adore les nécessités où vous vous mettez pour nous : la grâce de Dieu est en vous; et je la veux ramasser de toutes vos actions. Encore un coup faites-moi enfant en simplicité et en innocence (1). »

Plus parfait modèle peut-il nous être donné? Il semblerait que non. Et c'est oui pourtant. Mais à condition de quitter la terre. Que notre âme s'élève d'un nouveau coup

(1) *Élévations sur les mystères,* XX^e^ semaine, 1^re^ élévation.

d'aile. Qu'elle monte cette fois jusqu'à ces hauteurs où nous transporte, dès le début de sa première page, l'aigle des évangélistes. Voici le premier Enfant de Dieu, voici le Fils unique reposant sur le sein paternel. *Unigenitus qui est in sinu Patris* (1). C'est là qu'il était au commencement. Et il y sera à jamais. Le Fils de Dieu vit éternellement dans la totale et absolue dépendance de son Père, qui ne cesse de l'engendrer et de le porter. Mais il ne reste pas inactif, loin de là. *Omnia per ipsum facta sunt.* Tout ce qui est fait l'est par lui, dit saint Jean. Et il le fait comme en se jouant. Le mot même se trouve répété au livre de la Sagesse : *ludens in orbe terrarum, ludens in omni tempore.* O Sagesse éternelle du divin Enfant, je vous adore, je me complais à vous regarder, je vous prends pour modèle. Donnez-moi de fonder comme vous une activité très simple sur le saint abandon où j'ai voulu d'abord m'établir.

Ce qui nous est recommandé en effet n'est pas une indolente passivité, l'inertie des fatalistes musulmans, le laisser-aller de ces quiétistes qui ont failli déconsidérer à jamais le saint abandon. Si Notre-Seigneur ne veut pas que nous nous inquiétions du passé ni de l'avenir, qui regardent la Providence, si saint Pierre nous demande à ce sujet de jeter tous nos soucis dans le sein de Dieu, le désir de l'Église comme de Jésus est que nous agissions dans le moment présent et que nous donnions à cette tâche toutes nos forces demeurées entières et libres. « A chaque jour suffit sa peine », disait le Sauveur. Parole d'or qui prêche à la fois le saint abandon et la sainte activité du vrai chrétien. Préoccupons-nous uniquement d'accorder, jour après jour, les décisions de notre prudence aux desseins de la divine Providence. De par la

(1) Joan., I, 18.

volonté ou la permission de Dieu nous voici actuellement dans telle situation. Que nous ayons travaillé ou non à la préparer, il est bien entendu que nous devons l'accepter filialement. Cela, c'est le saint abandon entre les bras du Père céleste. Mais à partir de ce point d'appui sûr et réconfortant, nous devons agir, remplir les devoirs positifs qui découlent pour nous de cette situation providentielle. Et c'est alors qu'il faut montrer cette grande simplicité que prêche l'Évangile : simplicité dans les intentions, simplicité dans les jugements à porter et les décisions à prendre, simplicité dans toute la conduite de notre vie.

Les enfants de Dieu auront des intentions simples. Les petits enfants vont droit devant eux. Avec une spontanéité naïve ils s'élancent vers leur but sans avoir d'arrière-pensée, sans faire de détours. Il est bien vrai que l'égoïsme s'y manifeste souvent sans vergogne. Aussi, tout en retenant la manière dont les petits enfants tendent à leur fin, devons-nous fixer nos regards sur le parfait modèle que seul nous donne l'Enfant Jésus, le Fils unique du Père éternel, pour lui demander de nous indiquer le vrai but à poursuivre.

Bossuet cherchait tout à l'heure à recueillir sa première parole. Voici la première que l'Évangile nous ait conservée : « Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé des affaires de mon Père? » Et plus tard il dira ce mot qui résume les intentions de toute sa vie : « Ce qui lui fait plaisir, voilà ce que je recherche toujours. » Et nous? quelle parole donnera le sens exact de l'orientation que notre vie prend d'ordinaire? Avec des détours pour tromper les autres, avec une inconscience que nous avons intérêt à entretenir pour nous tromper nous-même, nous ne faisons guère, tout au fond, que nous rechercher personnellement. Et souvent ce sont des préoccupations

basses et mesquines, à nous faire rougir si nous y prenions garde une bonne fois. Nos intentions ne sont pas droites, ne sont pas pures, ne sont pas simples.

De par notre baptême nous sommes pourtant incorporés au Fils de Dieu et nous devons agir en union avec lui, dans les mêmes intentions. Ces promesses de notre baptême, nous les avons renouvelées plus tard en pleine conscience. Peut-être même les avons-nous consacrées par des vœux religieux, et la parole des saints Livres enchante notre âme quand nous y pensons encore : « Seigneur, dans la simplicité de mon cœur, joyeux, je vous ai tout donné. » N'avons-nous pas repris, ne reprenons-nous pas sans cesse en détail ce que nous avons offert au bon Dieu? Ne faussons-nous pas chaque jour par des retours sur nous-même la droiture de l'intention première? Ne la compliquons-nous pas en y mélangeant des intentions contraires qui lui font perdre sa belle simplicité? Oui, et cela est inévitable, si par une vigilance de tous les jours nous ne mettons pas ordre à l'orientation de notre cœur. Souvent, aussi souvent que possible, interrogeons-le, ce cœur qui commande à toute notre vie. Il faut que nous éprouvions à son égard la divine jalousie dont parlait l'Apôtre aux Corinthiens : « Je vous ai fiancés, pour vous présenter au Christ comme une vierge pure. Mais j'ai peur que, comme le serpent jadis séduisit Ève par son astuce, vos pensées ne se corrompent et que ne s'altère leur simplicité envers le Christ (1). » Jalousement demandons-lui, à ce cœur que nous avons promis au Christ, quelle est sa préoccupation dominante? Est-ce bien le souci de faire la volonté de Notre-Seigneur? N'est-ce pas plutôt la recherche désordonnée de notre satisfaction? Franchement qu'il réponde. Et s'il apparaît que

(1) II Cor., XI, 2-3.

l'intention de notre cœur n'est pas droite, rectifions-la instantanément. Si elle se complique d'intentions secondaires qui ne conviennent pas, purifions-la. Si elle est dans la simplicité parfaite, remercions le ciel et continuons de chercher le royaume de Dieu et sa justice... Le reste nous sera donné par surcroît.

Une intention droite et pure ne suffit pas pourtant. Nous avons le dessein de plaire à Dieu. C'est entendu. Mais il faut encore que notre jugement sur ce qu'il convient de décider à cette fin soit bon. Sans quoi nous ne pourrons nous rendre ce témoignage que ce qui plaît à Dieu nous le faisons vraiment. Que le bon sens chrétien nous aide à traduire dans le détail l'intention générale que nous dicte l'amour de Dieu.

C'est de cette qualité que parlait Notre-Seigneur dans une comparaison très expressive : « Si ton œil est simple, ton corps tout entier sera lumineux. » La simplicité toujours, dans l'intention tout à l'heure, dans le jugement maintenant. Un œil simple, c'est celui que nul trouble intérieur causé par la maladie, que nulle complication extérieure, par exemple des verres colorés ou déformants, n'empêchent de voir les choses comme elles sont.

L'œil de notre conscience peut être troublé ou déformé lui aussi, soit par des idées fausses, soit par les passions. Et alors nous marchons dans les ténèbres. Nos actions sont mal éclairées et mal conduites. A nous donc de discipliner toutes ces passions dont les mouvements déréglés faussent trop souvent notre jugement, — nos mélancolies et nos optimismes, nos dépressions et nos emballements, nos impatiences et nos ambitions, nos peurs et nos convoitises. A nous aussi de combattre les idées fausses ou incomplètes dont nous sommes affligé et qu'une éducation païenne, un milieu mondain, une tournure d'esprit défectueuse, ont établies chez nous. Recourons au bon

sens d'autrui quand le nôtre est sujet à caution. Quand nous nous en rapportons à un directeur de conscience, nous imitons les petits enfants qui demandent l'avis de leur frère aîné. Au besoin, le Père céleste est là aussi, bien qu'invisible, prêt à nous souffler, comme les parents à leurs petits enfants, les mots qu'il faut dire, les actes qu'il convient d'accomplir. Tout fils de Dieu peut compter sur ces inspirations. *Qui spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei.* Seulement il faut se faire une âme d'enfant vis-à-vis de Dieu et de ses représentants, une âme humble, confiante, qui prie pour avoir la lumière et qui se soumet simplement à l'enseignement donné. A cette condition-là les enfants de Dieu acquièrent la sagesse divine. Telle sainte Thérèse de Lisieux, qui « regardait sans cesse dans les yeux du bon Dieu pour deviner ce qui lui plairait davantage ».

Ainsi la simplicité régnera dans nos jugements comme dans nos intentions. Que de nos jugements elle s'étende à toute notre activité. La conduite des enfants de Dieu doit être simple, au sens multiple de ce mot que nous allons expliquer brièvement.

Ayons d'abord la simplicité de croire au succès possible de nos efforts, d'espérer que notre âme progressera peu à peu vers la perfection. C'est à force de recommencer toujours, de s'appliquer encore sans se décourager jamais, que les petits enfants apprennent à se tenir droit et à marcher ferme.

Ayons aussi cette simplicité d'obéissance que saint Paul recommande aux Éphésiens : « Ne servez pas à l'œil seulement, comme des gens qui veulent plaire aux hommes, dit-il, mais obéissez à vos maîtres dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ (1). »

(1) Eph., VI, 5-6.

Soyons simples. Pas de duplicité ni d'hypocrisie. Pas plus chez les enfants de Dieu que ces petits des hommes qui ne savent pas ce que c'est que déguiser et mentir :

> Cet âge est innocent, son ingénuité
> N'altère pas encor la simple vérité.

Pas d'artifices non plus, ni d'affectation. Ne composons pas nos manières pour la galerie. Soyons nous-même, moins nos défauts que nous travaillerons à corriger peu à peu, non à cacher seulement.

Pas de recherche de l'extraordinaire. La simplicité ainsi entendue fut le cachet de la sainte vie de Thérèse de Lisieux. « Dans ma petite voie il n'y a que des choses très ordinaires », disait-elle. Et des sœurs au milieu desquelles elle avait passé toute son existence religieuse se demandaient ce que l'on pourrait écrire d'elle après son décès (1).

Pas d'intrigues ni trop de diplomatie. Allons simplement au but par les moyens légitimes. Ce qui ne veut pas dire assurément qu'il faille être maladroit ou brutal.

Enfin « soyons sans malice » quand il s'agit de juger les autres. Devenons là encore « comme de petits enfants ». C'est un conseil de saint Paul (2). En dehors des cas où nous avons de graves intérêts spirituels ou temporels à sauvegarder et pour lesquels nous avons besoin au préalable de preuves positives, faisons confiance aux autres. Ne leur prêtons pas des intentions mauvaises, des jugements intéressés. En agissant de la sorte, c'est ordinairement notre mauvais fond personnel que nous révélerions pour l'attribuer au prochain.

Mais non, dira-t-on, c'est l'expérience qui nous a ins-

(1) *Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 165-186.
(2) I Cor., XIV, 20.

truits. Sans intrigues et sans malice, vous passerez pour des naïfs, pour des simples. — Simples, si l'on veut. Ce sont des simples comme ceux-là qui ont transformé le monde. Un grand psychologue le remarquait à propos de saint François d'Assise, qui a profondément amélioré les hommes rien qu'en leur faisant confiance. Les hommes au milieu desquels il vivait avaient voulu de tout leur cœur s'élever au niveau où dans son jugement bienveillant François les mettait.

« Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, disait Notre-Seigneur à ses apôtres. Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes (1). »

(*A suivre.*)

F.-D. Joret, O. P.

(1) Matth., x, 16.

Le jeûne catholique

d'après la liturgie des premiers jours de Carême

Ce n'est pas de la nécessité et des bienfaits du jeûne que je veux parler ici, mais de l'esprit dans lequel il faut jeûner pour que cette précieuse pratique d'ascétisme porte tout son fruit. Or la liturgie des premiers jours du Carême, des quatre jours qui précèdent le premier dimanche, contient, comme ramassés pour notre instruction, les conseils les plus propres à nous faire bien comprendre l'esprit du jeûne catholique et les dispositions dans lesquelles nous devons entrer dans le saint temps de Carême.

D'abord la raison de la nécessité du jeûne. Tout de suite elle nous est indiquée, par les paroles, tirées du chapitre XI de la Sagesse, qui forment l'introït de la messe du mercredi : « *Vous avez pitié de tous les hommes, Seigneur, et vous ne haïssez aucune de vos créatures : vous fermez les yeux sur leurs péchés pour les amener à la pénitence, et vous leur pardonnez.* » La raison de notre jeûne, c'est donc que nous sommes pécheurs, que nous devons faire pénitence, que Dieu nous y attend. C'est notre devoir, dont l'Église nous indique et l'époque et le mode.

Mais quelles sont les conditions qui donneront au jeûne sa valeur satisfactoire? On peut les ramener à quatre.

1° La sincérité de la pénitence. — L'épître du jour des Cendres pose en termes singulièrement forts, empruntés

au prophète Joël (ch. II), les qualités d'une pénitence sincère : « Voici ce que dit le Seigneur : Revenez à moi de tout votre cœur, avec des jeûnes, avec des larmes et des lamentations. Déchirez vos cœurs, et non vos vêtements, et revenez au Seigneur votre Dieu, car il est miséricordieux et compatissant, lent à la colère et riche en bonté... »

Déchirez vos cœurs et non vos vêtements : c'est le mot qui résume tout. La première condition d'une pénitence sincère, c'est qu'elle soit intérieure, qu'elle mette au cœur une douleur vraie, avec une volonté d'amendement et d'expiation. C'est cette douleur que le graduel et le trait invitent à manifester, les prêtres par leurs larmes, les fidèles de tous les âges par leurs réunions pieuses et l'abstention des plaisirs même légitimes, tout en implorant la miséricorde divine : « Seigneur, ne nous traitez pas comme nos péchés nous ont mérité de l'être. »

Pénitence intérieure, mais dont les manifestations publiques elles-mêmes ne doivent pas révéler ce qu'elle a d'afflictif pour le corps : pénitence modeste et sans ostentation, suivant la recommandation de l'évangile du même jour : « Lorsque vous jeûnez, ne faites pas comme les hypocrites, qui prennent une mine défaite, pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent... Vous, lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête, lavez-vous le visage, pour ne pas faire voir aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui voit ce qui est caché. » Et l'évangile conclut que c'est au ciel qu'il faut amasser des trésors que rien ne pourra nous enlever (Matth., VI). Or notre trésor est là où nous mettons notre cœur : si nous nous attachons à la vanité, au désir de paraître, à la louange des hommes, nous nous faisons une richesse périssable ; si nous tournons vers Dieu toutes nos intentions, nous amassons un trésor incorruptible. Et quel plus beau trésor que celui venant d'une pénitence cachée aux hommes, visible à Dieu seul?

2° La prière. — Le jeûne a la prière comme compagne habituelle. Le Sauveur nous avertit que le démon ne peut être chassé que par la prière et le jeûne. Les Actes des Apôtres nous montrent les disciples « priant et jeûnant » dans toutes les circonstances importantes, et l'Évangile (Luc, II) parle de la prophétesse Anne comme ne cessant jour et nuit, à quatre-vingts ans, de servir au temple en jeûnant et en priant. La messe du jeudi associe les deux actes, en particulier dans la collecte : « O Dieu que le péché offense et que la pénitence apaise, écoutez dans votre bonté les prières et les supplications de votre peuple, et daignez détourner de nous les fléaux de votre colère mérités par nos péchés. » Mais surtout, l'épître et l'évangile nous citent deux admirables traits de prière exaucée par Dieu : l'un de l'Ancien Testament (Isaïe, XXXVIII) : la supplication du roi Ezéchias mourant, qui obtient quinze ans de plus à vivre ; l'autre tiré de saint Matthieu (VIII), qui raconte la demande du centurion et la guérison de son serviteur. Pourquoi la liturgie de ce jour cesse-t-elle de parler du jeûne, pour mettre en avant, avec une sorte d'insistance, le devoir de la prière? Seigneur, exaucez ma supplication, ne la dédaignez pas : regardez-moi, exaucez-moi (introït). — Seigneur, j'ai élevé mon âme vers vous : mon Dieu, j'ai confiance en vous (offertoire). C'est parce que la prière est nécessaire pour garder au jeûne son intention surnaturelle : celui qui fait pénitence sans y ajouter une humble prière, et très constante, risque de se complaire en lui-même et de tomber dans l'orgueil ; les exemples sont innombrables de grands pénitents qui, faute de prier, n'ont pas su rester dans l'humilité.

3° Les bonnes œuvres. — La prière, dit saint Augustin, a deux ailes qui la font voler tout droit au ciel : le jeûne et l'aumône. L'épître du vendredi nous révèle l'insuffi-

sance du jeûne qui n'est pas accompagné de bonnes œuvres; elle est tirée du chapitre LVIII d'Isaïe, et voici les paroles que le prophète met dans la bouche de Jéhovah répondant à son peuple qui se plaint de n'être pas exaucé malgré ses jeûnes : « Le jeûne que j'aime consiste à détacher les chaînes injustes, à délier les nœuds du joug, à renvoyer libres les opprimés, ... à rompre ton pain à celui qui a faim, à recueillir chez toi les malheureux sans asile, à couvrir un homme que tu vois nu. » — Et l'évangile, confirmant ces conseils, rappelle que les vrais enfants du Père qui est aux cieux doivent surpasser en vertu et en bonnes œuvres les publicains et les incroyants, et tendre à être parfaits comme le Père l'est lui-même, en aimant jusqu'à leurs ennemis, en leur rendant le bien pour le mal, en priant pour leurs persécuteurs (Matth., v). « Voulez-vous, dit saint Cyrille d'Alexandrie, présenter à Jésus-Christ un jeûne véritable, un jeûne pur? Regardez d'un œil favorable ceux qui luttent contre la pauvreté. » L'aumône doit être, elle aussi, une compagne très fidèle du jeûne. Jeûnez, priez, donnez, et vous aurez parfaitement employé votre Carême.

4° S'abstenir du péché. — Lorsque le prophète nous conseille de déchirer nos cœurs, il veut dire que la pénitence doit tendre à détruire ce qu'elle déteste, le péché, et par suite à nous faire un cœur nouveau : *cor mundum crea in me, Deus*. L'épître du samedi est la suite de celle de la veille, et elle ajoute au conseil de pratiquer les bonnes œuvres celui de cesser de mal faire. « Si tu t'abstiens de faire peser ton joug, et du geste menaçant, et des discours injurieux,... et de fouler aux pieds le sabbat en t'occupant de tes affaires en mon saint jour... et de ne suivre que tes voies et ta volonté..., alors tu trouveras tes délices dans le Seigneur. » La destruction de nos vices, l'amendement de notre vie, c'est là la grande affaire du

Carême : le jeûne corporel n'est qu'un moyen, commandé, donc obligatoire; mais il faut d'abord jeûner du péché, faire abstinence de ses fautes habituelles, redresser sa volonté mauvaise, engager, avec l'aide de Dieu, une lutte acharnée contre l'esclavage du mal, contre la paresse, contre l'indifférence spirituelle, contre la sensualité, contre tout ce qui nous entraîne à offenser Dieu, contre nous-mêmes. Suivant les termes de la Préface : que le jeûne corporel réprime nos vices, élève notre âme, accroisse notre vertu.

J'ajoute un mot à ces considérations. Le jeûne, au dire de tous les médecins, est excellent pour la santé. La collecte de ce samedi le remarque : « Seigneur, écoutez nos supplications, et accordez-nous de célébrer avec une dévotion sincère ce jeûne solennel, si sagement institué pour la guérison des âmes et des corps. » Et l'évangile nous dit la multitude des guérisons qu'opérait Notre-Seigneur sur quiconque l'approchait ou touchait seulement la frange de sa tunique. Jeûnez donc, priez, multipliez les bonnes œuvres, cessez de pécher, et au jour de vos Pâques, vous vous approcherez de Jésus-Christ, et vous serez guéris. Amen.

Juvisy.

A. DE BOISSIEU, O. P.

Comment s'est établi le culte des Saints

Notre-Seigneur s'était lui-même proposé comme modèle à ses disciples; après avoir fait un acte de profonde humilité, après avoir rendu aux Apôtres le plus vulgaire des services, il leur avait dit : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait. » Le plus difficile était de s'en souvenir « devant les rois et les gouverneurs », de répondre comme Jésus avait fait pendant sa Passion, quand il avait dit à Pilate : « Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité. » Il les avait mis en garde contre cette difficulté particulière, car, après leur avoir annoncé les mauvais traitements qu'ils auraient à subir de la part des Juifs ou des païens à cause de son nom, il leur avait promis, s'ils savaient triompher, de plaider leur cause devant son Père : « Quiconque m'aura confessé devant les hommes, le Fils de Dieu aussi le confessera devant les Anges de Dieu » (Luc, xii, 8).

La vraie manière d'imiter le Sauveur dans son sacrifice était donc de mourir pour Lui : on ne s'y est point trompé, et ceux que l'on a considérés comme ses vrais témoins, ce sont ceux qui ont rendu témoignage de Lui devant les bourreaux, qui ont versé leur sang pour Lui. On les a appelés de leur vrai nom μάρτυρες, témoins par excellence, et l'on n'a pas tardé à leur rendre un culte dérivé de celui que l'on rendait au divin fondateur de la

religion chrétienne : c'est par les martyrs que le culte des saints a commencé. Les premières vierges chrétiennes Agnès, Cécile, etc..., les premières saintes femmes Perpétue, Félicité, etc..., en ont reçu les honneurs parce qu'elles avaient versé leur sang pour la foi.

On peut aussi confesser le Christ par ses œuvres, comme l'ont fait tant de saints après les persécutions : Antoine, Martin, etc... Pourquoi n'auraient-ils pas droit aux mêmes privilèges? Après les martyrs on a donc élevé sur les autels les confesseurs, les vierges, les saintes femmes. Suivons les principales étapes de ce développement.

I

Origine du culte des martyrs

Non seulement Notre-Seigneur n'avait pas permis de chercher le bonheur là où les païens et même les Juifs avaient coutume de le poursuivre d'ordinaire, mais il avait promis de le donner à la souffrance vaillamment supportée pour une cause juste : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. Heureux serez-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi » (Matt., v, 10-11). Ce don de soi dans la souffrance, il doit aller, au besoin, jusqu'à celui de la vie : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent rien de plus » (Luc, xii, 4). C'est même faire un mauvais calcul de conserver sa vie au prix d'une apostasie : « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera » (Luc, ix, 24). Et la raison c'est que : « Le disciple n'est pas plus grand que le Maî-

tre. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront, vous aussi » (Jean, xv, 20). Je fais appel à votre cœur, a dit le Maître dans un moment très solennel : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande » (Jean, xv, 13).

Ce sublime enseignement, les apôtres avaient eu bien de la peine à l'admettre, et saint Pierre avait un jour vivement protesté; mais, fortifiés par l'Esprit-Saint qui devait leur faire comprendre « toute vérité », ils scellèrent tous leur apostolat de leur sang.

Cette doctrine, si contraire à la nature, que saint Cyprien appelle « l'Évangile du Christ qui fait les martyrs », fut comprise des chrétiens, et les premiers qui ont eu le courage de verser leur sang, l'ont fait en pensant qu'ils imitaient par là leur divin Maître. Tout au début, lisons-nous, « ils n'osaient pas s'attribuer le titre de martyrs, ils ne permettaient même pas qu'on leur donnât ce nom. Si quelqu'un des fidèles, soit par lettre, soit de vive voix, les appelait ainsi, ils les reprenaient vivement. Le titre de martyr, ils le réservaient particulièrement au Christ (1) ».

Quand, dans la passion d'un martyr, un trait rappelait le drame du Calvaire, on le notait avec soin : « Presque tout ce qui a précédé, dit la lettre des fidèles de Smyrne sur le martyre de saint Polycarpe, est arrivé afin que Dieu eût occasion de nous témoigner combien ce martyre était en conformité avec l'Évangile. » Saint Pierre demande à être crucifié la tête en bas, se jugeant indigne de ressembler en tout à son Maître; sainte Blandine, liée à un poteau du cirque, et priant les bras étendus, sembla aux assistants l'image du Christ lui-même; saint Théodule est

(1) *Lettres des églises de Lyon*, XVII.

crucifié comme Lui; saint Calliope expire sur la croix au jour et à l'heure même où le Sauveur y avait rendu son âme autrefois.

C'est pour cela qu'à l'origine le culte des martyrs se confondait presque avec celui du Sauveur, on unissait Maître et disciples dans la mémoire qu'on faisait de leur mort, on célébrait l'Eucharistie sur leurs tombeaux : « C'est avec convenance et en raison d'une certaine communauté, écrit saint Maxime de Turin, qu'on ensevelit le corps des martyrs là où, tous les jours, on célèbre la mort du Seigneur. Lui-même n'a-t-il pas dit : « Toutes les fois « que vous ferez ces choses, vous annoncerez la mort du « Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne »? Et, en effet, ceux qui sont morts pour glorifier sa mort doivent reposer dans le mystère de son sacrement. Il est juste, dis-je, en vertu d'une certaine communauté, de placer le corps de celui qui a été immolé là où sont déposés les membres du Seigneur mort aussi; afin que ceux qui ont été joints ensemble dans une même passion soufferte avec le Christ soient unis par un sentiment religieux dans un même lieu (1). »

I. Premières manifestations. — Saint Étienne fut le premier qui, dans la loi nouvelle, sacrifia sa vie pour la plus noble des causes, et mérita, par sa mort, le titre le plus glorieux qu'un homme puisse ambitionner; pourtant, le sentiment qui paraît avoir dominé parmi les fidèles, témoins de son martyre, ne semble pas avoir été celui qui se développa plus tard, lorsque l'on se rendit compte du rôle réservé aux témoins du Christ dans le sein de l'Église. Au premier moment on n'éprouva, en apparence, que de la stupeur et de l'effroi : les *Actes* nous disent qu'on inhuma ses restes avec de grandes lamentations : « *Fecerunt planctum magnum super eum* » (VIII, 1-2).

(1) *Sermo* LXXVII. P. L., t. LVII, col. 690.

A Rome, l'hécatombe des chrétiens ordonnée par Néron laissa plutôt, à ce qu'il semble, l'impression d'une grande catastrophe. Mais on se ressaisit vite, et les Apôtres, traînés devant le Sanhédrin, battus de verges, « s'en allaient joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus » (*Act.*, v, 40). Partout, dans ses épîtres, saint Paul se glorifie des souffrances qu'il a endurées pour le Christ; il désire mourir pour être avec Lui; tous les apôtres versent leur sang pour le nom de Jésus.

Les écrivains ecclésiastiques ne parlent qu'avec enthousiasme du martyre et célèbrent à l'envi le sort du fidèle qui donne sa vie pour Jésus-Christ. La mort devient le terme des plus hautes ambitions, depuis qu'elle apparaît comme la voie la plus courte pour rejoindre le Christ : saint Jean voit « sous l'autel les âmes de ceux qui ont été immolés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient eu à rendre » (Apoc., VI, 9). Il leur met une robe blanche; des palmes à la main, ils sont associés au grand triomphe du Christ dans le ciel.

On les appelle les heureux par excellence : *beatus, beatissimus, benedictus, fortissimus*, sont les épithètes qu'on leur donne couramment; ceux-là qui n'ont pas eu le temps d'être baptisés et qui ont été martyrisés ont reçu le baptême du sang — le mot devient classique de bonne heure — toutes leurs fautes sont effacées : le catéchumène immolé pour la foi ne le cède en rien à ceux qui ont pu recevoir le sacrement, il a été baptisé dans son propre sang (1).

Saint Ignace d'Antioche, martyrisé entre 110 et 118, étant encore sur le bateau qui le conduisait à Rome, écrit aux chrétiens de cette ville pour les empêcher de faire des

(1) Voir dans Delehaye, *Les origines du culte des Martyrs*, p. 4, un certain nombre de citations.

démarches en sa faveur : « Laissez-moi devenir la nourriture des bêtes par lesquelles je pourrai jouir de Dieu (1). » Origène encore enfant écrit à son père retenu en prison pour l'exciter au martyre; saint Pothin, évêque de Lyon, plus que nonagénaire, retrouve, dans son désir de donner sa vie pour le Christ, la force de se traîner au tribunal où il sera condamné; sainte Félicité de Carthage, entrée au cachot avec les espérances de la maternité, ne craint qu'une chose : être séparée de ses compagnons. Quelques années auparavant, saint Cyprien était déjà parfaitement compris des fidèles quand il célébrait ainsi les gloires de l'Église d'Afrique : « Heureuse est notre Église à qui Dieu accorde le suprême honneur de choisir des martyrs dans son sein; elle était blanche et pure par les actes de ses fidèles, elle est maintenant empourprée du sang de ses martyrs. Parmi ses fleurs ne manquent ni les lys, ni les roses (2). »

Aussi ceux qui ont souffert pour la foi sans en mourir composent une aristocratie fondée sur une distinction surnaturelle et assurée du respect de tous; un rang d'honneur leur est réservé dans la communauté chrétienne, ils jouissent du droit de grâce, etc...

II. Le culte commence près de la tombe du martyr. — Les marques de vénération dont le martyr était entouré avant la fin du combat n'étaient pas, tant s'en faut, des manifestations du culte qui ne pouvait commencer qu'à la mort du héros par les honneurs funèbres rendus à sa glorieuse dépouille.

Il est clair qu'au début les chrétiens n'ont pas eu le loisir de s'affranchir complètement des usages funéraires

(1) *Ad Romanos*, IV, 1-2.
(2) *Ep.* 10, Hartel, p. 494-95.

des peuples au milieu desquels ils vivaient, et, sans comparer les honneurs rendus aux martyrs à ceux que les païens attribuaient à leurs héros ou à leurs dieux (1), on voit se dessiner les premiers linéaments de leur culte dans ce qui se passait aux funérailles du commun des mortels.

La loi romaine défendait d'ensevelir à l'intérieur des villes; on élevait les tombes le long des routes, à une petite distance, pour en rendre l'accès plus facile. On y allait le troisième jour célébrer un repas en l'honneur du mort; de même le neuvième. Mais le jour par excellence de la commémoraison était l'anniversaire, non de la mort, comme nous sommes portés à le croire, mais celui de la naissance; car, pour les païens, la mort étant la fin de tout, on évitait d'en rappeler le jour. Les chrétiens au contraire adoptent bientôt, comme anniversaire, le jour de la mort qu'ils appellent *dies natalis*, *natalitium*. Saint Ignace d'Antioche, dans son épître *Ad Romanos*, VI, en donne déjà cette raison que, pour le martyr, le jour de la mort est celui de la naissance au ciel. Ce sens est courant au temps de saint Augustin : « Nous célébrons aujourd'hui la naissance, *natalem*, du très glorieux martyr Cyprien. Cette expression de naissance est très souvent employée par l'Église, qui appelle ainsi la mort précieuse des martyrs. L'Église fait de ce terme un usage si fréquent que ceux mêmes qui ne font point partie de l'Église le prennent dans le même sens (2). » On disait aussi *dies deposi-*

(1) Voir Delehaye, *Ibid.*, p. 30.

(2) *Sermo* CCCX, 1. Saint Pierre Chrysologue dira aussi en parlant de saint Cyprien : « Quand vous entendez parler du jour de naissance, *natalem*, des saints, ne pensez pas qu'il s'agit du jour où ils naissent de la chair pour la terre, mais de la terre au ciel. » *Sermo* CXXIX. P. L., t. LII, col. 555. Avec le temps le sens du mot s'élargit et désigna l'anniversaire en général. On célébra le *natalem*, l'anniversaire de la consécration de l'évêque, du pape, de saint Pierre.

tionis ou *dies obitus*, parce que, pour les martyrs, le jour de la mort était aussi celui des funérailles; plus tard, on ajoutera les termes *transitus*, *obitus*, *dormitio*, *passio*, *assumptio*.

La famille chrétienne se réunissait donc sur la tombe de ses défunts le jour anniversaire de leur mort; de cette visite au tombeau est sorti le culte rendu aux martyrs. Peu à peu, en effet, à ce cercle restreint, la communauté entière s'associe pour donner à l'expression de sa vénération et de sa reconnaissance une solennité en rapport avec le rang conquis par le martyr. Le plus ancien texte connu, qui mentionne cet anniversaire, remonte à l'année même du martyre de saint Polycarpe, en 155. Les fidèles de Smyrne, qui se promettent de célébrer avec allégresse le souvenir de cette glorieuse mort, ont bien l'air de se conformer à une pratique déjà établie : « Nous recueillîmes les ossements plus précieux que les pierreries et plus purs que l'or, et les déposâmes en un endroit convenable. Ici, autant que possible, *nous nous réunirons*, et le Seigneur nous donnera *de célébrer l'anniversaire* de son martyre en exultation et joie, afin de renouveler la mémoire de ceux qui ont déjà combattu, d'inspirer aux survivants un stimulant et de les faire s'apprêter à subir le même combat. » Nous avons la preuve, par les actes de saint Pionius évêque de Smyrne, qu'un siècle après l'anniversaire de saint Polycarpe, on célébrait la vigile sur son tombeau; à la même époque, en Afrique, on trouve l'usage de célébrer le sacrifice sur la tombe des martyrs, au moment de leur anniversaire, etc... Indiquons brièvement les étapes du développement de ce culte commencé près des restes vénérés des défunts :

1° La réunion, passagère pour les autres, est plus nombreuse et plus solennelle pour les martyrs; elle prend bientôt pour eux le caractère d'une institution et se répète

chaque année. Peu à peu, on dresse dans chaque église le catalogue officiel des anniversaires : saint Cyprien recommande à son clergé de le faire (1); on rappelle leur mémoire au saint sacrifice (2). Ces réunions étaient possibles parce qu'elles devaient passer aux yeux des profanes pour un acte banal de la piété envers les morts, quel qu'en fût le jour, anniversaire ou autre.

2° On ne songea point d'abord à réserver aux martys une sépulture privilégiée; inhumés dans le cimetière chrétien, au milieu des tombes des simples fidèles, ils ont la sépulture commune, συνήθης ταφή, dit Eusèbe. L'évêque de Constantinople, Flavien, est le premier qui voulut écarter le corps du martyr d'un voisinage obscur ou suspect; avec le temps on donnera à celui-ci une place d'honneur (3) entourée d'un certain espace libre.

3° Alors la réunion devient plus nombreuse, plus animée : « On chante des hymnes, des psaumes et des louanges à celui qui voit toutes choses, et l'on célèbre, en mémoire de ces hommes, le sacrifice d'où est banni le sang et la violence. L'odeur de l'encens n'y est point recherchée, non plus le bûcher, mais une lumière pure qui suffit à éclairer ceux qui prient. Il s'y ajoute souvent un repas modéré en faveur des pauvres et des malheureux (4). » On passe la nuit dans ces saints exercices, ainsi se prépare la vigile cémétériale ajoutée à la vigile dominicale et à la vigile stationale (5). Elle est déjà indiquée dans la lettre des églises de Smyrne, et, lorsque saint Cyprien est emprisonné dans la demeure du gouverneur,

(1) *Ep.*, XXXVII, 2. P. L., t. IV, col. 328.
(2) *Ep.*, XXXIV, 3. P. L., t. L, col. 323.
(3) Jean Chrysostome, *Homilia in ascensionem Domini*, 1. P. G., t. L, col. 442-443.
(4) *Oratio ad sanctorum coetum*, XII; Voir Delehaye, *op. cit.*, p. 60.
(5) Voir *La Prière de l'Église*, t. II, p. 33, 34, sq.

les fidèles veillent toute la nuit à la porte : « La bonté divine, dit l'auteur de sa vie, a permis que le peuple de Dieu veillât pendant la passion de son pasteur (1). » On a ainsi comme une vigile anticipée; la passion de saint Saturnin de Toulouse raconte en termes excellents ce qu'on y faisait : « L'anniversaire des jours où les martyrs ont été couronnés au ciel, nous le solennisons par des vigiles et par la messe. » Ces vigiles se célébraient, non dans les lieux de réunion de la ville, mais hors des murs, dans le cimetière où le corps du martyr était enterré. En temps de persécution, ces réunions étaient quelquefois troublées par les païens qui essayaient d'empêcher le culte en brûlant les restes des martyrs, en jetant les cendres au vent. Bien que l'anniversaire ne fût pas inséparable d'une visite au tombeau, la disparition du corps était un obstacle sérieux à ces réunions parce que, avec lui, se trouvait anéanti un des éléments les plus capables de donner au culte ce que les foules demandent avant tout, l'attrait d'un objet que l'on peut voir ou toucher et une localisation précise. Il faut saisir ce caractère du culte du martyr à ses débuts pour comprendre l'origine d'un grand nombre de sanctuaires de Rome : « Tout martyr a, pour ainsi parler, son domicile déterminé et comme ce domicile, de par la loi, est inviolable, les honneurs qu'on lui rend sont forcément restreints par les limites d'un territoire (2). » La *Depositio martyrum* de 354, en indiquant le jour de l'anniversaire, marque soit le nom du cimetière, soit celui de la voie : saints Abdon et Sennen, au cimetière de Pontien; sainte Agnès, sur la voie Nomentane, etc... Les itinéraires, qui se trompent si souvent quand ils racontent les faits de la vie du saint, notent avec une grande exactitude l'em-

(1) Pont, *Vita Cypriani*, 15. P. L., t. IV, col. 1494.
(2) Delehaye, *op. cit.*, p. 48.

placement de son tombeau (1) : ils mettent saint Fabien au cimetière de Calliste, saint Sébastien *ad Catacumbas*, saint Valentin sur la voie Flaminienne. On peut citer beaucoup d'exemples de cette localisation du culte des martyrs : la fête de saint Philippe, et de saint Félix se célébrait au cimetière de Priscille où ces deux saints étaient ensevelis; celle des saints Martial, Vital et Alexandre au cimetière des Jordani; à la fête des sept martyrs, fils de sainte Félicité, une messe était dite au cimetière de Priscille, une seconde à celui des Jordani, une troisième à celui de Sainte-Félicité. Lorsque des basiliques s'élèvent au-dessus des tombeaux, on s'y rend en grand nombre au jour anniversaire.

En dehors de Rome, le culte du saint étranger garde aussi, à l'origine, et dans une certaine mesure, le caractère local : à Tours, le *natale* de saint Pierre est célébré dans la basilique du même nom; celui de saint Martin, dans la basilique du saint.

Chaque église eut peu à peu sa liste de martyrs qu'elle lisait au *Communicantes* du canon de la messe. Mais, ce qui est essentiel doit être universel : le culte d'un saint pouvait paraître particulier à telle église; en réalité, tous appartenaient à l'Église universelle : tout en conservant quelque chose de spécial pour leur lieu d'origine, les saints devaient finir par être honorés, invoqués partout.

III. — Développement du culte des saints. — Quand, selon l'expression d'Eusèbe, l'ère des persécutions terminée, « le soleil se montre après une longue tempête » (2), le culte des martyrs peut prendre plus d'ampleur et d'éclat : au lieu de rester confiné près du tombeau, il com-

(1) Voir Delehaye, *L'Amphithéâtre Flavien et ses environs dans les sources hagiographiques. Anal. Boll.*, t. XVI, p. 209-252.

(2) *Hist. Eccl.*, X, 1, 8.

mence à se répandre au loin. Sans qu'on puisse fixer les moments précis de son évolution, le progrès se fait pendant le quatrième siècle, et se trouve accompli à peu près partout au commencement du cinquième :

1° On donne d'abord une solennité plus grande à l'anniversaire. Au lieu de réunions à moitié clandestines et forcément restreintes, on vient en si grand nombre que saint Basile compare la foule accourue au tombeau de saint Gordius à un essaim d'abeilles (1). L'assemblée est si considérable à la fête des quarante martyrs que l'orateur renonce à se faire entendre (2); la foule est compacte au tombeau de saint Félix (3). Avec le temps, la fête devient fête populaire autant que solennité religieuse, on y vient en grand nombre pour les foires, les marchés, etc.

2° Il faut bientôt agrandir les lieux de réunion. On avait déjà commencé avant la fin des persécutions; après Constantin, on voit surgir des basiliques sur tous les points du monde romain; d'abord s'élève sur le tombeau un oratoire de dimensions restreintes, et, quand il est devenu insuffisant, on construit à côté, et en communication avec lui, un édifice plus considérable, tout en évitant de toucher au tombeau. Ces basiliques, on les veut splendides : « Les tombeaux du crucifié, dit saint Jean Chrysostome, sont plus brillants que les palais des rois, non pas seulement pour la grandeur et la beauté de la construction, bien qu'en cela même ils les surpassent, mais, ce qui vaut mieux, par l'ardeur de ceux qui les fréquentent (4). »

3° La gloire du martyr franchit les limites qui l'enserraient d'abord. La loi romaine défendait de troubler le

(1) *Oratio in S. Gordium*, 1. P. G., t. XXXI, col. 489.
(2) Grégoire de Nysse, *Oratio in sanctos XL martyres*, I. P. G., t. XLV, col. 749.
(3) Paulin de Nole, *Carmen* XXVI, v. 387. P. L., t. LXI, col. 647.
(4) *In epist. II ad Cor. Hom.* XXVI, 5. P. G., t. LXI, col. 582.

repos du mort en déplaçant son sarcophage, en portant sur ses restes une main sacrilège; longtemps on traita les corps saints avec le même respect, et saint Grégoire refusait encore de donner à l'impératrice Constantine, femme de l'empereur Maurice, la tête ou une partie du corps de saint Paul. « Ce n'est pas la coutume à Rome, dit-il, quand on donne des reliques de saints, de toucher à leur corps; on introduit seulement dans la châsse un morceau d'étoffe que l'on dépose auprès des corps saints. On le retire ensuite et on le place avec tout le respect voulu dans l'église que l'on doit consacrer, et l'on obtient les mêmes faveurs que si l'on avait le corps lui-même (1). » On ne donne donc pas encore de reliques proprement dites, mais des *reliques représentatives* appelées dans les documents de provenance romaine *brandea, palliola, sanctuaria*. Le même saint Grégoire envoie à Théodelinde, reine des Lombards, une grande quantité de reliques de ce genre dont on conserve la liste dans l'église de Monza (2). En racontant comment « les mouchoirs, les ceintures qui avaient touché le corps de saint Paul » (Act. XIX, 12) guérissaient les malades, les livres saints donnaient à ces usages la sanction de leur autorité.

4° Mais cela ne suffit pas longtemps et l'on voulut posséder des reliques véritables. En Orient, où les lois sur le régime des sépultures n'étaient pas aussi rigoureuses qu'à Rome, les translations et les divisions des corps avaient commencé bien avant saint Grégoire. La première translation connue est celle de saint Babylas au bourg de Daphné (faubourg d'Antioche) entre 351 et 354. Elle se fit sans solennité; mais quand on voulut doter la nouvelle Rome, Constantinople, de reliques dont elle était dépourvue,

(1) *Registr.*, IV, 30. P. L., t. LXXVII, col. 702.
(2) Voir *Dict. d'Arch. et de Lit.*, art. Ampoules, t. I, col. 1737.

tandis que l'ancienne Rome en était si riche, aucun triomphe ne parut assez solennel : on y déployait une pompe vraiment royale. Constantin s'était encore contenté d'ériger des cénotaphes dans son église des Apôtres, mais Constance fit transférer d'Alexandrie à Constantinople les reliques de saint Timothée (365) et l'année suivante celles de saint André et de saint Luc ; Théodore (379-395) porte de ses propres mains le chef de saint Jean-Baptiste dans l'église de l'*Hebdomon* qu'il venait d'élever (1) ; saint Jérôme raconte comment le corps du prophète Samuel fut transféré de Judée, enveloppé dans l'or et la soie, porté par des évêques (2) jusqu'à Constantinople, etc...

5° On fait le dernier pas en divisant le corps, ce qui permet d'avoir des reliques en un très grand nombre d'endroits, et de s'assurer la faveur des saints : « Leurs cendres, dit saint Grégoire de Nysse en parlant des quarante martyrs, et tout ce que le feu a respecté, sont dispersées, et le monde entier, pour ainsi dire, participe aux bénédictions de ce trésor sacré. Moi-même, j'en possède une part, et j'ai placé les corps de mes parents près des reliques de ces soldats (3). » Ici, comme pour saint Jean-Baptiste, la dispersion fut opérée par l'ordre des tyrans ; souvent, elle fut faite par piété, persuadé qu'on était que les gouttes de sang ont la même efficacité que le corps dans son intégrité :

Magna et in exiguo sanctorum pulvere virtus (4).

On note, sous Théodose le Jeune (408-450), l'arrivée à Constantinople de reliques de saint Étienne, de saint Laurent, de sainte Agnès (5). On rend à ces reliques partielles

(1) Sozomène, *Hist. ecc.*, VII, 21. P. G., t. LXVII, 1482.
(2) *Contra Vigilantium*, 5. P. L., t. XXIII, col. 343.
(3) *Hom. in sanctos XL martyres*. P. G., t. XLVI, col. 781.
(4) Paulin de Nole, *Carmen* XXVII, 447. P. L., t. LXI, col. 658.
(5) Théodore le Lecteur, II, 64. P. G., t. LXXXVI, col. 213.

les mêmes honneurs que si l'on possédait les corps eux-mêmes. A l'arrivée des reliques de saint Jean-Baptiste et de plusieurs apôtres dans une ville de Syrie, nommé Cyr, l'évêque, le peuple de la ville et de la campagne vont au-devant d'elles et les reçoivent avec des chants d'allégresse (1).

6° Rome et les pays directement soumis à son autorité ne connaît pas encore ces grandes solennités de translation de corps, de réception de reliques. Si les corps du pape Pontien († 235), de saint Hippolyte (III^e siècle) morts dans leur exil de Sardaigne; si les restes du pape Corneille, mort en 252, à Centumcellae, furent ramenés à Rome, ce fut avec une permission spéciale et avant d'avoir reçu une sépulture définitive; si les reliques des apôtres Pierre et Paul furent déplacées en 258, sous la persécution de Valérien, et déposées à la Platonia au cimetière Saint-Sébastien, ce fut par nécessité et clandestinement comme cela a pu se produire quelquefois.

Mais à Milan, à Nole, à Rouen, à Toulouse, on accepte avec empressement les reliques offertes par les Grecs (2) : saint Ambroise ayant découvert les restes des saints Gervais et Protais dans l'église des saints Félix et Nabor, les fait transporter dans la basilique ambrosienne; il dépose sous l'autel de la basilique, à Florence, les corps des saints Vital et Agricola qu'il avait trouvés à Bologne. Des reliques de ces saints, réelles ou représentatives seulement, on ne sait, sont répandues par le monde, ainsi que de Nazaire et Celse. A ce moment les récits d'inventions de corps saints sont fréquents, tout le moyen âge les connaîtra.

Peu à peu, la relique deviendra presque l'objet d'un culte distinct du saint lui-même, et tout cela contribuera

(1) Delehaye, *op. cit.*, p. 76.
(2) Delehaye, *op. cit.*, p. 76 sq.

à entretenir de pieuses convoitises qui dégénéreront quelquefois en passions désordonnées. Peut-être Thomassin pensait-il aux abus qu'engendra quelquefois le désir de posséder des reliques par toutes sortes de moyens lorsqu'il faisait cette réflexion un peu mélancolique : « Dieu a permis qu'on ait souvent brûlé les corps des saints et qu'on ait jeté les cendres au vent pour rompre les attaches peut-être excessives que nous y avions (1). »

A Rome même, ces sortes de translations ne commencèrent que plus tard. On sait avec certitude qu'aux V^e^, VI^e^, VII^e^ siècles, les reliques étaient restées dans les catacombes hors de la ville et que seul le tombeau des saints Jean et Paul se trouvait à l'intérieur de la ville (2). La translation faite au Panthéon sous le pape Boniface IV († 615) se composait seulement de *memoriae*, *patrocinia sanctorum*, *pignora*, *sanctuaria*, objets qui avaient touché les reliques ou les tombeaux des saints.

Les premières translations connues, faites au moment des invasions lombardes, sont celles des saints Prime et Félicien, transportés vers 648 de Momentum à l'église *San-Stephano* de Rome, de saint Faustin et sainte Béatrice, vers 682. En 757, le pape Paul I^er^ transporta une grande quantité de reliques, notamment celles de saint Tarcisius, pour consacrer l'église Saint-Sylvestre *in capite* qu'il avait construite sur l'emplacement de la maison de ses parents, et où l'on trouve encore la liste, rédigée postérieurement, des reliques qu'elle possède. Le pape Hadrien I^er^ († 795) fait tous ses efforts pour conserver les cimetières avec leurs corps, mais en vain, la campagne romaine est trop peu sûre; le peuple a perdu l'habitude de fréquenter les catacombes et Pascal I^er^ (817-824) est contraint de reprendre les translations commencées par

(1) *Traité des Fêtes*, p. 420.
(2) Voir Marucchi, *Éléments d'Arch.*, t. I, p. 102.

Paul Ier. C'est lui qui en accomplit davantage : il fait transporter des catacombes dans l'intérieur de la ville 2300 corps qu'il répartit dans les différentes églises.

A ceux qui s'étonneraient que l'on ait agi si lentement et avec tant de timidité d'abord, on pourrait répondre que l'ingérence de l'Église, dans une administration, civile avant tout, ne s'est produite que peu à peu. On peut distinguer quatre périodes dans l'histoire des cimetières chrétiens : 1° Pendant les deux premiers siècles, dans le tombeau d'une famille riche, le propriétaire accepte de donner la sépulture à un martyr, et autour de sa tombe, fidèles fervents, clients, sollicitent la faveur d'être inhumés; 2° Du commencement du IIIe siècle à l'an 313, les cimetières privés sont devenus propriété corporative, ils sont administrés par le représentant officiel de l'Église romaine, et portent souvent le nom du pape qui a fait exécuter les travaux, ou du martyr dont le corps y repose; 3° A la paix de l'Église, les catacombes sont desservies non par un clergé spécial, mais par le clergé paroissial des *tituli*. On renonce peu à peu à l'inhumation dans les cimetières souterrains et l'on en construit à la surface du sol; les fidèles se font inhumer le plus qu'ils peuvent près de la tombe des martyrs; 4° Après la prise de Rome, en 410, et en 457, les catacombes cessent à peu près d'être des cimetières pour être exclusivement des sanctuaires de martyrs; on les entretient, on les embellit : les papes Damase, Symmaque, Jean III, s'y appliquent particulièrement. Mais les invasions des Goths, des Lombards en rendent l'accès difficile, il n'y a d'autre moyen d'assurer le respect des corps que de les transporter à l'intérieur de la ville : on le fait, et les catacombes sont abandonnées et presque oubliées jusqu'au XVe siècle (1).

(1) Voir Marucchi, *ibid.*, p. 103, et *Dict. Arch. Lit.*, art. Catacombes, t. III, col. 2422.

7° L'honneur rendu aux saints, au lieu d'être diminué par ces déplacements, se trouve au contraire multiplié dans un plus grand nombre de sanctuaires. Rome possédait deux catégories d'églises : les églises ordinaires, qui n'étaient que des lieux d'assemblées liturgiques, et celles où reposaient les corps des saints. Sans les reliques représentatives qui existent depuis longtemps, sans les translations de saints dont nous parlons, le nombre de ces dernières eût été fort restreint à l'intérieur de la ville : les plus anciennes basiliques, celles de saint Pierre, de saint Paul, de saint Laurent, de sainte Agnès, étaient hors les murs; quelques-unes des plus célèbres, celles des saints Pierre et Marcellin, de saint Valentin également. Mais « par une sorte de fiction légale, il fut bientôt admis qu'un même saint pouvait avoir un très grand nombre de tombeaux. Une relique quelconque, un linge imbibé de son sang, une fiole d'huile puisée à la lampe de son sanctuaire, un fragment d'étoffe coupé dans un voile qui recouvrait son sarcophage, cela suffit pour le représenter au loin... On obtenait ainsi des tombeaux représentatifs en aussi grand nombre que l'on voulait (1). »

C'est ainsi que les martyrs s'introduisirent dans la ville par leur culte avant que l'on ne songeât à y transférer leurs dépouilles : le pape Damase (366-384) construisit deux basiliques, l'une dédiée à saint Laurent appelée Saint-Laurent-*in-Damaso*, qui existe encore, l'autre dédiée à saint Clément. Sous Innocent I^er^ (401-417), l'église fondée par une noble dame Vestina, et qui portait son nom, *titulus Vestinae*, fut dédiée aux saints Gervais et Protais. Le pape Simplicius dédia la basilique de Saint-Étienne, sur le Cœlius, appelée Saint-Étienne-le-Rond; celle de Saint-André, sur l'Esquilin; celle de Sainte-Bibiane, etc...

(1) Duchesne, *Origines du culte*, p. 402.

Quand les translations dont nous parlons furent opérées en grand nombre, presque toutes les églises possédèrent un corps saint, quelquefois plusieurs; leur prestige s'en accrut et le temps vint où il fut impossible de concevoir une église qui n'eût pas de reliques sous son autel, presque toutes avaient une *memoria, confessio* (1). La *translatio*, la nouvelle *depositio* plus glorieuse encore que la première, était l'occasion de fêtes très solennelles qu'on faisait coïncider, quand on le pouvait, avec la dédicace d'une construction nouvelle. De ce fait, la solennité d'un certain nombre de saints est l'anniversaire de la dédicace de l'église dont ils sont les titulaires.

Il résulte de tout cela une transformation des vocables basilicaux qui commence vers le sixième siècle pour être achevée au huitième, les églises perdent peu à peu le nom de leur fondateur *Pammachii, Aequitii, Pudentis,* pour prendre celui du saint dont les restes reposent sous l'autel. Le changement est achevé dans le sacramentaire gélasien qui nous conduit successivement dans les basiliques urbaines ou cémétériales pour célébrer soit le *dies natalis* d'un martyr, soit la translation de ses reliques ou la dédicace de son sanctuaire.

8° Du fait de ces translations réelles ou représentatives, la célébration de la fête franchit peu à peu les limites étroites où elle était primitivement confinée. Au lieu de solenniser uniquement leurs propres anniversaires, les églises empruntèrent les fêtes des communautés étrangères. Dès la première moitié du IV^e^ siècle, la *Depositio martyrum* enregistre au 7 mars sainte Perpétue et sainte Félicité, saint Cyprien de Carthage; par réciprocité, le calendrier de Carthage, bien postérieur il est vrai, accepte des saints de Rome : peut-être pourrait-on invoquer cette

(1) Voir *Dict. d'Arch. Lit.*, art. Dédicace des églises, t. IV, col. 381.

raison que le christianisme avait été introduit en Afrique par Rome. Mais il suffisait que la dévotion du donateur mît sous le vocable d'un saint l'église qu'il faisait construire *intra muros* pour que l'anniversaire de la dédicace devînt la fête du saint étranger à Rome : ainsi s'explique le culte à Rome des deux saints milanais Gervais et Protais, auxquels la riche romaine Vestina attribua la basilique qu'elle édifia au temps du pape Innocent Ier.

Rome, dont l'hagiographie est si riche, les reliques si nombreuses, peut donner beaucoup en cela ; elle reçoit cependant aussi, du monde grec, en particulier. Par le transfert de la capitale de l'empire à Constantinople, un grand nombre de fonctionnaires grecs affluait à Rome, des moines byzantins s'introduisirent dans certaines églises romaines, du quartier du Forum surtout ; un moment on assista, dans la Ville, à une sorte d'engouement pour tout ce qui était oriental : rites sacrés, usages civils, costumes, fêtes. Les moines apportent avec eux quelquefois les reliques ou tout au moins le culte de leurs saints nationaux : saint Georges au Vélabre, sainte Anastasie au Forum, saint Théodore (1), etc. Il est même à remarquer que les fêtes de saints non indigènes s'établirent les premières dans les églises de l'intérieur de la ville.

On écrit à Rome les légendes des saints orientaux : c'est à Rome qu'ont été rédigés les *gestes* latins des trois apôtres grecs dont les corps reposent à Patras, à Éphèse, à Édesse ; c'est à Rome encore qu'ont été écrits les actes de ces autres apôtres qui ont porté l'Évangile dans cet autre Orient plus lointain où Rome n'accède que par Byzance : « Du IVe au VIIe siècle, il semble qu'une légende enchantée transfigure l'Orient au regard des occidentaux et fait

(1) Voir *Dict. d'Arch. Lit.*, art. Colonies d'Orientaux en Occident, t. III, col. 2268.

resplendir ce nom magique d'un incomparable éclat (1). »

Ayant reçu passablement, Rome donnera davantage : à cause de ses richesses inappréciables en reliques (2), en souvenirs de toutes sortes, elle fut sollicitée de tout temps en vue de la consécration d'églises ou autrement. Même avant qu'elle ne consentît à diviser les corps saints ou à s'en dépouiller pour d'autres communautés, on voit qu'elle a envoyé des restes des apôtres Pierre et Paul. Dès le IVe siècle, saint Ambroise s'était servi de reliques romaines des deux princes des apôtres pour sa basilique milanaise; dans les provinces d'Afrique, les autels qui contenaient des reliques romaines des deux apôtres s'appelaient *memoriae domni Petri et Pauli*. En 394, le préfet du prétoire, Rufin, reçut des reliques de ce genre pour l'*Apostoleïon* qu'il bâtit à Chalcédoine en Asie-Mineure; un peu plus tard, au temps de Fortunat († 609), des reliques des apôtres Pierre et Paul furent apportées en Gaule; le poète décrit la solennité de la fête et l'enthousiasme de la foule à l'arrivée de restes si précieux. Constantinople en obtint aussi sous Justinien (3).

Quand elle consentit à céder une partie de ses richesses, il y eut dans les autres églises une sainte émulation pour posséder des corps saints ou seulement quelques parties. Ravenne fut une des villes les plus favorisées : c'est là, peut-être, qu'on a la vision la plus nette de ce qu'était le culte des saints dans l'empire romain aux Ve et VIe siècles.

(1) A. Dufourq, *Étude sur les « gesta martyrum » romains*, p. 345.

(2) Prudence en parle avec enthousiasme :

« Vix fama nota est, abditis
Quam plena sanctis Roma sit,
Quam dives urbanum solum
Sacris sepulcris floreat. »

Peristeph., II, 541. P. L., t. LX, col. 333-334.

(3) Voir Grisar, *Hist. de Rome et des papes*, t. II, p. 188.

Au témoignage de saint Pierre Chrysologue (1), elle n'a eu qu'un seul martyr indigène, saint Apollinaire ; mais, comme à lui, elle a élevé à d'autres, dont elle a accepté le culte, de riches basiliques encore debout, sur les murs desquelles se déroulent de glorieuses processions de vierges et de martyrs, étincelantes d'or et de brillantes mosaïques. On pourrait citer un très grand nombre de ces transferts ; des prêtres de la Grande-Bretagne vont jusqu'à Rome chercher des reliques pour les placer dans les basiliques (2).

Partout la relique d'un martyr est la gloire de l'église qui la possède : « Un corps saint, pour une population, avait une importance dont nous ne trouvons pas aujourd'hui l'équivalent. Le corps saint faisait de l'église un lieu inviolable ; il était le témoin muet de tous les actes publics, le protecteur du faible contre l'oppresseur ; c'était sur lui que l'on prêtait serment ; c'était à lui qu'on demandait la cessation des fléaux, de la peste, de la famine ; lui seul avait le pouvoir d'arrêter souvent la main de l'homme violent ; quand l'ennemi était aux portes, sa châsse paraissait sur les murailles, donnait du courage aux défenseurs de la cité (3). » Si l'on devait fuir, c'était avec une profonde tristesse et avec le plus grand respect qu'on l'emportait avec soi... avec enthousiasme, au milieu des solennelles acclamations que, le danger écarté, on le réintégrait dans son sanctuaire. — Les linges imbibés de sang, les moindres parcelles du corps des martyrs que possédaient les fidèles étaient conservés dans les maisons avec le plus grand soin ; pour être, dit Prudence, « la sauvegarde de la famille, on se les transmettait de génération en génération ».

(1) *Sermo* CXXVIII. P. L., t. LII, col. 552.

(2) Bède, *H. E.*, V, 11 P. L., t. XCXV, col. 245-246.

(3) Viollet-le-Duc, *Dict. raisonné du mobilier français de l'époque carolingienne à la Renaissance*, 1858, t. I, p. 64 ; voir *Dict. d'Arch. Lit.*, art. Châsse, t. III, col. 1102.

9° Ce prêt mutuel de fêtes, de reliques, etc..., contribue beaucoup à resserrer les liens qui unissent les diverses communautés. On comprend mieux que la gloire du martyr n'est pas seulement celle d'une église particulière, mais de l'Église entière, et le développement du culte des saints devient l'affirmation la plus complète de sa catholicité. Commencé sous une forme jalousement particulière, ce culte favorise le progrès de son unité; sans doute, quelque temps encore, il restera attaché à la relique que l'on garde avec envie, mais bientôt le culte du saint sera celui du saint lui-même et non pas seulement de sa relique.

Avec la possession du corps, on recherche la vitalité de ses exemples; par des lettres circulaires, les églises se communiquent les actes de leurs martyrs respectifs; à la fête locale s'ajoute celle des communautés voisines; on célébrait quelquefois une fête générale des martyrs de la localité, qui s'ajoutait aux fêtes particulières.

Ainsi, le particulier finit par devenir l'universel, sans nuire à la fête locale toujours plus solennelle : « De même, dit Maxime de Turin, que nous nous efforçons de célébrer la commémoraison générale de tous les saints martyrs, ainsi, mes frères, nous devons nous efforcer d'honorer tout spécialement les fêtes de ceux qui ont répandu leur sang là où nous habitons. Car si tous les saints, n'importe le pays où ils ont souffert, nous sont utiles, ceux qui ont souffert près de nous intercèdent pour nous d'une manière spéciale. Le martyr, en effet, ne pâtit point pour lui seul, mais il souffre également pour le bien de ses concitoyens. Pour lui, la conséquence de ses souffrances, c'est la récompense au ciel; pour ses concitoyens, c'est le bon exemple; pour lui, c'est le repos; pour eux, c'est le salut. »

(*A suivre.*)

A. Molien.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Au Carmel

Dans l'unité de la charité par la mort et la joie[1]

Comme, d'un phare isolé sur son promontoire désert, le guetteur voit, dans l'étroite fenêtre, s'encadrer le vaste horizon de la mer mouvante et des côtes lointaines, de même dans le champ clos du Carmel se déroule le panorama du monde. Épouser Jésus, c'est, du même coup, épouser les créatures présentes au Calvaire dans la divine pensée rédemptrice et élargir son âme jusqu'au-delà des confins de la terre pour englober à la fois l'Église militante et l'Église souffrante. Un réseau de fils secrets qui commande les événements terrestres, reliant terre et ciel, se noue dans chaque maison consacrée à Dieu : les gens d'armes, parmi villes et campagnes, bataillent, mais c'est le Seigneur qui accorde la victoire à la supplication de deux mains frêles levées vers le ciel pour lui offrir l'holocauste d'un

(1) Ces pages sont tirées du volume sur *Le Carmel* qui va paraître ces jours-ci chez Bernard Grasset dans la collection « Les grands Ordres monastiques ».

cœur pur et mortifié. A travers la paisible demeure, la souffrance des hommes déferle et, charité suprême, il se trouve des cœurs qui prennent sur eux la douleur de cœurs inconnus et fraternels. Ainsi que, dans l'ordre humain, des générations se succèdent pour soutenir une fondation ancestrale, au Carmel une suite d'âmes, vouées à l'amour réparateur, coopèrent à la Passion du Christ, se chargent, à sa suite, des péchés du monde, les rachètent d'un prix de sang et font tomber une ondée purificatrice sur ceux-là même dont elles portent la blessure. Petit monastère silencieux au détour d'une rue provinciale ou en quelque repli de vallon : pierre angulaire de vastes entreprises pour la gloire de Dieu, point d'appui d'âmes redressées vers Jésus dans la foi et la pénitence, milliaire d'or d'où partent les routes vers les cinq parties du monde pour ramener à l'unité du bercail du Père toutes les brebis dispersées...

« Je me sanctifie pour eux, disait Jésus en pensant à chacun de nous, afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la Vérité »... Ainsi fait la Carmélite : la vie divine, en elle, doit définitivement expulser tout égoïsme, tout attachement à soi-même. Nul but intéressé à son sacrifice : elle n'escompte point son salaire. Qu'advienne le règne du Seigneur en toutes les âmes, par toute la terre : là est son triomphe d'immolation, là réside cette joie que personne ne lui saurait ravir. L'amour du prochain est l'étalon de son véritable amour du Christ : elle sait la prééminence du don spirituel sur tout autre bienfait, et pour le salut d'une seule âme, serait prête, imitant l'héroïque charité de Thérèse d'Avila, à demeurer en Purgatoire jusqu'au jour du jugement, peut-être même à suivre Élisabeth de la Trinité dans cet insurpassable élan d'amour qui la faisait s'écrier : « Ah! vous savez, vous qui lisez en mon cœur, que si je désire tant souffrir et tout quitter pour

Vous, ce n'est point pour m'éviter quelques flammes du Purgatoire, mais uniquement pour vous consoler, ô mon Bien-Aimé! Si vous le vouliez, je serais prête à vivre en enfer pour que, de ce gouffre infernal, monte sans cesse vers vous la prière d'un cœur qui vous aime! (1) » Quel amour terrestre saurait trouver de tels accents, consentir une si totale oblation?

Jamais nous ne discernerons mieux le visage du Carmel qu'en scrutant les traits de celles qui vivent à son ombre, jamais nous ne saisirons les mystères de son âme renoncée et joyeuse qu'en pénétrant dans la fissure brûlante qui, soudain, comme la lave du volcan soulève de sa force irrésistible la montagne où couvait son ardeur, se creuse jusqu'au plus intime de l'être sous la poussée d'un amour incoercible qui jaillit sur le monde ainsi qu'une flamme consumante. Et c'est encore Thérèse de Lisieux qui, d'un trait net, fixe l'attitude de la Carmélite, attentive, au pied de la Croix, à la continuité de la Rédemption : « Un Dimanche, en fermant mon livre à la fin de la messe, une image représentant Notre-Seigneur en croix glissa un peu en dehors des pages, ne me laissant voir qu'une de ses mains divines percée et sanglante. J'éprouvai alors un sentiment nouveau, ineffable. Mon cœur se fendit de douleur à la vue de ce sang précieux qui tombait à terre sans que personne ne s'empressât de le recueillir, et je résolus de me tenir continuellement en esprit au pied de la croix, pour recevoir la divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes. Depuis ce jour, le cri de Jésus mourant : « J'ai soif », retentissait à chaque instant dans mon cœur pour y allumer une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé; je me sentais dévorée moi-même de la soif des âmes et je voulais à tou...

(1) Élisabeth de la Trinité, *Souvenirs*.

prix arracher les pécheurs aux flammes éternelles... C'était un véritable échange d'amour : aux âmes je versais le sang de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par la rosée du Calvaire ; ainsi je pensais le désaltérer ; mais plus je lui donnais à boire, plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait, et je recevais cette soif ardente comme la plus délicieuse récompense (1). »

Aux pieds du Seigneur c'est en union avec l'universalité des créatures que se prosterne la Carmélite et, dans sa pénitence comme dans son oraison, son intention garde présents les multiples besoins des âmes, — et très spécialement des âmes sacerdotales, — de l'Église, du monde entier. De sa contemplation, il est vrai, ne dérive point, comme pour ses frères en religion, une action apostolique lui permettant de partir pour les missions qui, dès le temps de sainte Thérèse, furent fondées par le Père Jérôme Gratien aux Indes et au Congo ; mais, ces âmes lointaines nées à la foi catholique, ne sont-elles point nombreuses, qui furent engendrées par sa prière mortifiée? Telle moniale se consacre toute à la conversion des païens, telle autre s'offre pour le retour d'Israël à son Messie ou pour la réunion des Églises dissidentes. « Ces pauvres Indiens me coûtent bien des larmes », écrivait, du fond de son monastère de Tolède, Thérèse d'Avila à son frère Laurent, qui séjournait à Lima... Cri d'un cœur battant à l'unisson du Cœur divin et qui sait par quelle agonie fut rachetée chacune de ces âmes... Les événements publics répercutent leur écho à travers les monastères carmélitains en proportion de leurs conséquences pour le règne de Dieu si souvent demandé au cours d'une journée : Anne de Saint-Barthélemy, luttant sans désarmer contre le ciel, sauve Anvers par la seule force de sa prière ;

(1) *Une rose effeuillée*, pp. 90-92.

au temps des élections législatives, des monastères entiers redoublent leurs rigueurs corporelles et leurs oraisons comme pour faire violence au Seigneur : telle cette Prieure qui, selon le témoignage de ses sœurs, interrompait alors son sommeil jusqu'à trois fois par nuit pour parcourir les stations du Chemin de la Croix en une supplication dont Dieu seul savait la véhémence... et, au lendemain de la déclaration de guerre, se dressant comme un bouclier entre le Maître du monde et le front de combat, conviait ses filles aux immolations les plus rudes et s'écriait : « Épargnons du sang par de l'amour! » Oui, chaque Carmel est vraiment un sommet dont l'extrême cime s'en va jusqu'aux cieux chercher lumière et protection pour les répandre sur le monde, une demeure d'élection où ne peuvent vivre que les âmes assez fortes pour respirer l'atmosphère de la pleine vérité, atmosphère qui consume toutes les petitesses humaines, tout le relatif, tout le transitoire, pour faire place au grand passage du Seigneur... Ainsi que le dit un ami du Carmel : « La mystique a ses primaires, dévotes personnes trop conscientes de leur grâce, trop désireuses qu'on y prenne garde, trop éblouies par les termes sublimes qu'elles ont toujours à la bouche. Menu travers auquel la divine indulgence est moins sévère que nous, mais qui rend la sainteté elle-même peu attirante. Dans leur ensemble, les Carmels, ceux que l'histoire nous montre et ceux que j'ai eu l'intime joie de voir de mes yeux, les Carmels ne connaissent pas de primaires (1) »...

Pour une âme dévorée du zèle de Dieu, le plus grand acte de foi et le plus subtil renoncement ne sont-ils point dans cette immobilité muette où elle se tient devant le

(1) Henri Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. II, p. 361.

Seigneur sans douter jamais, suivant la parole de son père saint Jean de la Croix, que « le plus petit mouvement de pur amour ne soit plus utile à l'Église que toutes les autres œuvres réunies ensemble » et que la sagesse souverainement efficace soit de se vouer toujours plus intensément à l'amour solitaire? Comme Marie-Madeleine, elle brise d'un seul geste le vase précieux de sa vie pour en répandre silencieusement le parfum sur les pieds de Jésus, jusqu'à la dernière goutte, dans une « libation d'amour »... Par l'humilité de la servante le Seigneur fait alors, en vérité, de grandes choses : continuant l'Incarnation, la femme stérile aux yeux du monde participe à l'action divine, puisque, de sa chair et de son âme pénitentes, le corps mystique du Christ, dont l'ineffable gestation verra son terme marqué par le dernier élu, tire un mystérieux accroissement.

« O Dieu! », priait sainte Catherine de Sienne, « faites-nous vivre morts dans la vraie et parfaite lumière ». C'est dans cette lumière que la créature appelée à la réparation et à l'amour voit les âmes en Dieu; dans cette mort que réside sa joie, fruit de la charité, « harmonie de toutes les puissances avec la volonté de Dieu », échange inexprimable du Cœur de Dieu au cœur de l'homme et du cœur de l'homme au Cœur de son Dieu, allégresse céleste greffée sur le bois de la Croix, chantée au long des siècles par ceux qui, marqués du sceau de la vérité absolue et de l'amour immolé, appartiennent à « ce peuple bienheureux qui sait la jubilation » et seul connaît les mots pour exprimer la céleste allégresse de son cœur : « Aucune joie n'est comparable à celle qui irradie notre ciel : joie d'aimer, joie d'appartenir à Dieu, de lui être consacrée, joie de vivre une vie de vérité, les yeux remplis de clartés sans déclin, joie divine de la Communion des Saints, joie inénarrable de suivre le Seigneur jusqu'à la fin, jusqu'au

Calvaire, joie au-dessus de toute autre joie de lui être épouse en vérité, joie que rien n'altère, que rien ne modifie, joie qui forme le sommet glorieux et immuable de notre vie intérieure... Mais, comme il faut être mort à soi pour être ainsi constitué dans la joie et les intérêts du Maître, comme il faut avoir connu le mystère de mort et de mortification du Christ; comme il faut avoir pénétré loin dans son anéantissement et son sacrifice pour être établi dans sa joie immortelle! *Que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite* (S. Jean, XV, 11) » (1).

M.-M. VAUSSARD.

(1) *Mère Marie de Jésus*, p. 259.

Monseigneur de Gibergues directeur d'âmes

« Le zèle des âmes, voilà la sainte passion qui a animé toute sa vie, et qui l'a consumé avant l'âge. »
(Paroles du Cardinal Amette.)

La préparation au ministère de la direction

Dieu prépare souvent de bien loin, et par des voies très cachées, l'âme de ses serviteurs à la mission que sa Providence leur destine. Dans la vie de tout prêtre, à côté du ministère extérieur qui lui a été assigné, et des fonctions qu'il a eu à remplir suivant la place qu'il occupait dans la hiérarchie, se révèle un jour le bien caché qu'il a pu faire, auquel son zèle, les circonstances, l'inspiration divine, l'ont porté. Pour l'abbé de Gibergues, vicaire de paroisse, secrétaire à l'archevêché, missionnaire diocésain, prédicateur de retraites, évêque, les étapes de sa vie, dans leur diversité apparente ou réelle, portent une marque qui est la même en toutes et qui donne à cette existence son cachet d'unité : il inspirait confiance aux âmes, il savait les diriger dans les voies de la sagesse chrétienne. Or, à ce ministère si délicat, et qui exige tant de qualités réunies, l'abbé de Gibergues avait été préparé dès ses années de séminaire. De l'avis de sainte Térèse, le bon directeur de conscience est celui qui, à une sérieuse piété, joint une solide instruction théologique. Ce qui a été dit déjà de la jeunesse de l'abbé de Gibergues et de ses premières années cléricales à Paris et à Rome suffit à établir

qu'il possédait cette double qualité : il ne nous appartient pas d'insister sur ce point. Mais à cette préparation s'en ajouta pour lui une autre, plus directe en ce sens qu'elle lui révéla l'âme féminine : ce furent les catéchismes de Saint-Sulpice dans les dernières années de son séminaire, catéchismes de première communion et de persévérance. Celles de ses communiantes qui vivent encore parlent avec émotion de l'accent que mettait l'abbé de Gibergues dans ses avis de piété au catéchisme de semaine. Une de ses anciennes persévérantes me disait récemment l'impression profonde qui lui était restée d'un certain avis de l'abbé de Gibergues entendu en 1881. Il portait sur l'apostolat. Le catéchiste, diacre alors et qui allait recevoir l'ordination sacerdotale quelques semaines plus tard, parla avec une flamme dont, après cinquante ans presque, l'auditrice n'a pas perdu le souvenir : sa vie en resta pour toujours orientée vers l'action, et dans la petite ville où, la même année, sa famille s'installa en quittant Paris, elle entreprit l'évangélisation des enfants et fonda l'œuvre des catéchismes, d'abord à la surprise assez vive, puis avec la pleine et joyeuse approbation du clergé local. Si j'insiste sur ce fait, c'est qu'il révèle ce zèle des âmes qui animait l'abbé de Gibergues. Que semblable zèle existât ne saurait surprendre; ce qui était nouveau à l'époque, et la marque d'un précurseur, c'était l'ardeur à le communiquer à des laïques, à de très jeunes filles. L'apostolat était alors réservé aux prêtres; le concours des fidèles aux œuvres, j'entends le concours actif de la personne, était encore très limité, et pour les femmes guère admis. Si cet état de choses s'est transformé de nos jours, et si rapidement, c'est parce que des prêtres comme l'abbé de Gibergues ont su, grâce à l'intelligence qu'ils avaient de leur temps et grâce à leur générosité, comprendre et mettre en œuvre les instructions de Léon XIII sur ce point.

Or à ces catéchismes si parfaitement conduits par le jeune séminariste, l'assistance était toujours fort nombreuse, tellement sa parole attirait : ce n'étaient pas seulement les enfants ou jeunes filles qui venaient assidûment à leur catéchisme comme à une fête, mais aussi leurs mères, et souvent d'anciennes catéchisées, que ramenait à Saint-Sulpice le désir d'entendre des conseils dont déjà elles avaient pu apprécier la valeur pratique. La réputation de l'abbé de Gibergues comme conseiller spirituel eut là son origine. Lorsqu'il reçut la prêtrise, il désira, comme la plupart de ses confrères, célébrer sa première messe dans la chapelle des catéchismes : l'affluence des demandes le rendit impossible, et il dut la dire, le 18 juillet 1881, au maître-autel de l'église Saint-Sulpice, devant la nef qu'emplissaient ses futures dirigées. Il était fatal que beaucoup de ses catéchisées, restées jeunes filles ou mariées à Paris, eussent l'idée de prendre comme directeur de conscience, comme conseiller pour leur vocation ou toute circonstance difficile, l'apôtre en qui elles avaient deviné l'amour des âmes et une rare union à Dieu. C'est en effet ce qui se produisit, surtout lorsque sa nomination à Saint-Francois-Xavier, puis à l'archevêché, le fixa dans un très accessible quartier de Paris dont il ne s'éloigna que pour s'établir dans la maison des missionnaires diocésains, où ses pénitentes le suivirent sans peine.

Une des dirigées de Mgr de Gibergues a dit de lui qu'il avait une merveilleuse compréhension de l'âme de la femme : ce fut en partie aux catéchismes de Saint-Sulpice qu'il la dut. Je dis en partie, car sa piété personnelle, sa vie intérieure très habituelle et intense, contribuèrent grandement à rendre plus aigu le don d'observation qui lui était naturel. Sur ce point aussi, je n'ai rien à ajouter à ce qui a été dit. Voyons maintenant le prêtre dans l'activité de son ministère.

*
* *

Le Directeur

La distinction que nous établissons, par leurs titres, entre ce chapitre et le suivant, indique notre intention. Ce que nous voulons traiter ici, c'est la manière d'être d'un homme, son attitude, son mode personnel de gouvernement des âmes, les qualités personnelles qu'il y apporta, en dehors des idées fondamentales qui inspirèrent sa direction. Pour juger de ce point, pour tracer, de ce prêtre qui eut une si grande influence, un portrait approchant de la ressemblance, nous avons les récits des personnes encore nombreuses qui l'ont connu, et qui ont bénéficié de ses conseils. De leur témoignage, nous ne pouvons user qu'avec une discrétion extrême, mais leur concordance même, et la sorte d'unanimité qu'ils présentent, nous rendent plus facile de tracer un portrait suffisamment véridique, où tous puissent reconnaître le père vénéré, l'ami très fidèle, le guide très sûr, sans y rien trouver qui offense leur juste susceptibilité.

Nous n'entendons parler ici que de la direction suivie que l'abbé de Gibergues donnait à ses pénitentes habituelles, non de ses confessions de missionnaire. Le bien qu'il a pu faire là est exposé ailleurs (1). Il y a connu toutes les angoisses, et aussi toutes les joies du prédicateur qui, après avoir semé, récolte, dans le secret de l'aveu sacramentel, la moisson d'âmes que Dieu accorde à sa foi et à son labeur, lorsqu'il sait compter bien plus sur la prière que sur ses efforts. Certes c'est là un passionnant ministère, et très consolant; bien souvent, un lien subsiste

(1) « *Monseigneur de Gibergues : la Fondation des Missions Diocésaines de Paris. Le Missionnaire* », par M. Georges Goyau, de l'Académie Française. (Desclée, 30, rue St-Sulpice, Paris. Franco 3 fr. 75.)

entre le pénitent et le confesseur, mais combien de fois aussi le missionnaire doit laisser à d'autres prêtres le soin de faire mûrir le fruit dont il a fait naître le germe en une âme. Ce genre d'apostolat, l'abbé de Gibergues devenu évêque de Valence ne put se résigner à y renoncer tout à fait : dans les premiers jours de novembre 1919, six semaines avant sa mort, prêchant une retraite à Crest, il passa, le dernier jour, jusqu'à onze heures au confessionnal. C'est dire la place que le ministère de la confession tenait dans son estime, et cela remontait haut, tout au début de son ministère à Paris. C'est là maintenant qu'il nous faut revenir.

Tant que l'abbé de Gibergues fut vicaire, soit à Auteuil, soit à Saint-François-Xavier, il eut pour chaque jour, comme ses confrères, son confessionnal portant ses heures de présence. Nommé secrétaire particulier du Cardinal Richard, il garda son confessionnal dans l'église qu'il quittait, puisqu'il continuait à habiter le quartier. A cette époque, le nombre de ses pénitentes habituelles s'était déjà beaucoup accru. Il devint considérable lorsque l'abbé de Gibergues quitta l'administration pour se consacrer à la prédication des missions et des retraites, qui étendit si fort son influence et le rayonnement de sa sagesse.

Mais, dès Saint-François-Xavier, il dut, tout en recevant tous les pénitents qui se présentaient à son confessionnal, refuser de laisser s'accroître le nombre des personnes désireuses d'user régulièrement de sa direction, et qui le lui demandaient. Résolution qui n'alla pas sans fléchir en mainte circonstance. Un jour, une jeune fille lui expose le besoin qu'elle a de conseils suivis, et lui demande instamment de se charger de sa direction. Sur son refus, la pénitente insiste, en expliquant qu'elle se croit appelée à la vie religieuse, que sa situation de famille ne lui permet pas de répondre immédiatement à cet appel, et

qu'elle se trouve bien seule, sans guide, dans des difficultés très grandes. L'abbé réfléchit : Oui, dit-il, j'ai deviné votre vocation en vous voyant prier tout à l'heure devant mon confessionnal. La jeune fille sent sa cause gagnée, et reçoit avec reconnaissance les premiers avis qui devaient être suivis de beaucoup d'autres et la conduire au port.

En dehors de cas semblables, et qui ne furent pas rares, l'abbé de Gibergues dut observer la mesure qu'il s'était fixée. Il y fut aidé par une réserve, que certains appelaient froideur, et qui lui rendit le service d'écarter toutes les personnes tentées de venir à lui par caprice, fantaisie, ou simple curiosité. D'autres, très vite, se lassaient d'une direction si profondément sérieuse qu'elle voulait prendre toute l'âme pour la donner à Dieu sans partage. D'autres enfin se décourageaient devant une affluence de pénitentes qui leur imposait une trop longue attente. Mais, à côté de ces causes, personnelles ou non, qui épargnaient à l'abbé de Gibergues de voir son temps entièrement absorbé par le ministère de la confession, combien d'autres suffisaient à le lui imposer tel que, réellement, sa vie s'y usa. Nous avons sous les yeux quelques-unes des cartes qu'il faisait imprimer chaque année, avant d'être évêque, à l'usage de ses dirigées, et qui portaient l'indication de ses jours et heures de confession et de réception, ainsi que des absences motivées par les missions et les retraites qu'il avait promises. Voici la carte de 1909 :

1909

CONFESSIONS

Mardis et Vendredis, de 2 heures à 6 heures.
Samedis, de 8 heures à 11 heures.

Absences { Janvier : 19. — Février : 2, 5.
Mars : 2, 5, 9, 23, 26, 27.
Avril : 2, 3. — Mai : 15. — Juin : 22.

Confessions supplémentaires { Mercredi Saint et Samedi Saint { 8 heures à 11 heures et 2 heures à 6 heures.

Réceptions

Lundis, de 2 heures à 4 heures.

Absences { Janvier : 25. — Février : 1, 22. — Mars : 1, 8, 29.
Avril : 5, 12, 26. — Mai : 31. — Juin : 28.

Les occupations de l'abbé de Gibergues allaient en croissant et l'obligeaient à limiter le temps de chacune. Mais ces cartes témoignent de la part encore très large qu'il faisait à la direction des âmes; et il ne s'agit que de ses pénitentes habituelles, qui venaient chercher ses conseils entre deux missions ou retraites durant lesquelles il avait passé de longues heures au confessionnal. C'est dire que le ministère de la direction des âmes fut celui auquel, toute sa vie, il consacra le plus de temps, avec une constance qui atteste son grand amour des âmes. *Omnium me servum feci*, disait l'Apôtre (I Cor., IX). Dans sa charité vraiment apostolique, M. de Gibergues, lui aussi, se faisait le serviteur de tous et comme l'esclave des âmes, pour les gagner à Jésus-Christ.

Plus tard, devenu évêque, il vit naturellement le nombre de ses pénitentes parisiennes diminuer considérablement. Il se refusa toujours à suppléer à l'éloignement par la correspondance, dans la crainte, sans doute, d'enlever à l'administration de son diocèse une trop grande partie du temps qu'il lui estimait dû : Mgr de Gibergues n'écrivit donc jamais de lettres de direction, mais seulement de courts billets pour remercier, donner de ses nouvelles, indiquer un rendez-vous pour ses séjours, généralement très courts, à Paris. Cette décision, si prudente, mais dont le maintien constant dut souvent coûter à son cœur de père spirituel, est cause que nous manquons, sur cette partie de son ministère, de documents écrits. Heureusement les témoignages oraux y suppléent dans une certaine mesure.

C'est d'après eux que nous allons, après avoir décrit l'as-

pect extérieur du ministère de ce grand directeur de conscience, montrer maintenant ce qu'il était dans l'acte même de la direction, au confessionnal ou dans les entretiens qu'il accordait à heures fixes dans le parloir de la maison des Missionnaires, rue Nitot, entretiens dont l'objet était exclusivement spirituel.

Et d'abord, Mgr de Gibergues, par suite d'une expérience des âmes qu'il eut très jeune, comprenait vite ce qui lui était exposé. Il semble très souvent à l'âme qui veut se faire connaître qu'elle n'est pas comprise tout de suite de celui qui écoute ses confidences; parfois même, l'idée vient, après des mois ou des années, que le directeur ne se rend pas un compte suffisant de l'évolution et des besoins nouveaux de la conscience, et il peut arriver que cela soit exact. Sous la direction de Mgr de Gibergues, on ne ressentait jamais semblable crainte. J'ai recueilli partout ce même mot, expression d'un sentiment unanime : « *les âmes se sentaient devinées* ». Aussi n'était-il pas permis de se répéter, le directeur ne le supportait pas : après peu de mots, il avait compris, et il entendait qu'on ne s'étendît pas en vaines explications sur des détails personnels. Au besoin, une brève question provoquait une précision jugée nécessaire, et c'était tout. Ce qui ne veut pas dire, bien loin de là, qu'il ne laissait pas le temps de s'expliquer; on en avait au contraire tout le loisir, et l'on était écouté avec une attention que révélaient des interrogations très opportunes, et parfois très détaillées. Le directeur ne laissait partir la pénitente que tout bien conclu, et cela, quelle que fût la foule qui assiégeait le confessionnal. Une autre remarque absolument unanime nous a été faite : Mgr de Gibergues ne semblait jamais pressé, il donnait l'impression, et toujours, d'avoir tout le temps de vous écouter, de n'avoir rien d'autre à faire, d'être tout à vous, de n'être pas attendu par quelque

autre personne. Cette patience admirable était le fruit d'une charité très délicate : elle était sans bornes comme l'amour des âmes dont elle provenait, et elle rendait facile de se soumettre à la règle de concision qu'exigeait sagement le confesseur.

A cette règle, lui-même, d'ailleurs, obéissait soigneusement. La grande misère de la brièveté des jours lui avait appris l'art de ménager son temps, de dire beaucoup en peu de paroles. Il écoutait, laissant parler et n'arrêtant que les redites; puis il réfléchissait en silence, réflexion que l'on devinait accompagnée de prière, après quoi, en quelques mots, il donnait son avis ou formulait sa décision avec netteté, mais aussi avec une fermeté qui, parfois, ne comportait ni objection ni appel, lorsqu'il se jugeait suffisamment éclairé.

Un jour, se présente à son confessionnal un jeune fille qui avait déjà traité avec lui la question de sa vocation religieuse. « Avez-vous averti votre famille de vos intentions? » — « Non, mon Père. » — « Il faut le faire, l'heure est venue. » — « Mais, mon Père, je n'ose pas. » — « Il faut partir, annoncez votre résolution. » La date fut choisie séance tenante, et la volonté du confesseur fut obéie. Comme le père de la jeune fille ne pouvait pardonner à son enfant d'avoir quitté les siens pour suivre sa vocation, l'abbé de Gibergues se chargea lui-même de panser la plaie douloureuse qu'il avait dû infliger à ce cœur paternel. Il le fit avec une délicatesse qui fut victorieuse : le père, non seulement pardonna à sa fille, mais encore accepta de bon cœur sa vocation, et finit par en être sincèrement heureux.

On peut se demander si le pénitent lui-même ne sentait pas quelque peu le souffle lui manquer en présence de décisions si fermes. Il faut dire d'abord que le cas que nous venons de citer était exceptionnel : il y eut là ou

divination du danger que courait une âme en restant hors de sa voie, ou une inspiration d'en haut, ou peut-être les deux. Si nous avons conté ce trait, c'est pour montrer quelle énergie cet homme naturellement doux savait employer au service des âmes. Mais il savait aussi temporiser, et la vigueur de ses déterminations était toujours délibérée. De plus, il avait le don, non pas d'imposer sa volonté, mais de faire vouloir. On le sentait pénétré de surnaturel, et sous l'entière, sous l'unique dépendance de Dieu. Ce qu'il transmettait à ses pénitents, ce n'était pas sa préférence à lui, c'était la volonté divine telle qu'elle lui apparaissait; il ne cherchait pas à faire prévaloir son influence personnelle, mais à soumettre les âmes à l'influx du Maître d'en haut au point d'accepter et d'aimer tout ce qu'il Lui plairait d'ordonner. « C'est Dieu, disait-il, qui vous montrera votre vocation, ce n'est pas l'affaire du directeur. » Livrer l'âme au divin, l'aider à en pénétrer les profondeurs, le lui rendre aimable malgré les répugnances et les effrois de la nature, pour obtenir qu'elle en arrivât à ne plus rien refuser à Dieu : tel était son but. Le jour alors où il croyait devoir dire : Je vous l'ordonne, je vous le défends expressément, on ne doutait pas qu'une fermeté rare chez lui à ce dregré n'indiquât vraiment autre chose qu'un sentiment purement naturel, et préparé à entendre ce langage, on y déférait sans peine comme à l'expression de la volonté divine.

J'ajoute un dernier trait à ce portrait de Mgr de Gibergues confesseur : il ne supportait pas les vains scrupules. Ces inquiétudes qui à certaines heures obsèdent la conscience, qui vont parfois jusqu'à faire douter de son salut et à inspirer une crainte déréglée des jugements divins, il ne voulait pas qu'on s'y arrêtât, estimant que c'était trop s'occuper de soi. Avec une fermeté douce et toute paternelle, il tournait l'âme vers Dieu et la ramenait à la con-

fiance en sa bonté infinie, au simple amour de cette bonté qui ne trompe jamais.

J'en ai assez dit, je crois, pour montrer ce qu'était l'homme dans le ministère de la confession sacramentelle. Vivant sous l'influx du Saint-Esprit, mort à lui-même et à tout le créé, il respirait le surnaturel, le faisait goûter à ses pénitents, et par le rayonnement d'une autorité dont la source, on le sentait, était plus haut que lui, leur faisait désirer, puis vouloir ce que Dieu attendait d'eux. L'Esprit-Saint donnait à ce prêtre la puissance de persuasion qui est le secret des mères, et qui les fait réussir là où échoue parfois la vigueur de l'autorité du père : c'est que l'amour de Dieu paraissait seul en sa direction, se subordonnant toute vue personnelle et tout motif temporel, révélant un désintéressement total qui ne gardait de passion que pour les intérêts de Jésus-Christ et des âmes. Mgr de Gibergues pouvait répéter à ses dirigés la parole de l'Apôtre aux Corinthiens (2e ép., XII, 15) : *Je me dépenserai moi-même tout entier pour vos âmes.* Il ne se contenta pas de le dire, il le fit.

*
* *

La Direction

Idées maîtresses. — I. *La vie intérieure*

La diversité des dons naturels et surnaturels que Dieu répartit entre ses ministres donne à leur ministère et aux méthodes qu'ils y emploient quelque chose de la variété qui se rencontre à tous les degrés de l'échelle des êtres et de l'activité humaine. Chacun agit suivant sa nature, son éducation, sa formation spirituelle, la science qu'il a acquise, et cette instruction secrète que Dieu met au cœur

de certains hommes pour les disposer à une mission petite ou grande, humble ou élevée, qu'il veut leur confier plus spécialement, et qui marque leur vie. Ce que l'abbé de Gibergues avait reçu, il savait bien qu'il ne l'avait pas pour lui seul et qu'il devait le transmettre aux autres. *Il avait aimé la Sagesse plus que la santé et la beauté... Avec elle lui étaient venus tous les biens... et il s'en était réjoui... Il l'avait apprise sans arrière-pensée, il la communiquait sans envie et n'en cachait pas les trésors inépuisables.* Ces paroles du livre de la Sagesse (VII, 10-13) expriment exactement ce que fut Mgr de Gibergues et ce que fut sa vie; en deux mots tout s'y trouve dépeint : la sagesse qui découle d'une vie intérieure profonde, l'ardeur apostolique qui ne se lasse pas de communiquer la sagesse reçue d'en haut, tels furent les dons qui marquèrent la direction de cet infatigable confesseur.

Toute doctrine spirituelle sérieuse est le résultat et d'une expérience personnelle et de l'étude. Jeune prêtre, l'abbé de Gibergues avait suivi à Rome les cours de théologie des Dominicains de la Minerve, après avoir été, à Paris, initié aux enseignements de saint Thomas. Il n'est donc pas surprenant que sa vie intérieure ait puisé son aliment dans les principes de la mystique thomiste. Mais de plus, au dire du vénéré biographe de sa jeunesse (1), « la vertu qui donnait à la physionomie morale de ce jeune homme son caractère distinctif était une confiance très simple et très ferme dans la divine Providence ». Voilà l'expérience intime : sentiment de la bonté de Dieu, abandon confiant à sa grâce toute-puissante, d'où « son optimisme, son entrain irrésistible ». Ces deux caractères se retrouveront toujours à la base de sa direction spirituelle, et là encore,

(1) « *Monseigneur de Gibergues : les vingt-huit premières années* », par Mgr Sagot du Vauroux, évêque d'Agen. (Éditions de la *Vie Spirituelle*. Desclées, 30, rue St-Sulpice, Paris. 1 fr. 50 franco.)

ce sont des impressions unanimes que j'ai recueillies. Je citerai quelques sentences découvertes dans des sermons de retraites, car là, c'était vraiment son âme de directeur qui jetait à ses auditrices une abondante manne de conseils spirituels. « La vie spirituelle consiste bien plus à se laisser faire qu'à faire soi-même. Cette passivité sous l'impulsion de la grâce est plus difficile que l'action... La perfection est la collaboration entre l'âme et Dieu : de notre côté, la volonté, du côté de Dieu, sa grâce. »

Et comment faut-il se mettre dans cet état de réceptivité? Voici la réponse :

« Se confier au Saint-Esprit chaque fois que l'on parle ou que l'on agit », ou encore, ce qui revient au même : « Faire ses actions ordinaires en esprit d'oraison. »

Assurément, semblable direction ne favorise pas l'empressement naturel que trop de personnes de bonne volonté apportent à l'œuvre même de leur sanctification personnelle, comme si elle devait être d'abord le fruit de leurs efforts et de leurs lumières. La vie spirituelle est affaire entre Dieu et l'âme sagement dirigée et aidée; son développement, pour être harmonieux, réclame un rythme qui exclut le trouble, et toute vaine agitation : l'esprit se tourne vers Dieu, dans une confiance assurée de son amour; puis il réfléchit en sa conscience éclairée par les conseils reçus, apaisée par la prière, dégagée de la passion et attentive à la raison. Alors l'action a toutes chances d'être saine et probe. Mgr de Gibergues avait un mot qui résume tout ceci, et par lequel il écartait l'empressement excessif, et surtout l'habitude trop fréquente de consulter les uns et les autres, quitte bien souvent à n'en faire qu'à sa guise : « Faites-vous une conscience », disait-il. Et son but était bien, à cet homme de Dieu, non pas d'asservir les consciences — qui pourrait le croire? — mais de les former; non pas de les rendre passives d'une passivité

d'inertie, mais de les habituer à asseoir leurs jugements sur des considérations surnaturelles. L'âme instruite à cette école garde son activité personnelle sous la motion de l'Esprit-Saint : elle produit des actes vertueux, donc elle reste active ; seulement ses actes ont leur origine première dans l'impulsion reçue d'en haut, et que la volonté aime et accepte. C'est en ce sens qu'il faut entendre la passivité que Mgr de Gibergues déclarait plus difficile que l'action. La difficulté consiste, dans le domaine moral et dans le spirituel, à préférer toujours le commandement de Dieu à l'attrait d'un bien créé, l'impulsion divine à celle de la volonté propre, parce que l'homme trouve sa satisfaction à agir par lui-même, à donner à toutes ses actions le cachet d'un vouloir pleinement et exclusivement personnel, alors même qu'il ne commet pas le péché qui le soustrait à la grâce, et qu'il ne tend pas délibérément vers une fin mauvaise. Plus une âme est docile aux inspirations célestes, plus aussi son activité est féconde pour le bien, et plus elle avance dans le chemin de la perfection. Mais ce progrès ne va pas sans un grand esprit de foi et sans beaucoup d'abnégation. Voici un modèle de vie intérieure que Mgr de Gibergues présente dans un sermon de retraite. Suivant sa coutume, il l'emprunte au récit évangélique. Il s'agit de l'Incarnation : Marie se contente d'accepter le décret divin, là est toute son activité.

« Le travail de l'âme, dit le prédicateur, ressemble à l'Incarnation. » Il y a : 1° l'opération du Saint-Esprit annoncée à la Vierge : *Spiritus Sanctus superveniet in te* (S. Luc, 1). C'est lui qui a l'initiative : tout commencement vient de lui. 2° Le consentement de Marie : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tum* (ibid.) ; la volonté libre accepte l'inspiration et la motion divines, et loin d'y résister, fait sienne la volonté de Dieu. 3° Enfin la venue de Jésus, sa formation en Marie : *et Verbum car*

factum est (S. Jean, 1). Jésus-Christ naît en chacun de nous, il y grandit par sa grâce, aussi longtemps que notre volonté demeure volontairement passive sous son action sanctificatrice en y correspondant par ses actes vertueux.

J'en ai assez dit, sans doute, pour faire comprendre que Mgr de Gibergues était, dans toute la force du terme, un éducateur spirituel : il connaissait et pratiquait excellemment le grand art de libérer les consciences, et de tourner les âmes vers Dieu pour les rendre attentives et dociles à l'action de son Esprit, de qui vient toute sainteté. Je voudrais maintenant indiquer quels moyens il recommandait pour établir en soi une vie intérieure reposant sur une piété solide.

La Prière

Il n'y a pas de vie intérieure là où il n'y a pas de prière, et assidue. La prière était le premier moyen que Mgr de Gibergues indiquait à toute âme qu'il voyait disposée à avancer dans les voies spirituelles; il l'y formait, lui enseignait la pratique de l'oraison mentale, et ses leçons à ce sujet partaient du point de vue dont son expérience et ses études lui avaient révélé l'excellence : « dans l'oraison, écouter d'abord, parler ensuite; il faut savoir écouter Dieu. » Puis il ne tardait pas à montrer le but auquel il fallait tendre par l'oraison : l'union à Dieu par la soumission de tout l'être, mais soumission dans l'amour filial. C'est ce qu'il appelait « l'union d'amour, qui s'opère par l'union de volonté ». Il connaissait les inquiétudes, les angoisses même, qui ne manquent guère d'assaillir l'âme décidée à travailler à sa perfection, et l'induisent soit à douter de l'utilité de ses sacrifices et de leur suffisance à satisfaire les justes exigences divines, soit à revenir sur le passé, sur les confessions précédentes, dans une crainte scrupuleuse : il savait le péril de ces retours sur soi. Mais

il ne permettait pas qu'on s'y arrêtât. Dans le doute, dans l'obscurité, il fallait se confier à l'amour de Dieu, et lui prouver le sien par des actes : « Traduisez davantage, disait-il alors, vos intentions en actes par un renouveau d'amour. Tout par amour », répétait-il souvent.

Par cette disposition du cœur, la prière devient vraiment l'acte d'adoration aimante qui fait d'elle un instrument d'union, la volonté de l'homme acceptant pleinement celle de Dieu. Là, pour Mgr de Gibergues, était le secret de la vie intérieure, où se découvrent l'une après l'autre les délicatesses de l'amour divin, et sous la lumière de l'Esprit-Saint s'éclairent tant d'obscurités : « Dans la vie spirituelle, on voit toujours quelque chose de nouveau. Ce sont des chemins avec des détours : on croit que l'on est arrivé, et le chemin s'ouvre de nouveau devant vous. » C'est que Dieu révèle à l'âme docile et obéissante la beauté cachée que ne voit pas celle qui s'attache à des apparences. Citons encore cette admirable parole, où s'avère une expérience : « L'union de volonté a des profondeurs toujours plus profondes, des pénétrations toujours plus intimes. Il faut, comme Notre-Seigneur, se nourrir de la volonté de Dieu pour en vivre; la vie est dans sa volonté. » Et si la crainte ou le trouble portait sur l'avenir, sur les jugements de Dieu, sur quelque événement que l'on redoutait, le remède que proposait le directeur était le même : confiance en la bonté de Dieu, confiance puisée dans l'oraison par l'union de volonté : « Regarde l'avenir dans le cœur et l'amour de Dieu, quoi qu'il arrive. Car tout vient de là. »

Je m'arrête sur ce dernier mot : « tout vient de là ». Avec quelle conviction le disait le pieux évêque! Dieu est amour. De quelque côté qu'on se tourne, on rencontre, si l'on a l'œil clair, cet amour qui gouverne le monde, sauve les hommes, qui a la puissance de faire tourner

mal lui-même au bien des élus, et qui cherche des âmes prêtes à le reconnaître alors même qu'il se cache sous des événements contraires : « Rien ne nous avance plus, disait Mgr de Gibergues, que d'accepter de Dieu ce que nous ne comprenons pas, car alors la seule foi agit sans que le sens propre y ait de part. » C'est alors surtout, ajoutait-il, qu'il faut redoubler de charité, et mettre « l'amour de Dieu dans la plus petite action, l'amour dans chaque petite action », et dans cette intention, d'une façon habituelle d'ailleurs : « entre deux devoirs égaux, choisir celui qui coûte le plus ». Le prudent directeur savait que la mortification est nécessaire, et la meilleure, à son avis, était dans la pratique obscure de la foi et de la charité : il la préférait à la pénitence corporelle, qui expose à bien des illusions : « Soignez votre âme et votre corps, disait-il : tous les deux sont serviteurs du bon Dieu. » Il ne l'interdisait pas cependant, mais la voulait discrète, et ayant une vue purement surnaturelle ; l'accroissement de la charité. « L'amour est un feu auquel les aliments sont nécessaires : rien ne ranime l'amour comme la mortification. »

Tous les esprits ne sont pas disposés à entendre ce langage. La ferveur à laquelle Mgr de Gibergues invitait ses pénitentes et qu'il appelait « la perfection de l'amour », rencontre dans les âmes bien des obstacles. N'est-il pas effrayant ce « don total et définitif de la volonté humaine à la volonté divine », qui est « l'essence et le fond » de la ferveur? Il l'est à celui qui hésite, qui doute, qui pratique sa religion par habitude et seulement de tête. Mgr de Gibergues rencontrait de ces sceptiques prompts à dire : A quoi bon? ou qui se plaignent de ne pas recevoir d'en haut les lumières qu'ils implorent. A l'une d'elles, il répondait : « C'est surtout par le cœur que la lumière vous viendra. C'est dans l'Eucharistie en particulier que

vous la trouverez, à cause de l'humilité qui s'y révèle. » Il rappelait ainsi ce mot bien connu d'une de nos chansons de gestes : Bien emploie sa prière qui à la bouche met le cœur.

C'était donc une prière aimante et confiante que voulait Mgr de Gibergues. Dès lors, quelle qu'en fût la longueur, il était assuré de sa valeur ; il laissait à chacune de ses dirigées le soin de s'en fixer à soi-même la quantité possible : « Il y a pour chaque âme, disait-il, une mesure de prière nécessaire. Fixez-la avec votre confesseur, et tâchez de vous y tenir rigoureusement. » Mais ceci dit pour la durée à assigner aux prières vocales et à l'oraison mentale, il n'en était que plus ardent à montrer, et en quels termes ! la beauté de la prière qui ne compte ni avec le temps ni avec l'espace, de la prière qui résulte de l'union habituelle de l'âme à Dieu, qui dépasse le nombre et la mesure : « Quand vous priez, que votre prière s'étende, s'étende à l'infini... Prier comme si on était le genre humain tout entier. » Que pourrais-je demander à Dieu pour moi ? interrogeait une de ses dirigées. Je lui ai tout donné. — Et le directeur répondait : « Communiez spirituellement à chaque instant ; encore, encore... »

On voit combien large était la piété que Mgr de Gibergues cherchait à inspirer à ses pénitentes. Dans une retraite, il indique six formes mauvaises de la piété, de ce qu'il appelait une fausse piété dans son respect pour la vraie : 1° La piété sentimentale, qui ne donne pas la raison, la volonté à Dieu, parce qu'elle se passe du sacrifice et de la vertu ; elle n'affecte que la sensibilité ; 2° la piété formaliste, qui se contente trop aisément de pratiques mécaniques et de formules, sans tenter de modifier la volonté en son fond ; 3° la piété intéressée, qui vise une faveur, souvent temporelle, à obtenir, et se refroidit quand on croit n'avoir plus rien à demander ; 4° la piété

extérieure ou pharisaïque, la plus fausse de toutes, celle qui ne cherche qu'à paraître; 5° la piété tronquée et mutilée, celle qui accepte certains devoirs et en rejette d'autres; 6° la piété intermittente ou capricieuse, sans courage pour persévérer, ne prenant que les chemins qui s'annoncent faciles. — J'en ai assez dit pour qu'il ne reste aucun doute sur la piété que voulait inspirer Mgr de Gibergues : elle avait des ailes, elle faisait monter dans l'amour divin, encore, encore... Et pour en bien marquer le caractère, il indiquait deux modèles de vie intérieure : d'abord Marie-Madeleine aux pieds de Jésus, l'écoutant; puis et surtout, Jésus-Christ, dont il recommandait instamment l'imitation : « Vivez de Notre-Seigneur, pour lui, avec lui, en lui. » En Jésus il montrait le parfait exemple des deux phases de la vie intérieure, simultanées en Lui, successives en nous; le détachement de tout le créé par la pauvreté et l'humilité; l'attachement à la seule volonté de Dieu, son Père et le nôtre.

II. *La charité fraternelle, l'apostolat*

Nous avons vu que dès le début de son ministère, aux catéchismes de Saint-Sulpice, l'abbé de Gibergues faisait preuve d'une ardeur apostolique qui se communiqua à certaines de ses auditrices, au point que toute leur vie s'en trouva orientée vers les œuvres catholiques. L'animateur qu'il fut alors, il le resta toujours, et c'est aussi un trait qui marqua sa direction. Là encore, il n'avait et n'indiquait qu'un modèle à imiter aussi parfaitement que possible, Jésus-Christ, qu'il voulait que l'on vît en tout, et surtout dans le prochain : « dans vos supérieurs, dans vos égaux, dans vos inférieurs, dans votre mari et vos enfants, dans le monde, dans les justes, dans les pécheurs, dans les pauvres, dans les malades, dans tous

ceux qui souffrent et qui pleurent. » A l'imitation donc de Jésus-Christ, Mgr de Gibergues ne comprenait qu'une piété aimable ; celle qui ne le serait pas « irait contre l'amour du prochain, et par cela même, contre l'amour et la volonté de Dieu ». Mais il allait plus loin, estimant que « la vraie piété est féconde pour le prochain ». Il poussait les âmes de réelle bonne volonté à aider les prêtres dans leur apostolat, en particulier dans celui de l'enseignement catéchistique. A quelqu'un qui, comblé des grâces divines, lui demandait : Que rendrai-je au Seigneur pour tant de biens? — « Allez, répondit-il, et enseignez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Nous sommes limités par l'étendue dans l'apostolat, mais jamais par la profondeur. » Il voyait même dans ce souci du prochain, qui chez lui était un tourment, le remède aux retours égoïstes auxquels le fidèle fervent est parfois exposé, dans son désir de savoir où il en est, s'il avance ou s'il recule, si Dieu est satisfait de ses efforts. A semblable inquiétude, Mgr de Gibergues coupait court en disant : Pensez aux autres, semblable en cela à saint Dominique qui, fatigué des larmes qu'un de ses compagnons ne cessait de verser au souvenir de ses fautes passées, lui ordonna un jour : Ne pleure pas tant tes péchés que ceux des autres. L'évêque, dans la même intention, invitait ses pénitentes zélées à se faire solidaires et des péchés d'autrui pour les expier, et de l'offense faite à Dieu pour l'effacer.

Aujourd'hui encore nos œuvres catholiques connaissent et apprécient l'activité de ces femmes du monde à qui Dieu a fait des loisirs, et qui doivent à la direction de Mgr de Gibergues d'avoir voulu les consacrer au service des âmes. Ce qui paraît tout simple aujourd'hui l'était beaucoup moins il y a 50 ans : il y a eu chez ce jeune prêtre une sorte de divination des besoins prochains de l'Église. Lui-même, devenu évêque, a récolté, en petite

partie seulement, ce qu'il avait semé; mais qui dira jusqu'où s'est étendu ce feu que son Maître avait allumé en son cœur, et dont il a, avec une ardeur que la mort seule a pu briser, communiqué la flamme claire et chaude?

*
* *

Avis et conseils pratiques

Ce sont les grandes lignes et les idées principales de la direction de Mgr de Gibergues que j'ai exposées. Il ne faudrait pas croire que le souci du détail lui fût étranger. Pour s'en rendre compte, il faut lire les trois petits livres qui contiennent les instructions adressées par lui à des dames et à des jeunes filles : la Ferveur, la Sainte Communion, la Simplicité dans l'Évangile. Instructions familières, profondément pieuses, où se découvre le fond de sa pensée, et on peut le dire, l'essentiel des conseils qu'il prodiguait au confessionnal sur la prière, la piété, l'usage des sacrements, etc... Ses notes de sermons, que j'ai eues entre les mains, les rares avis de sa correspondance, les souvenirs de ses pénitentes, ne m'ont pas livré beaucoup plus que ce qui se lit dans ces ouvrages, tout en m'aidant grandement dans la synthèse qu'il s'agissait d'établir. C'est donc comme le testament spirituel de ce grand confesseur qu'on trouvera dans ces précieux écrits : ils sont de ceux qu'il faut garder et relire. Le ton en est sérieux, aucun souci de littérature n'y apparaît sous la correction et même l'élégance parfois poétique de la phrase. C'est l'Évangile médité, traduit en conseils très précis, très raisonnés, et d'où n'est pas exclue une juste sévérité. Mais ce qui justement fait la force de ces instructions, c'est leur caractère vécu, c'est le côté pratique de leurs avis. Il en faut revenir à cette parole que nous

citions dans nos premières pages : Mgr de Gibergues avait une merveilleuse compréhension de l'âme de la femme. Il en connaissait la générosité, il se savait compris lorsqu'il proposait le plus haut. J'en prends un exemple dans une de ses instructions sur la communion. Le prédicateur expose d'abord la doctrine eucharistique, il instruit l'esprit avant d'émouvoir la sensibilité, et il était contraire à sa méthode de direction d'agir autrement. Puis il arrive à la préparation, d'abord l'éloignée : « La préparation éloignée consistera à vous mettre dans les dispositions les plus capables de plaire à celui qui doit descendre dans votre cœur. Or rien ne lui plaira autant que de vous trouver semblables à lui, et c'est là que devra aboutir le travail de la préparation éloignée. » Voilà le principe posé. Mais l'orateur va en faire découler les conseils les plus pratiques, portant sur tous les détails d'une journée, à propos du recueillement de l'esprit, du détachement du cœur, de la mortification et du renoncement. Au confessionnal, où il parlait non plus à un auditoire, mais à une âme, le directeur savait mettre le fer dans la plaie, trancher dans le vif, indiquer les retranchements et les destructions qu'il jugeait utiles à la préparation d'une communion fervente, les menus sacrifices à accomplir tantôt sur un point, tantôt sur l'autre. Et la conclusion venait, la même dans le secret de la direction et devant une assemblée : « Jésus veut des âmes qui soient semblables à la sienne. La divine hostie a besoin de trouver des hosties humaines, pour se communiquer à elles sans réserve. » — S'agit-il de la préparation prochaine, les conseils les plus précis sont prodigués sur la dernière pensée de la veille au soir, la première du matin au réveil, les actes de désir, la liberté d'esprit à sauvegarder au milieu des soucis de la maison, la toilette vestimentaire, la préparation immédiate pendant la messe, les derniers

actes avant la communion. Mgr de Gibergues aimait et recommandait la simplicité qui consiste à subordonner à une seule fin la multiplicité des actions quotidiennes. Elle préserve de la dispersion, si fréquente chez la femme, qui transforme en fin captivant toute l'attention ce qui n'est qu'un moyen, et qui aboutit à faire perdre de vue l'unique nécessaire. Sa direction s'inspirait du souci de prémunir ses pénitentes contre ce mal, lequel d'ailleurs est l'excès d'une qualité naturelle à la femme; dans cette intention, il montrait le but avec force, avec insistance, en le proportionnant aux capacités de chacune et à l'appel d'en haut qu'il discernait en elles, pour descendre ensuite dans les avis pratiques.

Pour donner de ces conseils un exemple détaillé, je transcris le règlement de journée qu'il avait composé pour une jeune fille du monde.

Prière du matin : 5 minutes au moins.
Méditation de 10 minutes, tous les jours ou au moins deux fois par semaine, surtout sur le rien de la vie et la grandeur de l'éternité.
Une heure ou une demi-heure au moins de lecture sérieuse (histoire, lettres, sciences).
Le soir, une demi-heure au moins de lecture pieuse.
Une dizaine de chapelet au moins.
Entrer à l'Eglise chaque fois que possible.
Prière du soir et examen de conscience de tout cœur : 5 minutes.
Quelques aspirations pieuses.
Deux fois par semaine, mortification à un repas.
En cas de doutes sur la foi, les écarter en récitant de bouche un acte de foi.

Pour ce qui est de la lecture pieuse, voici la manière d'en tirer profit :

« Lisez lentement en vous pénétrant de ce que vous lisez, en vous le commentant à vous-même. Lisez surtout en priant, en demandant à Dieu de vous faire vivre ce que vous lisez. »

Et voici une liste de livres :

Tout pour Jésus (Père Faber).
Manuel des âmes intérieures (P. Grou).
Pratique de l'amour de Jésus-Christ (S. Alphonse de Liguori).
Le Christ de Gethsémani (Chanoine Gonon).
Vie d'intimité avec le bon Sauveur (Abbé Maucourant).
Évangile de saint Jean.

*
* *

Je prie avec joie pour vous tous... et j'ai confiance que Celui qui a commencé en vous son œuvre sainte en poursuivra l'achèvement jusqu'au jour du Christ Jésus. (S. Paul aux Philippiens, 1.)

Tous ceux qui ont aimé Mgr de Gibergues et qui ont eu le bienfait de sa direction comprendront que je mette dans la bouche de leur Père rappelé à Dieu les paroles que l'Apôtre éloigné de ses chrétiens de Philippes leur adressait dans son affection toujours active. Il a lui-même trop aimé ses enfants pour les oublier jamais, et du jour où il est entré dans la béatitude, son affection paternelle n'a pas cessé, nous devons le croire, d'intercéder pour eux et de leur obtenir des grâces fécondes. Ainsi en jugeait le cardinal Amette, qui a suivi de si près dans la mort son confrère de Valence. Présidant à Paris les obsèques de Mgr de Gibergues, l'archevêque de Paris prononça un bref discours dont je rappelle ici les derniers mots, ne pensant pas pouvoir dire aussi bien et plus juste pour conclure ces notes :

« La parole qui me semble le mieux peindre Mgr de « Gibergues, c'est celle que l'Esprit-Saint applique à « Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même : Seigneur, le « zèle de votre maison me dévore. — Cette maison de « Dieu, ce sont avant tout les âmes, temples vivants. Le

« zèle des âmes, voilà la sainte passion qui a animé toute « la vie de notre vénéré défunt, et qui l'a consumé avant « l'âge... A l'apostolat de la chaire, il joignait l'apostolat « plus caché, plus intime, mais non moins fécond de la « confession, de la direction. Il y consacrait de longues « heures chaque jour. C'est là qu'il a usé ses forces, c'est « là aussi qu'il a fait peut-être le plus de bien.

« ... Évêque, tout en se donnant sans réserve à son dio- « cèse, il ne voulut pas abandonner les âmes qui for- « maient ici sa famille spirituelle, et il venait plusieurs « fois chaque année à Paris une dizaine de jours, se con- « sacrant tout entier aux entretiens intimes du confes- « sionnal, n'accordant que quelques heures à peine à sa « famille pourtant si aimée de lui et si digne de l'être.

« O vous que sa disparition plonge dans le deuil, rap- « pelez-vous la parole qu'écrivait saint Pierre aux chré- « tiens en leur faisant ses adieux : Je prendrai soin de « vous visiter souvent après ma mort, afin que vous ayez « souvenir de mes enseignements (II Ep. I, 15). — Rap- « pelez-vous encore ce que disait saint Dominique mou- « rant à ses disciples : Je vous serai plus utile au lieu où « je vais que je ne l'étais ici. — Notre vénéré défunt vous « dit la même chose par ma voix. Oui, il vous fera souve- « nir de ses enseignements et de ses conseils, et il vous « obtiendra la grâce d'y être fidèles jusqu'à ce que vous « alliez le rejoindre au Ciel pour y former sa couronne (1).»

A. DE BOISSIEU, O. P.

(1) On serait reconnaissant aux personnes qui ont connu Mgr de Gibergues, de faciliter la préparation d'une vie complète du vénéré Évêque de Valence, par l'envoi des renseignements et des documents particuliers qu'elles pourraient avoir et qui seraient d'un caractère intéressant.

Ces communications seraient adressées soit au *R. P. de Boissieu*, à *la Vie Spirituelle*, soit au neveu du défunt, M. l'*Abbé André Callon*, Missionnaire Diocésain, *19, rue Nitot, Paris-XVI^e^*.

Le Journal Spirituel du Père Alexis Hanrion

L'union à Dieu dans la nuit

Le jour de la Fête-Dieu, en 1920, le P. Alexis Hanrion mourait; après bien des années de souffrances silencieuses, il s'éteignait doucement. Sur cette existence obscure, il semblait que l'oubli dût bientôt se faire, quelques intimes seuls gardant le souvenir de leur ami. Tout au contraire, celui qui, vivant, avait passé presque inconnu, a vu venir à sa tombe bien des amis nouveaux; la notice écrite pour le petit cercle de nos familiers a dû être rééditée et s'est largement répandue. Aujourd'hui paraît le *Journal Spirituel* du Père (1); son action sera, je pense, plus profonde encore.

Ce ne sont pourtant que des fragments, qu'un oubli providentiel a sauvés de la destruction. Ce ne sont que des notes sommaires, une ligne parfois, ou même un mot, une invocation, une prière, écrits après une oraison presque toujours obscure et douloureuse.

Ce qui en fait le prix, c'est d'abord leur sincérité; ce qui charmait peut-être le plus dans le Père Hanrion, c'é-

(1) Le P. Alexis Hanrion, S. J., *Journal Spirituel*. Introduction du P. Paul Doncœur, S. J. Toulouse, Éditions de l'Apostolat de la Prière, 1928. 388 p. Prix : 12 francs.

tait l'humble transparence de son âme; fixée en Dieu par un désir anxieux et jaloux, dépouillée de tout le reste, vivant dans une nuit qui le voilait à ses propres yeux, elle était, à un degré très rare, dégagée de toute vaine complaisance. Cette nudité fait l'austère beauté de ces notes.

Entré à dix-sept ans dans la Compagnie de Jésus, après une enfance très pure et des études très brillantes, Alexis Hanrion semblait devoir y vivre comme dans un paradis, et en effet il aima tout ce qu'il trouva dans la religion où Dieu l'appelait : son fondateur, ses saints, ses règles, ses supérieurs, ses frères; nul ne fut plus intimement, plus totalement jésuite. La souffrance lui vint de Dieu lui-même, elle dura autant que sa vie, et elle fut poignante.

Peu d'âmes sans doute sont l'objet d'une prédilection aussi jalouse; bien peu surtout supportent aussi virilement cette épreuve. Mais beaucoup sont engagées par Dieu sur cette route; c'est à elles surtout que la lecture de ce *Journal* peut être bienfaisante.

Ce que Dieu leur demande avant tout, c'est de l'attendre fidèlement dans la nuit. Lentement miné par la maladie d'estomac qui le saisit dès le noviciat et qui dès lors ne lui laissa plus de relâche, le Père Hanrion sentit très vite son activité extérieure paralysée, sa vie intellectuelle noyée dans la brume et, ce qui était plus douloureux, sa prière elle-même devenue aride, stérile en apparence et comme perdue dans le rêve. Et sa vie entière lui faisait l'impression d'un cauchemar, et il ne savait même plus si l'amour de Dieu était sincère en lui. Et dans cette angoisse, il continuait à lui sacrifier tout :

5 février 1910. — « *Adhaesit anima mea post te.* Seigneur, mon Dieu, ne me laissez pas pendre dans le vide, et surtout ne me laissez pas adhérer à des créatures. Plutôt le vide; mais vous, Seigneur, attachez-moi à vous. »

et l'année précédente, au début de sa retraite, il notait :

« Silence et abandon. Mais ne tenir à rien. Laisser tout se rompre autour, tout s'éloigner, tout manquer; rester seul au rendez-vous divin. Et si vous tardez, ô saint Esprit, patienter bien seul. Pas un regard vers ce qui occupait le cœur. Solitude, désert ou Gethsémani. »

Ce qui assurait cette fidélité jalouse de l'âme ainsi abandonnée, c'était l'amour qui la consumait « comme un grain d'encens dans un brasier » (p. 84); Dieu était lointain et voilé, mais son rayonnement obscur attirait le cœur invinciblement vers cette « beauté, sans qui tout est désespoir » (p. 279) :

« Vous voir, ô sainte Trinité, à travers tout, au-dessus de tout, et alors oublier tout le reste; je suis inerte, sans lumière et sans ardeur; et qu'importe, qu'importe ce que je suis, puisque je sais, Vous, qui vous êtes. Vous êtes le bon Dieu, vous êtes beau... Mon Dieu, que toute la création vous adore; que tous les pécheurs sacrifient leur péché à votre beauté; que les saints s'immolent tout vivants à votre beauté; que les anges chantent le *Sanctus* et la sainte Vierge le *Magnificat* à votre beauté, à votre beauté. Et dans cette immense adoration, prenez ma vie, ô Dieu très beau, comme un petit grain d'encens.

« Mon Dieu, voyez mon repentir, ma reconnaissance, mon impuissance à aimer. O le Dieu caché de ma retraite, envoyez votre Saint-Esprit, afin qu'il opère dans tous nos cœurs, dans tous les cœurs, un grand acte d'amour, un seul, mais qui soit toutes nos vies consumées pour votre beauté.» (p. 157-158)

Celui qui chantait ainsi la beauté divine ne la voyait pas, et l'écrivait dans cette même page :

« Je vous en prie, au nom et pour l'amour des âmes à qui je dois parler, ne me refusez pas malgré mes péchés l'apparition de votre visage. Ou bien alors, si vous voulez vous cacher toujours; si tant de péchés, tant de lâchetés quotidiennes, tant de mesquines défaillances vous obligent à refouler le désir que vous avez de vous montrer à moi, du moins, for-

tifiez tellement la foi solide, l'espérance solide, la charité solide, que le saint Esprit fait vivre en moi, que je parle de vous, de votre ciel, de votre gloire comme un homme qui les a vus. *Quia vidi Dominum.* Seigneur Jésus, au nom de la sainte Vierge, aidez-moi à faire pénétrer dans la pratique de toute ma vie les trésors surnaturels que vous avez déposés dans mon cœur. » (p. 157)

Ce fut là le tourment, et aussi la force de sa vie, cette flamme obscure qui le consuma, parfois ardente, le plus souvent presque insensible, mais atteignant le centre le plus intime de l'âme.

Il écrit un jour (5 janvier 1911) :

« Jésus, fortifiez la pauvre flamme dormante de ma vie. Soyez, vous, ma vie, cachée si vous voulez, invisible, au-dessus de tout sentiment; mais purifiante, dilatante, féconde pour les âmes, glorieuse à la sainte Trinité. »

Dieu l'exauça. Voici quelques notes recueillies au cours du mois d'octobre 1911, peu de temps après son ordination sacerdotale :

13 octobre. — « Jésus, votre Esprit, pour nous emporter nous aussi dans le désert, jeûner et prier, *in Christo*; ne jouir de rien hors de Dieu; tout entier gémir vers Dieu dans le Saint-Esprit. O vous qui êtes, touchez-nous au fond de l'âme; plutôt, laissez un peu apparaître à la conscience l'étreinte dans laquelle vous nous donnez l'être, ô Père. »

15. — « Touchez nos âmes, ô pureté vivante et essentielle; au fond, là où votre être communique tout ce qu'il peut de soi à elles; révélez-vous un peu; faites se taire tous les bruits créés, et dans le silence, laissez monter seulement aux approches de la conscience ce frémissement de source dont tremble le fond de l'âme en jaillissant de vous, ô sainte Trinité. »

16. — « Retirez-moi, au centre silencieux, où vous êtes caché. Tout change dans ce que je vois. Mais vous, que je ne vois pas, ma racine plonge en vous; tout entier je suis de vous, je suis en vous. Vous ne changez pas. *Adauge nobis fidem.* »

17. — « O silencieux vivant de mon autel, imprégnez-moi

de votre silence, de votre obscurité vivante. Adorez le Père, consumez-moi dans votre adoration. »

18. — « Jésus, que c'est dur! Augmentez notre foi, pour durer à travers tout, dans le désert; vous attendre, sans vouloir tromper l'attente, Verbe de Dieu ; même si vous ne pouvez pas encore vous montrer, saisissez-nous, liez en nous le fond de notre âme au bon plaisir de votre Père. *Nudus nudum sequi Iesum.* Simplicité. Oubli. Sérieux profond; silence et solitude. Attente impétueuse et pacifique. Longue attente autant qu'il plaira à celui qui vient et dont la venue détruit et renouvelle tout. Patience de la foi qui aime. »

19. — « Si près! et ne pouvoir! O sainte Trinité, purifiez notre âme; qu'elle puisse enfin vous appartenir comme vous lui appartenez; adhérer à vous comme vous à elle; essence à essence, dans un contact sans distraction; comme vous la pénétrez et lui donnez l'être; sans distraction. »

23. — « Jésus, toujours plus saisis par votre étreinte purifiante de crucifié. Toujours plus laisser dévorer notre vie naturelle par la vie que vous êtes, vous, au sein du Père, dans le saint Esprit. Tout ce qui passe en nous, c'est pour le progrès de cette transformation. Tout ce qui est broyé, c'est par l'étreinte miséricordieuse du crucifié. Alleluia! »

25. — « *O Deus Veritas, Deus Caritas!* Dieu au sein fécond où nous sommes suspendus. Dieu, qui aimez l'appel de vos enfants et les cris de leur détresse vers votre piété suave. Dieu, qui nous avez entés sur votre Verbe. Oh! la grâce de vivre dans votre Esprit; de n'être plus que le gémissement de votre Esprit; votre louange. »

30. — « *Fortitudo fragilium.* Donnez-nous, au lieu de nos élans fugitifs, la tendance infléchissable. Soyez en nous le vivant sans déclin, l'amour en acte; si possédé de celui qui est, que toute l'activité s'y perde et s'y consume. O Dieu, vous qui êtes, vous que nous verrons comme vous êtes, touchez-nous un peu. Votre contact de créateur et de générateur ne peut encore se révéler en pleine conscience; mais aux approches de la conscience, au fond où repose en vous notre être petit, laissez-nous vous percevoir un peu afin que nous vivions comme ces fous qui ont perdu tout un domaine de la mémoire et de la pensée; nous, le domaine du créé. O Marie, votre pur et simple amour. »

31. — « *Deus meus et omnia. Adveniat.* Vous louer et vous

faire louer. Simplement. Un grain d'encens dans le feu de votre saint Esprit. »

De tels accents sont révélateurs; le prêtre qui priait ainsi avait déjà reçu ce qu'il demandait, cette « étreinte du crucifié », cette touche intime du Verbe divin, qui faisait de lui un enfant de Dieu, tout entier soulevé vers le Père dans cette « attente impétueuse et pacifique »; c'est là ce que fait entendre « ce frémissement de source dont tremble le fond de l'âme en jaillisant de vous, ô sainte Trinité! »

Dans la suite, la fatigue se faisant plus lourde, cette obscure révélation paraît se voiler; mais il reste, au fond de l'âme, cette « tendance infléchissable » que Dieu seul peut lui imprimer. Ceux qui ont approché le Père Hanrion ne s'y sont pas trompés : ce religieux qui vivait dans la nuit, qui se disait, dans sa prière, le « petit enfant aveugle » de Dieu, parlait de Dieu, de son ciel, de sa gloire, comme un homme qui les a vus »; il pouvait redire en toute vérité : *Quia vidi Dominum.*

Et cette ardeur obscure, qui consumait le fond de son âme, en entraînait toutes les forces, loin des lueurs fugitives, loin du bruit, vers ce centre où Dieu vivait silencieusement, dans la nuit.

13 décembre 1911. — « Silence. Revenir au centre, là où s'imprime, d'Esprit à esprit, le baiser vivifiant de la sainte Trinité. O Marie, ô mon crucifié! »

23 décembre. — « Son désir de posséder les âmes. Fondre vie, souffrance, prière dans ce désir, où le Père a mis ses complaisances. Marie, attirez-nous plus au fond, vers l'intimité où votre vie n'est plus que sa vie. »

8 février 1912. — « La simplicité du regard éternel et de l'élan éternel de votre Verbe en vous, dans le saint Esprit. Puisque nous aussi, tous, nous sommes vie dans votre Verbe avant tous les siècles, ramenez-nous tous par votre saint Esprit à ne plus vivre que ce regard et cet élan dans votre

sein. Donnez-nous de prier, de jeûner, de mourir, pour cela. »

9 mars. — « Vivre et mourir ainsi dans l'obscurité, mais vous faire plaisir. O Père, en sacrifice à votre bon plaisir, *in Christo*. »

10 mars. — « *Pater, in manus tuas*. Pour bien nous remettre entre vos mains, être bien crucifiés dans l'amitié sanglante où le Fils nous fait un avec lui, dans le saint Esprit. »

12 mars. — « Toute notre vie en victime d'Eucharistie. Simplicité. Se livrer à fond à l'étreinte du Fils immolé, dans le saint Esprit. »

13 mars. — « *Pater*. Arrachez-nous encore à tout le créé pour nous livrer pleinement à l'étreinte de votre Fils crucifié dans le saint Esprit. »

20 mars. « *Pater*. Encore plus de confiance, c'est l'amour du vivant infini, du saint infini, qu'il faut appeler ; mais il est là qui nous couvre *sub umbra alarum*. Saint Esprit, faites nous un dans le Fils ; vous n'êtes plus que l'élan filial vers le sein du Père, déjà dans le sein du Père. »

10 juillet. — « *Pater. Adhaerere Deo*. Gardez-moi dans la chaleur lumineuse de votre contact. O Verbe bien-aimé, que du sein du Père ma vie en vous soit pain de vie pour les âmes. »

Et puis de nouveau, les cauchemars se font plus épais : la prière, la messe même se poursuit « comme en rêve » (29 octobre 1912) ; et ce ne sont que des cris douloureux :

21 octobre (pendant la grande retraite du troisième an de noviciat). — « Mon Dieu, mon Dieu, il semble que je ne suis plus rien pour vous.

« Pardon. Sainte Vierge, demandez pardon pour moi d'avoir dit cela. Pardon du blasphème.

« Je suis celui pour qui vous êtes crucifié, à qui vous vous livrez corps et sang et tout, chaque matin ; à qui vous donnez de n'avoir qu'une vie avec votre vie ; de n'être plus moi, péché et néant, mais d'être le fils de Dieu ; un avec vous dans l'étreinte du saint Esprit pour aimer en vous votre Père qui est mon Père.

« O Père, donnez-moi de vous montrer un grand amour, donnez-moi la foi patiente de l'amour, pour ne pas compter les heures de l'agonie, petite agonie, où vous m'appelez, avec votre Fils. »

28 octobre. — « O mon Père, je ne sais même plus si je vous cherche. Vous m'avez livré aux pensées qui tourbillonnent... »

7 novembre. — « *Pater*... La grâce d'inspirer à toute âme qui approche l'espérance contre toute espérance, l'amour contre tout abandon. La foi en votre cœur. Cœur d'ami fidèle, de l'Époux fidèle. Cœur large, de la largeur infinie de Dieu. Cœur jaloux qui veut la foi héroïque, qui ménage toutes les obscurités et les désastres pour provoquer l'héroïsme de la foi... Je vois que tout est perdu, je sens que vous m'avez abandonné ; mais je crois que vous m'aimez et je sais que je veux vous aimer...

« O Jésus, ô Père, la grâce de vous faire aimer dans l'héroïsme de la foi, *in finem*. »

18 novembre. — « Toujours rêve, obscurité lassante, mais toujours, bon plaisir de mon Père. »

2 décembre. — « Recommencer à écrire. Mais ma vie est néant, crainte, dégoût. Je ne vis pas, je me traîne devant vous, ô mon Père ; écrire cela au moins, comme une prière. O Père, Père, je sais, je crois que c'est votre amour qui fait tout, qui a mis Jésus en agonie jusqu'au sang. Mais augmentez ma foi, tout s'en va, pas de lueurs, pas de force, pas d'espérance, plus rien. Si vous ne voulez pas augmenter ma foi, qu'est-ce que je ferai ? Vu mes péchés devant moi, le sentiment trop goûté de l'horreur que je dois inspirer au Saint des saints. Oui, le repentir fait des pécheurs vos amis bien-aimés, mais toujours, toujours ce doute sur ma sincérité, parce que je cherche consolation, soutiens. Père de mon Sauveur, mon Père très patient et plein de pardon et de miséricorde, je jette mon âme entre vos mains. »

Dans cette agonie obscure l'action de Dieu se poursuit, d'autant plus efficace qu'elle est plus profonde et moins sensible :

10 décembre. — « Patience, sans rien percevoir du fruit de la prière ; d'autant plus de foi que je vois moins. Les plus belles œuvres de votre amour, dans ce monde, sont invisibles. La mission visible de Jésus et de l'Église n'est que pour la mission invisible du saint Esprit dans les âmes, *Credo, adauge nobis fidem*. »

Ces humbles notes ne sont-elles pas l'écho fidèle de la mystique chrétienne, telle qu'elle retentit, par exemple, dans les lettres de saint Ignace d'Antioche :

« Rien de ce qui se voit n'est bon ; même notre Dieu, Jésus-Christ, ne s'est jamais mieux manifesté que depuis qu'il est retourné dans le sein de son Père » (*Rom.*, III, 2).

Et comme il serait facile d'éclairer tout cela des grandes leçons de saint Jean de la Croix, et de chanter ici son hymne à la nuit !

Mais à quoi bon dérouler ici la chaîne d'or des grands mystiques ? Le Père ne les ignorait pas, mais dans ces notes on n'en trouvera nulle citation ; la Bible, la liturgie, l'*Imitation*, les *Exercices* de saint Ignace, ce sont les seuls livres où s'alimente cette oraison ; et après quelques années ces livres eux-mêmes se ferment, et Dieu seul parle à l'âme, et puis se tait et l'attire à lui dans le silence.

Cette action si paternelle, si miséricordieuse dans son impitoyable jalousie, le Père Hanrion l'a décrite dans une note à laquelle je ne saurais rien ajouter :

10 octobre 1911. — « Les lumières que vous m'avez données parfois et les grâces perçues, j'étais bien joyeux, et je m'y appuyais. Et puis, vous m'avez fait sentir, combien de fois, douloureusement, que j'étais sous la servitude du changement ; pour que je ne m'appuie plus que sur vous tout seul. Oh ! la chasteté dans l'usage de vos dons. User de vos grâces avec une grande reconnaissance et fidélité. Mais comme d'une chose qui n'est pas le seul nécessaire, le seul immuable. Et mettre ma confiance sur votre essence invisible, sur vos Personnes infinies. Dieu infini, amour supérieur, qui voulez tout pour vous seul, qui attirez, avec une impitoyable miséricorde, tout le flot de notre vie, vers l'obscurité où vous êtes, dans la simplicité, la nudité de votre essence. »

JULES LEBRETON.

TEXTES ANCIENS (1)

Marie de l'Incarnation

(*Fragments*)

I. — *La préparation au Mariage Mystique*

Je changeai tout à fait de disposition intérieure, car, au lieu que je sentais l'Esprit de Dieu avec tant de douceur s'insinuer en moi, ce n'était plus ainsi, mais aussitôt que je me disposais à faire l'oraison actuelle, il me fallait mettre en un lieu caché et m'asseoir ou appuyer, d'autant que je fusse tombée devant le monde. Je me sentais tirée puissamment et en un moment, sans avoir le loisir ni le pouvoir de faire aucun acte intérieur ni extérieur. Il me semblait être toute abîmée en Dieu qui m'ôtait tout pouvoir d'agir. C'est une souffrance d'amour qu'il faut pâtir tant qu'il lui plaît, d'autant qu'il n'est pas possible de s'en tirer. Il semble à l'âme qu'elle est pâmée sur ce

(1) Les fragments qui suivent sont tirés du 1er volume des *Écrits Spirituels* de Marie de l'Incarnation. — Les Écrits Spirituels de Tours, 1633. — Les 5 premiers se rapportent à la vie dans le monde de la Vénérable Mère; le dernier, aux années de son noviciat aux Ursulines. Les uns et les autres couvrent une période qui va de 1623 à 1632.

Le choix des pièces a été fait assez librement et les titres ajoutés pour la circonstance. Nous avons supprimé les références et les notes.

qu'elle aime, par une défaillance d'amour, sans pouvoir dire mot. J'étais ainsi une heure ou deux, et cela se terminant avec une grande douceur d'esprit, j'étais tout étonnée que je me retrouvais en mon entretien ordinaire, me familiarisant avec Notre-Seigneur, mais plus fortement et plus puissamment. C'était au sortir de cette grande occupation et dans l'occupation même que j'étais sans nul pouvoir. Pour le corps, cela me l'affaiblissait plus que toutes les austérités que je faisais, ce qui ne m'empêchait pas pourtant de faire les actions extérieures, mais plutôt j'y trouvais du soulagement. Je courais à la pratique des vertus, et toutes ces choses me servaient à m'unir davantage au sacré Verbe Incarné qui me pressait sans cesse.

Il m'était impossible de faire choix d'aucune chose pour m'entretenir à cause de cette occupation intérieure qui me tirait si fortement. Elle m'ôtait le pouvoir de faire des prières vocales. Si je voulais dire le chapelet, elle m'emportait l'esprit et me ravissait la parole, et rarement le pouvais-je dire. Il en était de même de l'Office, sinon que quelquefois le sens des psaumes m'était découvert avec une douceur que je ne puis dire, et en ces rencontres j'avais la liberté de les réciter. Pour la lecture, mon confesseur m'avait fait avoir les œuvres de sainte Thérèse, qui me soulageaient quelquefois, mais quelquefois aussi il m'était impossible de lire, à cause de ce grand recueillement intérieur. Personne de notre logis ne s'apercevait de mes occupations intérieures, et le bonheur pour moi était que je demeurais retirée une bonne partie du temps, à faire les chambres des serviteurs, où je parlais à Notre-Seigneur tant que je voulais.

J'avais une si grande vivacité intérieure qu'en marchant elle me faisait faire des sauts, en sorte que si l'on m'eût aperçue, l'on m'eût prise pour une folle. Et de fait, je l'étais, ne faisant rien comme les autres. Je faisais comme

l'Épouse des Cantiques qui pensait aux perfections de son Bien-Aimé. Je pensais à Jésus, non dans son Humanité, Notre-Seigneur m'ayant ôté cette façon d'oraison, mais en sa Divinité. Quand j'avais bien chanté ses louanges, je prenais une plume et écrivais mes passions amoureuses pour évaporer la ferveur de l'esprit, car autrement ma nature n'eût pu tant souffrir.

II. — *La révélation des Attributs divins*

Une semaine sainte Notre-Seigneur me remplit de nouvelles lumières dans la vue de ses attributs divins. Mon esprit se trouva appliqué à l'unité de Dieu, et dans cette unité, il me fut montré cette grandeur immense, cette infinité adorable, son éternité sans commencement et sans fin. J'étais dans une admiration que je ne puis dire, et toute hors de moi, je disais : O Bonté, ô Immensité, ô Éternité! Tout ce que l'on peut dire en comparaison de cette vue n'est rien, et il faut s'abîmer jusque dans les enfers pour adorer ce grand Dieu.

Je connaissais plus dans ce Dieu de Majesté qu'on ne peut dire et écrire. Toutes ses perfections qu'on nomme, ce n'est point cela. Il faut perdre tous mots et tous noms et se contenter de dire : Dieu! Dieu! car toute autre chose est moindre que ce qu'il faut dire de cette suradorable Majesté. O Dieu! en quel état était cette âme! Cela me remplissait et me transformait toute. Je voyais que toutes choses sont dues et appartiennent à ce Dieu, duquel dérive tout ce qui est beau et tout ce qui est bon; et dans cette vue, je m'écriais : O plus que bon, plus que beau, plus qu'adorable! Ah! Vous êtes Dieu et grand Dieu! Ce mot, Dieu, demeura gravé en mon âme, en sorte qu'elle ne savait plus que cela. Mais après ce grand attrait mon esprit fut occupé en chacune des perfections divines, où

il se consommait en actes d'adoration, d'admiration, d'anéantissement et d'abandon à l'endroit de ce grand Tout. Il voyait d'une façon très claire que tout ce qui est en Dieu est Dieu même, et il était content de ce que son Dieu est content, et de ce qu'il est et sera éternellement ce qu'il est.

Mon âme était bien éloignée de faire des recherches curieuses pour savoir davantage de Dieu, car pour le respect elle était comme un petit moucheron, tant elle était abaissée et anéantie en elle-même; et tout cela n'empêchait point l'amour, mais il était tout autre qu'auparavant, c'est-à-dire, non dans les tendresses et dans les larmes, mais fort et vigoureux. Je ressentais pourtant, ce me semble, en moi une espèce d'orgueil et de complaisance en ce que mon âme voyant son grand Dieu si beau, si bon, si plein de majesté, elle se glorifiait de ce qu'il était tout cela et encore infiniment au delà de tout ce qui se peut dire. Elle était ravie d'être rien et de ce que Dieu était tout, parce que, si elle eût été quelque chose, il ne serait pas tout. Ainsi elle se plaisait à se voir dénuée pour ce grand Tout, car c'est en cela que consiste sa gloire, que son Dieu soit ainsi plein et infiniment glorieux.

III. — *Le Mariage Mystique*

Notre-Seigneur m'éleva de nouveau et d'une manière toute d'amour à la connaissance du mystère de la très sainte Trinité, dont la grandeur me fut montrée en l'unité des trois Personnes divines, d'une façon tout autre que ce qui m'en avait été enseigné, en ce qui regarde la connaissance et l'amour. Car la première fois, j'étais plus dans l'admiration que dans l'amour, mais à cette fois, j'étais plus dans la jouissance et dans l'amour que dans l'admiration.

Je voyais les communications internes des trois Per-

sonnes comme je les avais vues la première fois, mais je fus bien plus amplement instruite de la génération éternelle du Verbe. Oh! que cela est ineffable que le Père se contemplant engendre un autre lui-même, qui est son Image et son Verbe; que cette génération ne cesse point; que ce Verbe soit égal à son Père en puissance, en grandeur, en majesté; et que le Père et le Verbe par leur amour mutuel et réciproque produisent cet Esprit d'amour qui leur est pareillement égal en toutes choses! Cette vue est un bien par-dessus tout bien, et une connaissance par-dessus toute connaissance, parce que c'est la béatitude de l'âme. Cet état, dis-je, est une vraie béatitude, parce que non seulement on connaît Dieu, mais encore on en jouit par une fruition amoureuse, dont l'âme est nourrie d'une manière ineffable.

Étant donc en cette occupation d'une manière que je ne puis dire, j'oubliai la Personne du Père et celle du Saint-Esprit, et me trouvai tout absorbée en celle du Verbe divin, qui caressait mon âme comme étant sienne et lui appartenant. Il lui faisait expérimenter qu'il était tout à elle et qu'elle était toute à lui par une union et un fort embrassement où il la tenait captive. Mais aussi, il semblait à l'âme qu'il lui était donné en propre et pour en jouir à son aise, et si je l'ose dire, tous ses biens lui étaient aussi communs. Mon âme, se voyant si riche par la jouissance de son bien infini, ce Verbe éternel, voulait pourtant par un doux acquiescement être sa captive. Elle voulait tout pour lui et rien pour elle. Elle voulait être rien et qu'il fût tout, n'aimant rien plus que d'être dénuée et vide et de regarder la plénitude de son Objet. O que cette jouissance est douce! C'est un labyrinthe d'amour où l'on est enivré et saintement enchanté. L'on ne sait ce qu'on est et si l'on est, parce que l'on est perdu dans cet océan d'amour qui engloutit tous ses élus.

Quand je dis que le Verbe tenait mon âme captive, je veux dire qu'il la tenait si serrée dans ses embrassements qu'elle ne pouvait que pâtir. De fois à autres, un rayon de lumière me faisait ressouvenir du Père et du Saint-Esprit et me faisait comme un reproche d'amour que je les oubliais. A cet instant, je faisais des actes d'adoration, de soumission et d'amour, puis, sans que je m'en aperçusse, je retournais dans les embrassements du Verbe, où j'étais perdue comme auparavant. Mais bien que je sentisse opérer le Verbe en moi, je ne sortais point de l'Unité de l'Essence. *Ce fut là que je connus et expérimentai que le Verbe est véritablement l'Époux de l'âme.* Cela est si profond que c'est un abîme. Tout ce qu'on en peut dire n'approche point de ce qui en est, et en cela je me réjouis de la Majesté de Dieu et de ce qu'il est si grand qu'on n'en peut parler comme il faut.

Toutes ces vues me firent comprendre les mystères cachés dans l'Évangile : *In principio erat Verbum,* ne voyant point de termes plus propres pour exprimer ce qui se peut dire de Dieu et de la génération du Verbe que ceux dont l'Évangéliste se sert. Enfin, je n'ai jamais expérimenté une plus grande grâce, et je ne pense pas en pouvoir recevoir une plus grande en cette vie, car tout ce qui s'en peut dire semble diminuer le mérite de la chose. Je n'y saurais penser sans une nouvelle émotion de cœur, et le sentiment en est toujours demeuré en mon âme. Ce mot, Verbe Éternel, m'est une nourriture qui me remplit sans cesse et un parfum dont mon âme est continuellement embaumée.

IV. — *Aspirations d'amour.*

1. — Mon doux Amour, mon doux Amour, mes délices adorables! vous plaisez-vous à mes langueurs? Ne savez-

vous pas que mon désir est véritable? Oui, vous le savez, car mon cœur est nu en votre présence, proche de l'autel de votre sacré Cœur. Que je sois donc toute vôtre, comme vous êtes tout mien! Possédez-moi et que je vous possède par un mélange d'amour. Encore un coup, Autel sacré, que sur vous soit fait ce sacrifice! O Brasier adorable, faites brûler celle qui ne veut vivre que dans vos flammes! Serait-il possible de me voir si proche de vous et d'être appliquée sur un autel de feu, sans être toute consommée d'amour! Mais, ô secrets, ô secrets! vous vous plaisez dans mes croix, car, ô mon doux Amour, je suis unie à vous et à votre Cœur embrasé, et cependant je vis et je meurs tout ensemble. Je vis, parce que l'on ne peut être unie à vous sans vivre de votre vie, ô Vie admirable! et je meurs, parce que cette union est aussi une mort qui fait finir tout ce qui n'est pas vous. Ainsi, vivant et mourant, je ne suis pas à moi, mais à vous, ô mon cher Tout, ô mon Amour, ô mon unique désiré!

II. — Comme dans ma croix amoureuse ma peine était de n'aller pas à lui, c'était aussi le sujet de mes plaintes et de ce que j'avais à lui dire. Je lui disais donc en aveugle et sans raison, dans une grande privauté dont il ne m'était pas possible de m'abstenir : Ne veux-tu donc pas que je meure, ô Amour? Ne sais-tu pas qu'il n'y a rien sur la terre qui me plaise et qui ne me soit une croix? M'ayant donc si intimement unie à toi, ne sais-tu pas que je ne puis vivre avec ceux qui ne t'aiment point? Hélas! ô Amour, ne serais-tu pas bien aise que je mourusse à cette heure, et qu'un éclat de tonnerre ou plutôt d'amour descendît du ciel pour me consommer à cet instant? Je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais, tant je suis hors de moi, mais tu en es la cause. Ah! je ne te demande ni trésors ni richesses, mais que je meure et que je meure d'amour!

III. — Hé! Amour, quand vous embrasserai-je à nu et détachée de cette vie? Aurez-vous point pitié de moi et du tourment qui me possède? Vous savez que je brûle du désir d'être avec vous, et n'est-ce pas beaucoup souffrir d'en être si longtemps absente? Hélas, hélas! Amour, ma Beauté et ma Vie! Vous vous plaisez en mes travaux. Votre amour le peut-il souffrir? Que gagnez-vous à cet éloignement? Vous savez bien que je n'aime que vous. Or, sus donc, mon cher Bien-Aimé, qu'en un instant votre amour me consomme! Je ne puis plus me supporter, tant vous avez charmé mon âme. Venez donc que je vous embrasse et je vous baise à mon souhait, et que je meure entre vos bras sacrés, sans faire du retour au monde, là où l'on ne vous connaît point.

Puis, étant en de continuels transports, après mille embrassements et collements amoureux que je ne puis exprimer, je disais à l'Amour de mon âme : Si tu voulais, ton foudre me consommerait et me ferait mourir en un instant. Hé! Amour, si tu voulais, je m'en irais avec toi! Ah! fais donc que je meure, mon Bien-Aimé, et ma chère Vie! mon cher et délectable Amour!

V. — *Consommation.*

Mon esprit de plus en plus s'allait simplifiant pour faire moins d'actes intérieurs et extérieurs qui m'eussent pu donner du sentiment. Mais au fond de l'âme, ces paroles étaient continuelles : Hé! mon Amour, mon Bien-Aimé! soyez béni, ô mon Dieu! Ou bien celles-ci seulement : O mon Dieu, ô mon Dieu! Ces paroles foncières me remplissaient d'une douce nourriture sans aucun sentiment. Notre-Seigneur m'ôta encore ces grands transports et ces accès violents, et depuis ce temps-là, mon

âme est demeurée dans son centre qui est Dieu, et ce centre est en elle-même, où elle est au-dessus de tout sentiment. C'est une chose si simple et si délicate qu'elle ne se peut exprimer. On peut parler de tout, on peut lire, écrire, travailler et faire ce que l'on veut, et néanmoins cette occupation foncière demeure toujours et l'âme ne cesse point d'être unie à Dieu. Les grandeurs mêmes de Dieu ne la divertissent point, mais sans s'y arrêter, elle demeure attachée à Dieu dans sa simplicité, où elle lui parle en la manière que je viens de dire.

Me voyant si longtemps en cet état, j'eus crainte d'être trompée, et je recommandais beaucoup cela à mon divin Époux, le priant de ne le pas permettre. Alors, il me dit intérieurement ces paroles : « Demeure là ; je veux que tu fasses ici ce que les Bienheureux font dans le ciel. » Je compris par ces paroles que cet état est d'une grande pureté et que qui sait s'appliquer à Dieu, bénir sa bonté et demeurer collé à lui par une union d'amour dans le fond de son âme, où tout est dans le calme et dégagé des sens, c'est la félicité des Bienheureux. Les orages des tentations n'arrivent point là, et rien ne peut tirer l'âme de son bienheureux séjour, mais elle y demeure en toute sûreté...

Cette façon d'être avec Dieu m'est continuelle, et je n'en sors point, si ce n'est que quelque nouvelle lumière m'en retire pour un peu de temps et tout aussitôt je me retrouve au même état.

VI. — *Contemplation.*

En la pensée que les cellules sont des cieux et que les Anges habitent en icelles, nous entrâmes en une profonde méditation de la suprême Hiérarchie céleste, Chérubins, Séraphins, et Trônes, où nous demeurâmes jusqu'à l'o-

raison bien fort occupées, sans quitter l'occupation que nous faisions. Dès l'instant même que nous fûmes en l'oraison actuelle, nous voilà plongées en ces sujets d'amour et comme l'on n'y peut être sans être en celui qui leur influe ce qu'ils possèdent, me voilà soudain ès colloque, car j'avais si présente la vue de ces merveilles que l'Amour ne me permettait pas davantage de retenue.

M'adressant à la très sainte Trinité, je lui dis en cette sorte : O abîme d'amour, incompréhensible et suradorable Trinité, je vous adore et confesse. Permettez-moi que, ce jour dédié à vos Anges, je m'adresse à ces bienheureux Esprits, qui sont tout plongés en vous. Or, en la vue que les Chérubins reçoivent en eux la lumière et clarté des secrets de Dieu et qu'illustrés de ces divines splendeurs, ils sont tout abîmés et transformés en la lumière même par une participation ineffable, je m'écriai à eux : O Chérubins savants, ô bienheureux Esprits qui recevez de ce grand Dieu les irradiations et lumières qui vous le font connaître, et tout abîmés en lui êtes lui par participation, ah! que mon désir est extrême de participer à votre bien et de voir mon Époux d'un œil épuré comme le vôtre! Ah! le moyen de vivre et d'aspirer de connaître chose moindre que cette lumière ineffable dont vous jouissez! Ah! de grâce, remplissez-moi de vos lumières et que mon entendement ne voie plus que son Dieu! Toutes paroles manquent en cet excès. Puis, venant aux Séraphins : c'est ce qui ravit le cœur. Ces divins Esprits sont ceux qui participent plus de lui, et qui, plongés en cet abîme de charité, sont tout feu, ce Dieu d'amour leur versant sa plénitude en s'unissant à ces Essences, qui ne sont créées que pour l'amour et en l'amour d'un si grand Dieu. Qui pourrait exprimer les devis de l'âme avec ces esprits embrasés? Ah! Séraphins ardents, faites-moi aimer mon Amour. Je suis créée pour cela aussi bien comme vous ;

mais, las! je souille tout; mes amours ne sont (pas) épurées. Hé! faites que je l'aime! Cette transcendance amoureuse de laquelle vous aimez cet océan d'amour fait que vous êtes tout lui par participation. Hé! Qui verrait cette immense bonté verser en vous ses ardeurs, et puis, qui vous verrait reverser l'amour en lui en la même pureté! Ce n'est qu'amour mutuel et réciproque. — Ici, il faudrait goûter l'amour et non pas en parler, la volonté demeurant embrasée. Et puis, venant aux Trônes, èsquels Dieu habite, les ayant créés des vases purs pour sa divine Majesté, ils sont en Dieu et Dieu en eux, sa miséricorde leur versant sa pureté et eux lui renvoyant la même pureté, qui fait un doux commerce entre ce Dieu de pureté et ces bienheureux amants : Ah! Trônes purs, qui participez par votre pureté à la pureté de ce Dieu, hé! faites que ma mémoire épurée de tous les objets qui sont moindres que lui vienne à contenir cet océan d'amour qui ne veut que des vases purs, et que sans hésiter je vienne à être unie à lui et abîmée en cet abîme qui n'est que pureté. — Encore que l'on soit avec ces bienheureux Esprits, c'est sans sortir de Dieu, car comme cette suprême Majesté les tient absorbés et engloutis en lui, l'on ne les peut voir autrement.

De là, mon esprit fut totalement uni à cette suprême Majesté par une union des trois divines Personnes, la mémoire au Père, l'entendement au Fils, la volonté au Saint-Esprit; et comme cette incompréhensible Trinité n'est qu'unité d'essence, ainsi je demeurai unie en l'unité de l'âme, sans pouvoir faire aucun acte particulier, sinon pâtir cette application amoureuse, car les puissances étant toutes absorbées, le tout se passe au plus intime de l'âme, qui parfois est émue, comme quasi imperceptiblement, et par cette Puissance suprême, à faire des élans d'amour si subtils qu'à peine les pourrait-on exprimer. Mais que

dire? Il serait impossible. C'est une pâmoison amoureuse. On est collé à l'Amour, et ce serait lui faire tort d'abaisser son œuvre par mes défectueuses paroles. En cette union, mon entendement fut éclairé, où je compris davantage, car lors de la suspension, j'étais toute collée à cette infinie Bonté pour ne recevoir qu'amour.

Je m'aperçus donc en cette grandeur infinie, plongée en lui, toute en lui, me connaissant tellement rien que je ne le puis exprimer. C'est là où l'âme se voit anéantie en le parfait anéantissement, qui est une connaissance qui lui est infuse, sans qu'elle y fasse rien de sa part, qui est une des grandes faveurs que l'on puisse expérimenter en cette vie et qui humilie davantage que l'on ne saurait dire. Et, chose admirable, en cet anéantissement on se voit propre pour l'Amour, lui grand Tout et l'âme rien, propre pour lui qui agrée ce rien et l'a créé pour cette œuvre, qui est incompréhensible qu'à qui l'a expérimenté. Et, en (un) instant l'on connaît plus de vérités et l'on goûte plus que l'on ne saurait jamais dire, car tout ce qui se dit n'est rien. Et les profits qui se tirent de là sont grands, à cause que la souveraine Vérité en laisse une grande impression qui ne cesse jamais, qui est à notre confusion, à cause du peu de correspondance que nous avons à l'endroit de cette infinie Bonté. Il soit béni à tout jamais!

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Notes de Pédagogie religieuse

Éducation eucharistique

Il a été longuement démontré en des articles précédents qu'avant d'apprendre aux jeunes baptisés des mots et des abstractions, il faut éveiller en eux dès le premier âge je ne sais quelle vision des choses, avec des sentiments correspondants, en aliant progressivement de leurs sens à leur intellect.

Or, dans cette éducation religieuse de la prime enfance, l'initiation au grand mystère de l'Eucharistie joue un rôle de premier plan. Le sujet méritant un développement à part, il y a lieu d'établir la *nécessité* de cette formation sous forme éducative et la *manière*.

Précisons d'abord la question.

Avant d'être l'objet d'une instruction approfondie, le mystère eucharistique veut être, avant tout, annoncé par voie éducative. Si bien qu'il y a lieu de renverser l'ordre que, plusieurs siècles durant, nous avons suivi. Tandis que la participation à l'Eucharistie apparaissait comme le terme d'une instruction longuement conduite, les directions récentes la ramènent au commencement, non plus comme fin, mais comme moyen. Si l'on veut expliquer efficacement aux petits la doctrine eucharistique, il faut commencer par leur faire expérimenter la douceur du Pain de Vie. La divine leçon de choses précède. Déjà l'Imitation disait qu'il vaut mieux avoir la componction que savoir sa définition. Savoir définir la communion ne vaut pas la grâce de communier. Disons plu-

tôt, c'est l'expérience même de la communion qui en donne une intelligence plus pénétrante.

Préalablement à tout enseignement catéchistique, l'éducation eucharistique s'impose comme une nécessité. L'*intérêt* de l'enfant, la *nature* du sacrement, la *tradition* constante de l'Église enfin la réclament.

C'est l'intérêt le mieux compris de l'enfant.

Sans parler de ses dispositions morales, deux choses sont requises de lui pour sa première admission à la Sainte Table : la connaissance et le goût, *cognitionem et gustum*, dit le Canon 854 ; une certaine connaissance, dit le Catéchisme Romain, *cognitionem aliquam* ; le goût, c'est-à-dire une connaissance qui s'accompagne de quelque délectation.

Or on remarquera qu'il existe chez l'enfant une réceptivité étonnante relativement à ces deux choses. Sa foi ingénue, qui le dispose à croire tout ce qu'on lui dit, lui fait recevoir la simple notification qui lui est adressée : « l'Hostie, c'est Jésus ». Et il croit.

Cette notion entrera d'autant plus avant qu'elle va se tourner à aimer. Et quand l'amour se double, comme il arrive à six ou sept ans, d'une très candide innocence, l'expérience vécue qui en résulte de la chose aimée constitue le mode de connaissance le plus profond, le plus vrai. Grâce à cette précieuse candeur, l'âme est de quelque façon établie sur le même plan que Celui qui est la pureté même. Les affinités jouent, comme les deux gouttes d'eau qui se rapprochent. L'innocent goûte excellemment Jésus l'innocence même. Se rend-on bien compte que le moment psychologique où il convient de présenter la sainte Hostie à l'enfant est celui-là même où le soleil de la raison se lève pur et sans nuage à l'horizon de sa vie? Plus tôt, c'est trop vite; plus tard, ce serait trop tard.

Il semble y avoir, à l'aube de l'existence, des mystères de grâce qui évoquent une sorte d'analogie avec la consommation en grâce qu'on appelle la sainteté. Comme chez les saints, l'on dirait que, chez certains enfants, les dons du Saint-Esprit, patrimoine de toute âme baptisée, se donnent plus libre carrière que l'activité même des vertus, ce qui paraît arriver au moins par éclairs d'un instant. Ces petits sont pris par le bon Dieu comme ils sont pris par leur mère, passifs entre les bras de la souveraine Bonté divine qui les

élève de terre vers le ciel. A en juger par le reflet angélique de telles petites physionomies à la sainte Table, à s'en rapporter à telle biographie contemporaine d'enfant privilégié, à en croire tel de nos confrères qui a touché de près la fraîcheur de quelqu'une de ces beautés spirituelles, on serait vraiment porté à le croire. Ce que l'Esprit-Saint achèvera dans ses chefs-d'œuvre de sainteté, il l'inaugure en ces gracieuses ébauches.

De ces chefs-d'œuvre en miniature il est écrit que leurs anges voient la face du Père. Anges eux-mêmes, de leurs yeux parfois si étonnés, ces amours d'enfants ne voient-ils pas déjà un peu la grande lumière qui entoure le trône de Dieu? Plus et mieux sans doute que notre œil soi-disant exercé, mais embué de brouillards et d'orages.

A qui faire croire que ces mêmes enfants, à dix ans, posséderont plus parfaitement qu'à sept « la connaissance et le goût »? Une connaissance raisonnée, spéculative, peut-être. Et encore les faits nous prouvent journellement combien il est difficile de faire entrer la science religieuse — je dis de la faire entrer avec chance de l'y fixer — en des esprits légers et frivoles, circonvenus depuis longtemps par des préjugés respirés avec l'air ambiant; des esprits mal impressionnés par des négations entendues et retenues; esprits en tout cas trop souvent pour le moins incultes et en friches, donc trop peu ou trop tardivement préparés à une culture productive. Quant au goût, comment le leur inspirer, au point de le faire prévaloir sur le goût anticipé du péché, si ce n'est pas du vice?

Ainsi l'intérêt le plus grave de l'enfant réclame non seulement l'Eucharistie, mais sa présentation première sous forme éducative. La réception du divin Sacrement sous forme d'initiation vécue, sans le secours du manuel, est bien cette éducation essentielle exigée par la nature de l'enfant, comme l'est son initiation au langage et à la vie, sans le secours d'aucun livre classique. L'enfant pratique les *mœurs* de la vie chrétienne avant d'en connaître les *lois*; il se nourrit avant de savoir qu'il faut manger.

Nécessaire pour sauvegarder l'intérêt spirituel de l'enfant en voie de parvenir à l'âge adulte, l'éducation eucharistique ne le paraît pas moins si l'on envisage la nature même du sacrement.

***

Je dis que la nature même du sacrement exige la communion dès l'âge adulte. Et, de ce qu'elle exige la communion dès l'âge adulte, il s'ensuivra qu'on doit en assurer la préparation selon la méthode purement éducative.

Pour peu qu'on observe l'homme dans son évolution morale, on s'aperçoit, à la lumière des faits, que l'heure où la raison chez lui prend naissance, représente une phase psychologique d'une gravité exceptionnelle, un point culminant fait de beauté sereine ou d'ombres mélancoliques, un lever de soleil qu'un rien peut favoriser au point de tout sauver, qu'un rien pourrait menacer au point de tout perdre. C'est à se demander, quand on juge des aboutissements par les points de départ, s'il y a dans la vie une heure plus tragique.

A ce moment en effet, il se passe un phénomène aussi difficile à expliquer qu'indiscutable. Si une source limpide, à l'instant où sortant de terre elle est exposée à se troubler, avait le pouvoir de se durcir comme un cristal de roche, elle exclurait à jamais de son onde transparente toute scorie fangeuse. C'est un peu ce qui se passe dans le monde spirituel. Aussitôt que la raison s'est fait jour en elles, les âmes traversent une minute mystérieuse, et qui ne se retrouvera pas (sinon à certaine période décisive de l'adolescence), où tout pouvoir en quelque sorte leur est donné de fixer leur beauté native, comme de la défigurer sans retour ; minute sacrée où le bon ou le mauvais usage qu'elles feront de la liberté va garantir la fragile parure de leur innocence ou en compromettre plus ou moins définitivement l'éclat.

Assurément c'est tout un jeu complexe de causes qui entre en scène : les prévenances de la grâce, la responsabilité des parents, celle de l'enfant.

Mais qu'on ne dise pas trop vite que l'enfant n'a pas quelque lumière, à cause de l'infirmité de son âge. La pureté du cœur s'accompagne, même et surtout chez les petits, de clartés si vives qu'ils s'émeuvent à la moindre apparence du mal. Ne sommes-nous pas parfois, ministres du sacrement de pénitence, les témoins, émus à notre tour, de certaines délicatesses de conscience infinies? N'exagérons rien : l'homme qui dévie dès le commencement reste capable, avec la grâce,

de rectifier ses voies ; et l'homme, fidèle dès l'aube de sa vie consciente, n'est pas définitivement tiré du péril. Il n'en est pas moins vrai que le bien, comme le mal, posé le premier jour, a une portée d'intensité et d'étendue ; comme si le ciel était jaloux des prémices qu'on lui offre, ou offensé du premier sourire qu'on lui refuse ; comme si l'innocence, devenue maîtresse d'elle-même, avait le singulier avantage, en se tournant vers le bien, de s'y amarrer définitivement, ou si, au contraire, le premier acte mauvais accompli dans l'état innocent avait le triste privilège de contaminer toute la descendance ; comme si, enfin, il existait au fond de l'âme une plaque sensible où l'empreinte de la beauté morale, déterminée par le déclic successif des premiers actes libres et fixée dans le bain d'un premier amour, prenait assez de consistance pour ne jamais pouvoir être rongée complètement par la flétrissure du vice.

C'est un fait, en tout cas. Plus qu'un fait, une loi. L'Esprit-Saint la traduit ainsi : « L'adolescent, une fois engagé dans sa voie, même lorsqu'il aura vieilli, ne la quittera plus. » (*Prov.*, XXII, 6.)

Or le Seigneur a voulu, pour la minute sacrée, être là. Être là pour donner à la frêle créature l'appui de son bras, pour allumer devant elle les phares, pour présider, comment dire ? au lancement de sa timide barque sur l'océan orageux du monde, pour prendre possession lui-même de tout l'équipage et le conduire au gré de son Esprit ! O admirable sagesse, condescendante bonté, ineffable puissance de l'Amour ! O « Sacrement de charité », pour parler comme saint Thomas, « amour des amours », pour redire avec saint Bernard, ce n'est pas trop de toi pour mettre l'homme dans le sillage qui mène droit à la vraie Vie !

Mais, pensera-t-on, l'on n'argumente pas avec l'imagination ou le sentiment. Venons à quelque chose de plus solide.

Que le divin Sacrement réclame de soi la communion précoce, il n'est, pour le comprendre, que d'envisager de plus près sa nature.

Un sacrement qui est *nourriture* tend de lui-même à s'incorporer aux êtres qui en vivent ; un sacrement qui est *nourriture spirituelle* tend à se donner aux êtres spirituellement affamés ; un sacrement qui est nourriture spirituelle *efficace* tend à se communiquer dès le moment où celui qui la reçoit

est en mesure d'en profiter efficacement; un sacrement qui est *remède*, remède curatif et *préventif*, tend à s'administrer dès que l'être qui veut y participer commence à devenir sujet de la maladie, donc à être tributaire du remède; un sacrement qui est pureté tend par toutes ses affinités à se livrer aux êtres qui lui ressemblent; un sacrement qui est *Jésus* tend à retourner, comme Jésus s'est plu à le redire, d'abord vers ceux qui sont petits.

Or à sept ans environ l'enfant est en état de recevoir fructueusement la nourriture spirituelle, d'en profiter, d'en vivre; plus en état de quelque manière, oserons-nous dire, que ceux qui sont grands. Pour reprendre l'allusion déjà faite, à savoir que les extrêmes se touchent, que l'innocence première confine de quelque façon à la sainteté consommée, rappelons-nous que le Pape Pie X a dit : « Il y aura des saints parmi les enfants. » Et c'est le même qui a voulu, pour cela sans doute, que les enfants fussent admis à communier dès sept ans. Qu'on lise dans la curieuse brochure du P. Lebbe, les exemples extraordinaires d'enfants martyrs, au cours de la persécution des Boxers. Exceptions, soit, mais qui confirment le principe : les communiants de sept ans, parce que communiants, et parce que à sept ans, *peuvent* devenir des saints.

L'Eucharistie appelle donc de soi la communion précoce. La contrarier dans ses fins, en intercepter le rayonnement, en suspendre la vertu, c'est encore une responsabilité. Il y a une responsabilité à distribuer la communion aux indignes, une autre à la refuser aux innocents. Entre Jésus-Hostie et l'enfant, il existe deux forces d'attraction combinées, destinées à se rencontrer : « Laissez les petits enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi » (Matth., XIX, 14). Remarquons le mot : *n'empêchez pas*, ne contrariez pas les affinités.

Par une conséquence logique, il est aisé de constater que, si le sacrement demande une préparation préalable, il suffira que ce soit sous forme simplement éducative.

A remarquer d'abord que la communion, étant la plus divine leçon de choses vécue, fait elle-même partie essentielle de l'éducation religieuse par voie d'expérience. Qu'on se rappelle en effet que la communion *sacramentelle* n'est pas une fin, mais un moyen.

Il est en tout cas du plus élémentaire bon sens que la communion devant être préparée, en règle générale, sensible-

ment avant sept ans, il s'ensuit que l'on doit s'accommoder à l'âge. Ni l'étude d'un manuel, ni les définitions abstraites, ni les explications savantes n'étant de mise, force est bien de s'en tenir à une présentation des choses qui ne soit autre que celle tout éducative de la voix et du geste.

Saint Thomas semble bien confirmer cette manière de voir, étant donné le degré infime de connaissance qu'il requiert : « *Lorsque les enfants commencent à avoir un certain usage de la raison, au point de concevoir de la dévotion pour ce sacrement, on peut le leur conférer* » (III^{a}, q. 80, a. 9, ad 3). Notons les expressions employées : lorsqu'ils *commencent...*; un *certain* usage de la raison, *aliqualem usum rationis*; au point de *concevoir* un sentiment naissant de foi et de piété.

Le Cardinal Gennari, dans son Commentaire du Décret *Quam singulari*, appuie positivement sur l'argument de bon sens. « Pour les premières communions des petits enfants, dit-il, l'instruction doit se faire *oralement*. »

Si d'ailleurs on examine de près les textes du droit, l'on voit que l'Église établit une différence entre le mode de formation à employer à cet âge et celui dont l'on devra user dans la suite. Les termes mêmes dont elle se sert sont à relever. Quand il s'agit de la préparation des tout petits à recevoir « saintement les choses saintes pour la première fois », elle demande de les « former », *instituere* (Canon 1330, 2°); pour la suite, il faudra les cultiver catéchistiquement d'une façon plus abondante et plus parfaite, *uberius ac perfectius catechismo excolere* (Canon 1331). L'institution première et la culture catéchistique sont deux choses distinctes. L'enfant sera pieusement éduqué, puis expérimentera la douceur ineffable de la communion, avant de connaître scientifiquement sa définition.

*
* *

Un troisième argument : la tradition constante de l'Église. Il suffira pour cela d'établir : 1° que la communion, autrefois, se faisait dès l'âge adulte; 2° que la communion dès l'âge adulte ne comportait de préparation que sous forme éducative.

La discipline de l'Église sur la communion dès l'âge adulte n'a jamais varié, malgré certaines fluctuations secondaires et

locales. Ce point demanderait une étude. Elle a été faite. Nous renvoyons le lecteur à l'excellent travail, consciencieux, documenté et précis, de M. le chanoine Andrieux (*La Première Communion. Histoire et Discipline. Textes et Documents, Des origines au XX^e siècle*, Paris, Beauchesne). Mais peut-être ne lui déplaira-t-il pas que nous le résumions en deux pages.

Il y eut, jusqu'au XII^e siècle, mieux que la communion dès l'âge adulte. Depuis les premières origines du christianisme, selon toute apparence, jusqu'au Moyen-Age, la pratique générale était d'administrer la sainte Eucharistie aux enfants, au moins sous l'espèce du vin, dès après leur naissance, aussitôt le baptême et la confirmation. Ces trois sacrements étaient regardés comme inséparables. Nous disons bien : tout après la naissance. (A propos du baptême précoce, notons en passant que saint Cyprien, au III^e siècle, déclare qu'il vaut mieux ne pas différer au huitième jour le baptême des petits enfants, mais le leur conférer le deuxième ou le troisième jour après leur naissance, ce dont on devrait bien se souvenir aujourd'hui).

En tout cas, les trois sacrements se suivaient. Les rituels du Moyen-Age sont des témoins irrécusables de cet usage qui avait force de loi. Et ces petits enfants ne communiaient pas seulement une fois, aussitôt leur baptême, mais souvent, jusqu'à l'âge de raison. Le mobile sur lequel on se fondait était que la vertu du divin Sacrement opère dans une âme baptisée quoique inconsciente. L'auteur de la *Hiérarchie ecclésiastique*, Denys, au V^e siècle, ne pensait-il pas que, même sans la compréhension des choses divines, les enfants admis à recevoir les symboles vénérables de la communion en profitent ? « Réalités mystérieuses dont les causes dignes de Dieu nous demeurent cachées. »

L'on sait que la communion sous les deux espèces, pour les fidèles adultes, dura très longtemps. Les enfants, avant l'âge de raison, communiaient d'abord sous l'espèce du vin, et, dès qu'ils le pouvaient, sous l'espèce du pain. La suppression de la première, généralisée au XII^e siècle, entraîna la suppression de la seconde. Mais cette fois, la suppression, pour les enfants, fut totale. Ils ne communièrent plus avant l'âge de raison.

Si, dès les débuts du XIII^e siècle, l'Église au IV^e Concile de

Latran, crut devoir interdire, du moins en Occident, la pratique de la communion des enfants avant l'âge adulte, ce fut pour des motifs de discipline extérieure — inconvénients possibles de profanation matérielle ou d'inconvenance —, et aussi pour assurer une meilleure, une plus opportune réception de la divine Eucharistie à l'âge du discernement. Ce ne fut pas toutefois en récusant comme absolument inutile l'ancienne pratique, encore moins en la considérant comme blâmable en soi. La vérité est que l'Église se contenta de déclarer cet usage, estimé précédemment comme obligatoire, de le déclarer, dis-je, non indispensable au salut des âmes, et même jugea à propos de le prohiber pour des raisons meilleures que celles qui en avaient légitimé l'usage. L'on conçoit, en effet, la sagesse de l'Église à penser que, l'enfant recevant pour la première fois son Dieu à l'âge où il est capable de prendre conscience de son acte, il en résulte un avantage précieux qui compense l'utilité relative des communions inconscientes de l'âge antérieur.

D'aucuns pourront abuser de ce raisonnement et dire que, puisque l'enfant doit être d'autant mieux préparé qu'il aura plus pleine conscience de sa démarche, il est tout indiqué qu'on attende ses onze ou douze ans. Il est aisé de répondre que non, parce que le précepte de la communion pascale urge dès l'âge de raison, et parce que l'innocence conservée est un facteur important qui entre en ligne de compte pour la préparation.

Donc, d'après le Concile de Latran, confirmé par celui de Trente, la communion, non inutile, mais en fait inopportune avant l'âge de raison, est déclarée en tout cas obligatoire dès que le moment de la raison est atteint.

La loi désormais restera immuable, quoique les façons de l'interpréter aient été diverses. On connaît les conclusions et les considérants du Décret « *Quam singulari* ». Il n'a rien innové. N'insistons pas.

Mais veut-on, par curiosité, savoir ce que, à la veille même du Décret — il date du 8 août 1910, — pensait et enseignait, dans son traité de l'Eucharistie, l'éminent Cardinal Secrétaire d'État actuel, alors le professeur Gasparri? Voici en quels termes il s'exprime : « Les canons de Latran et de Trente doivent s'entendre en ce sens que, avant l'âge de raison (c'est-à-dire, le plus souvent, sept ans accomplis), per-

sonne n'est obligé de communier ; après cet âge (c'est-à-dire, le plus souvent, après sept ans accomplis), tous sont tenus, du moment que, pour la confession, ils savent ce qui se rapporte à ce sacrement, et, quant à la communion, ont de ce sacrement la connaissance et le goût. » Faisant observer qu'on ne peut déterminer par aucune règle générale le moment où se vérifie l'âge de raison, l'éminent canoniste relève avec soin que « souvent une connaissance moindre est compensée chez les enfants par l'innocence ». Quant à l'usage reçu en France de fixer un âge sensiblement plus tardif pour la communion, l'auteur déclare n'avoir pas de peine à le justifier aux yeux de plusieurs qui y voient une infraction au droit commun. Les Évêques ne dépassent pas leurs droits en légiférant sur la première communion solennelle. Mais il prend soin d'ajouter que, si le curé ou le confesseur reconnaissent l'aptitude d'un enfant à communier avant l'âge prescrit par les règlements diocésains, ils doivent l'admettre, *debent admittere*, non à la communion en forme publique et solennelle, mais à la communion en forme privée. Et cela, sans préjudice, pour l'enfant, de son admission à la communion solennelle suivante (communion solennelle « que nous louons grandement », *maxime laudamus*, ajoute l'auteur), et même des communions fréquentes qu'il fera opportunément dans l'intervalle, obligatoirement en tout cas au temps de Pâques. (Gasparri, *De Eucharistia*, n° 1167.)

Concluons. La tradition existante est claire : pendant longtemps on pouvait communier avant l'âge de raison ; toujours, aussitôt après l'âge de raison, il a été reconnu qu'on *devait* communier.

La question secondairement posée se va résoudre presque d'elle-même. En fait, la méthode usitée pour préparer les enfants âgés de sept ans à la communion n'était et ne pouvait être qu'*éducative*.

Tant que dura la longue période de la communion antérieure à l'âge de raison, c'était l'expérience même de la communion qui révélait à l'enfant l'Eucharistie. La leçon vivante agissait pour ainsi dire par elle seule. La divine Hostie avait pris tellement possession de son tabernacle que l'enfant s'éveillait à la connaissance de Jésus-Christ comme il s'éveillait à la connaissance de son père et de sa mère. L'Hôte divin était quelqu'un de la maison, combien familier, intime,

connu par le sentiment de l'amour avant toute science! Quelqu'un de la maison!... Car la maison de Jésus, l'église, était celle du petit communiant. La première éducation qu'il y reçoit, qu'on y prenne garde, est toute sensible, parlante aux yeux, aux oreilles, au cœur. C'est la liturgie, avec son appareil, ses chants, ses lumières, ses images, ses rites, son sacrifice, la messe. Né spirituellement aux fonts baptismaux, l'enfant de Dieu grandit aux alentours, dans une atmosphère d'encens. Il apprend l'Histoire Sainte aux vitraux, les Psaumes au lutrin; lui-même chante ses professions de foi, le catéchisme d'alors, dont on n'aura pas de peine à lui expliquer les formules; il prie en s'instruisant, il s'instruit en priant. La foi s'imprime en lui et s'exprime par les voies de l'amour. Il est *élevé* dans la religion. N'est-ce pas la vraie manière de l'apprendre?

Lorsque évolue la discipline de la communion précoce, et que l'enfant ne connaît plus expérimentalement l'Eucharistie qu'après sept ans accomplis, encore et toujours sa première formation sera tout éducative.

On réclame de lui qu'il sache ce qu'il faut pour se confesser. Mais la véritable manière de le lui apprendre, c'est d'exiger qu'il se confesse plusieurs fois avant d'être admis à la communion, trois ou quatre fois, selon les intentions de saint Charles Borromée. Quant aux autres connaissances demandées, l'on se contentera de quelques notions : savoir ce qui regarde le mystère eucharistique, que le bon Dieu est dans la sainte Hostie; avoir la notion élémentaire des mystères fondamentaux; retenir de mémoire les formules des prières.

Pour autant la question du manuel va-t-elle être sacrifiée? Nullement. Certains manuels ont été en usage dès le IX^e^ siècle. Gerson, à la fin du XIV^e^, en vante l'utilité. Lui-même a écrit un petit traité bien connu dont le titre est si touchant. Canisius et Bellarmin, au XVI^e^, seront des maîtres en la matière. Mais, détail curieux à noter, saint Charles, au XVI^e^ siècle également, décidera au V^e^ Concile de Milan que le *petit livre* édité sur la doctrine chrétienne devra être joint par les maîtres d'école aux livres de grammaire.

Le manuel apparaît ainsi comme appartenant à la période d'*instruction*, donc après la première formation intuitive et orale.

*
* *

Comment assurer la préparation eucharistique? La préparation peut être envisagée comme *lointaine* ou *prochaine*. La première aura pour objet *l'éveil du sentiment pieux* dans l'âme de l'enfant à l'égard de la sainte Eucharistie; *l'illumination de son esprit* par rapport au Saint Sacrifice, à la confession, à la Communion; *l'éducation de sa volonté* amenée à produire les actes du culte intérieur et extérieur envers Jésus-Hostie.

D'abord l'éveil du sentiment religieux dans l'âme du petit enfant de six ou sept ans (et même plus tôt, s'il se peut), à l'égard de la sainte Eucharistie.

Les éducateurs, prêtre, mère, catéchistes, veulent-ils un secret pour y réussir efficacement? Il n'en est pas de meilleur que l'exemple. La plus pénétrante leçon de choses qui puisse émouvoir l'enfant et que rien ne remplace, c'est le modèle vivant que nous devons être nous-mêmes devant lui.

La manière dont le prêtre dit la messe, son attitude devant le tabernacle, sa préparation, son action de grâces au pied des autels, tout cela parle, plus qu'on ne croit, à ces grands yeux ouverts, apparemment distraits, qui l'observent. Il en est sans doute plus d'un parmi nous qui, s'il prenait la peine de remonter par l'analyse jusqu'aux origines de sa vocation, jusqu'à la première notion consciente qu'il a eue de la Présence réelle, les rattacherait à cette vision d'un prêtre officiant à l'autel. Il retrouverait, vaguement enfouies dans le fond de sa mémoire, ces subites poussées de rêverie qui le faisaient s'arrêter brusquement, contempler et réfléchir. Que voyait-il donc, cet enfant, à l'église, en certaines cérémonies du soir, par exemple, où la clarté des cierges et les nuages d'encens donnent aux choses une valeur de mystère, que voyait-il là, tout près de lui, l'enfant de chœur remuant? Une vénérable figure de prêtre impassible. L'enfant tournait la tête, le prêtre non. Les yeux illuminés de cette figure de vitrail, un moment levés vers la blanche Hostie, s'abaissaient et se fermaient dans un mouvement d'adoration muette. Papillon distrait, le petit étourdi ne savait pas, lui, fixer l'ostensoir rayonnant, encore moins y découvrir le Dieu caché. Mais le Dieu caché, voici qu'il le voyait, « en énigme et par reflet », dans ce clair regard, sur ce front de lumière du prêtre age-

nouillé. A partir de ce jour, il avait compris. Et il continuaît de comprendre quand, à la messe, il apercevait ces fidèles, ces religieuses graves et lentes, voile baissé et mains jointes, s'en retourner de la Table sainte et demeurer à leur place, immobiles.

Le dernier historien du saint Curé d'Ars rapporte de son héros que, à quatre ans, aux côtés de sa mère, à l'église, « il apprenait à prier rien qu'à la contempler toute recueillie et comme transfigurée par une flamme intérieure ». Le P. Desurmont, au dire de son biographe, sentit l'appel de Dieu à la vocation de rédemptoriste tandis qu'il assistait à la messe célébrée par le rédemptoriste Passerat. Madame Acarie, la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, assure son historien, était tellement absorbée quand elle allait communier qu'elle paraissait comme hors de soi; « ce qui l'embrasait tout à fait, c'était le Saint-Sacrement. » S'étonnera-t-on que, devenue Carmélite, cette mère de famille, qui avait communiqué à ses enfants le feu dont elle brûlait, ait eu le privilège de voir trois de ses filles se faire Carmélites à leur tour, dont l'une, Marguerite du Saint-Sacrement, la plus illustre? Si la Bienheureuse Imelda, voyant les Dominicaines de Bologne se diriger vers la table de communion, se consumait du désir de les suivre, c'est que ces religieuses en imposaient à l'enfant par le spectacle de leur grande foi. Quand sa mère revenait de communier, la petite Madeleine de Pazzi s'approchait d'elle le plus qu'elle pouvait. Ah! c'est que, au travers de ces créatures à la foi transparente et à la charité ardente, le Dieu caché se révélait!

L'éducateur religieux qui veut éveiller la foi à l'Eucharistie dans les jeunes âmes confiées à ses soins, se rappellera donc qu'il doit être lui-même pour elles une leçon vivante. Il saura composer son extérieur, non par une simulation de pure forme qui ne serait que vaine hypocrisie et n'atteindrait pas son but, mais s'appliquera à réaliser à la fois au-dedans et au-dehors ce que veut l'Evangile : « Personne n'allume une lampe pour la placer sous le boisseau... Que vos bonnes œuvres brillent et glorifient votre Père qui est dans les cieux. »

Ce ne sera que sagesse d'éviter d'abord — côté négatif de la question — tout ce qui pourrait offusquer le regard des enfants très observateurs, ou choquer même le regard d'un seul. Tout ce qui sentirait je ne sais quel laisser-aller dans

l'église, une grande propension à parler haut et sans raison, l'oubli de certaines convenances, les attitudes empreintes d'un certain manque de respect, ne serait-ce qu'une génuflexion trop rapide, toutes ces négligences devront être surveillées.

Mieux encore, tout ce qu'inspire le véritable esprit de religion : la prière attentive, le recueillement, l'union à Dieu, cette composition de l'homme intérieur habituellement occupé de l'Esprit-Saint qui l'habite, de l'Hôte divin qui habite le tabernacle, cette atmosphère d'intimité avec le monde invisible, qui rejaillit parfois sur le visage et diffuse autour de soi comme une zone de lumière analogue à celle que la science moderne démontre se dégager de notre corps vivant, tout cela devient pour les âmes quelque chose de mystérieusement attirant. Point n'est besoin de le chercher; il ne convient même pas de le rechercher directement, sous peine d'un manque de simplicité capable d'en détruire le charme. Si l'on s'étudie à poser devant un appareil de photographie, on cesse d'être naturel. Il n'est que d'aimer le bon Dieu sincèrement, simplement, profondément, sans aucune pose ridicule pour l'illumination ou l'extase, dans cette note de modestie exprimée par saint Pierre, *in incorruptibilitate quieti et modesti spiritus*, dans la pureté incorruptible d'un esprit calme et modeste.

L'éducateur, alors, aura tout crédit pour parler. Ce qu'il lui plaira de dire à l'oreille des petits ne fera que compléter, confirmer, accentuer la phrase muette que son ascendant moral aura prononcée devant leurs yeux.

Mgr L. Paulot.

Notes et réflexions

I. — *Confession et direction dans nos collèges.*

La confession et la direction ont une importance capitale pour la formation spirituelle de l'enfance : un saint et prudent confesseur ordinairement peut seul mener les adolescents aux victoires d'une vertu entraînée. Mais comprend-on assez cette « primauté du spirituel » dans nos collèges catholiques? Si on la comprend, peut-on donner libre cours, dans nos internats, aux aspirations des âmes pieuses? Cette liberté ne tournera-t-elle pas en licence, les désirs pieux en fantaisies dangereuses?

M. Maurice Duprey pense avec raison qu'on peut discipliner la formation spirituelle comme on discipline la formation intellectuelle (1). Il distingue entre confession et direction.

Pour la confession, dit-il, le désordre est facilement écarté « si l'enfant rédige un billet (sans du reste indiquer le motif de sa démarche); si le billet contresigné par le préfet de discipline est porté par un élève commis à cette charge au domicile du professeur; si ce dernier appelle l'enfant, entend sa confession à la chapelle, à la sacristie, au parloir, dans une classe; lui adresse en quelques mots une admonestation nette, un encouragement bien senti, et le ramène lui-même à la salle d'études. C'est affaire de quelques minutes, sans entorse à la discipline, sans dommage pour les devoirs ».

La chose va moins aisément pour la direction : mais ici encore aucun obstacle n'est insurmontable : « Avec la même formalité très simple que pour la confession, l'enfant pourra rencontrer son directeur dans une classe, dans un parloir (pourquoi pas dans la cour ou le jardin?). » M. Duprey con-

(1) *Le Prêtre éducateur*, décembre 1928.

damne la direction en chambre, qui ne va pas d'ordinaire sans abus : petites chapelles, bavardages plus aisément prolongés, perte de temps... Il cite un collège où la direction en chambre fut formellement supprimée sans dommage pour les âmes, avec tout profit pour la bonne discipline : à l'usage on s'est aperçu que « nul bien souhaitable n'a été empêché », que « maints inconvénients graves ont été évités ».

M. Duprey d'ailleurs est assez d'avis qu'il faut reporter à la collectivité et non au directeur l'influence prépondérante dans l'éducation. Sans nier l'importance des autres facteurs, nous croyons au contraire que l'action du directeur est décisive. La formation spirituelle, plus nécessaire, plus haute, plus difficile que la formation intellectuelle, exige la science et l'art, le dévouement unique du directeur. On n'a pas assez compris que pour arriver en choses si hautes à des résultats décisifs il faut donner à la formation spirituelle un effort égal à son prix. Mais ici les grandes réformes indispensables ne peuvent se préparer que par une renaissance de la science spirituelle.

II. — *École active et éducation religieuse.*

Est-il bon d'appliquer les méthodes de l'école *active* à la formation religieuse des tout petits ?

On connaît le principe de cette méthode. Une excellente pédagogue, Marie Fargues, en propose cette définition : « Un enfant, et surtout un petit enfant, n'acquiert une notion nouvelle que par l'exercice de ses activités, et, d'abord, de ses activités sensorielles (1). »

Cette définition doit être précisée. Aucune méthode d'éducation ne peut faire abstraction de ce principe entendu au sens large : tout acte intellectuel recourt au sens, il n'est jamais purement passif, quelle que soit la méthode d'enseignement adoptée. L'école *active* se distingue des autres par un recours plus universel et plus méthodique à l'activité de l'enfant : elle vise à éveiller l'esprit, à susciter les mouvements spontanés de l'intelligence, de la volonté, du cœur. Il

(1) Marie Fargues, « Formation chrétienne des Tout-Petits. II. La part des mères », *Lumen*, décembre 1928, p. 378.

faut que l'enfant « palpe et soupèse ce qui possède un volume, qu'il voie ce qui présente des couleurs et des formes, qu'il entende ce qui peut faire du bruit... Il faut qu'un enfant décompose et recompose, qu'après avoir exploré la matière il agisse sur elle... Il ne faut pas dire à un enfant : Ne touche pas, et écoute-moi; il faut lui donner à toucher, au contraire, et le faire parler; les leçons seront des récompenses à ses questions, et les devoirs seront des activités volontaires s'exerçant dans le cadre choisi et agencé par l'éducateur. »

Compliquée et très difficilement applicable dès que s'enrichissent les programmes, cette méthode est excellente, entre les mains de la mère surtout, pour la formation religieuse des tout petits.

On doit se convaincre d'abord de l'insuffisance de la formation purement verbale et préceptive : l'instruction, la lecture, l'admonition, ont leur place nécessaire dans la formation des âmes, mais toute vérité religieuse doit être vécue, tout précepte moral doit être appliqué : le rôle essentiel de l'éducateur est de faire passer les enfants *à l'acte*. Marie Fargues écrit encore : « Il faut résolument introduire dans la trame de leur vie religieuse journalière ce qu'on pourrait appeler des exercices pratiques; et non pas seulement des leçons de choses et des travaux manuels... Explorer le mobilier d'une église, c'est sans doute se familiariser avec les vérités religieuses; fabriquer une petite crèche, c'est mêler la pensée de l'Enfant Jésus à un exercice des doigts; mais prier le petit Jésus, l'inviter, lui présenter une offrande du cœur : sacrifice, pratique de vertu, c'est vraiment de l'activité religieuse; et pour que cette activité fonde dans l'âme des habitudes solides, il convient qu'elle soit spontanée. »

Ne parlez pas du bien abstrait en général : incarnez l'idée du bien en des exemples parlants.

Le premier exemple, le plus efficace est celui des parents. L'enfant, au premier éveil de la conscience, est d'une perspicacité et d'une logique, disons mieux, d'une *loyauté* infaillibles : les parents qui ne font pas ce qu'ils demandent de faire, n'ont aucune autorité sur l'enfant qui tout bas les juge et les condamne.

Mais l'exemple des parents ne suffit pas : il faut fixer aux forces spirituelles de l'enfant des buts prochains et précis,

un idéal concret et parlant.Un exemple, Marie-Antoinette de Gueuser s'occupait beaucoup de l'éducation de ses petits frères. « Au temps de Noël, dans la grande salle vitrée, elle établit une crèche; chacun des petits a son mouton que caractérise un ruban de couleur particulière; et selon les efforts du propriétaire pendant la journée, le mouton s'approche ou s'éloigne du divin Enfant. »

Un père de famille ingénieux avait créé un guignol : chaque enfant, accompagné de son patron et de son ange gardien, comparaissait sur la scène devant Jésus, et tous les soirs devant la merveilleuse assemblée l'examen de conscience commençait. Avec quelle émotion on recevait de la bouche du Souverain Juge encouragements et récompenses, reproches et pénitences! Ici, des aînés inventent pour de petits camarades croisés l'arbre à sacrifices : un arbuste mort, planté dans un pot, tend ses branches nues aux petites mains qui viendront y coller une feuille à chaque victoire. D'autres achètent des hosties avec leurs sacrifices. Cette autre éducatrice organise une tombola pour les petits pauvres : chaque objet sera payé avec des trésors de sacrifices.

Mais il ne faut pas tomber dans l'erreur de l'*activisme*. Le principe de W. James, préconisé par Marie Fargues, pris absolument est faux dans l'ordre surnaturel : « Une résolution ou une belle flamme de sentiments qui s'évaporent sans porter le fruit d'une action pratique sont pires que des chances perdues... »

La perfection de la vie spirituelle est dans l'acte de charité, cet acte est essentiellement *immanent*. intérieur : il n'est pas *pratique* par nature, il est une « belle flamme cachée », un élan, une intention d'amour invisible, et c'est vers ce sommet du pur amour qu'il faut élever l'âme par les exercices pratiques.

III. — *Patronage et J. O. C.*

Quelques précisions opportunes de l'abbé Guérin, sur les rapports des patronages et du mouvement Jociste (1). Née dans les patronages, formée par eux, lancée par eux, la J. O. C.

(1) Abbé Guérin, aumônier général de la J. O. C., *Patronage* et J. O. C., *L'Union*, décembre 1928.

présentement s'en distingue et s'en sépare. Division funeste? Séparation féconde? — On se le demande.

« La J. O. C., dit l'abbé Guérin, est un *mouvement*, une *organisation* d'ensemble des jeunes travailleurs, organisation disciplinée, coordonnée, qui facilite l'éducation des jeunes travailleurs, afin qu'ils soient fièrement chrétiens *en plein milieu de travail*. » Le but est donc précis, distinct : les jocistes se proposent d'être chrétiens dans leur milieu et de « refaire chrétiens leurs frères de travail ». Ils veulent créer un *mentalité ouvrière chrétienne*. A but distinct, organisation propre. Voilà pourquoi les Jocistes ont leur mouvement à eux : ils doivent employer des moyens à eux, posséder un esprit, des méthodes à eux. « Voilà pourquoi, écrit l'abbé Guérin, dans nos *cercles d'études* nous étudions dans le détail notre vie de jeune ouvrier. Nous apprenons à juger cette vie, notre vie bien concrète, notre vie de tous les jours, à la lumière de notre foi. Peu à peu nous comprenons mieux ce que devrait être notre vie d'adolescents salariés chrétiens. »

Distincte du patronage, la J. O. C. veut rester en coordination avec lui. Un groupe jociste ne se constituera que s'il répond à un besoin réel; il cherchera à n'atteindre que de jeunes ouvriers qui ne font partie d'aucune œuvre; il devra dégager ou récupérer des valeurs. Ces valeurs peu à peu participeront à la vie des œuvres. « Cependant ce que nous demandons, écrit avec raison l'abbé Guérin, c'est d'aimer la J. O. C. *pour elle-même*, et non pas avec l'idée de s'en servir, normalement le patronage en bénéficiera comme par surcroît. Cela est vérifié par les faits, mais la J. O. C. a des *exigences*... Nous insistons pour que les militants jocistes puissent matériellement travailler à leur action jociste. »

E. Lajeunie, O. P.

Notes bibliographiques

Le Christ Jésus.

Du bonheur, le véritable et unique maître et semeur c'est le Christ Jésus. Et puisque tous, tant que nous sommes, nous croyons au bonheur et aspirons à le posséder, il n'est personne qui ne doive chercher auprès de Lui les lumières et les secours indispensables. De là l'importance pour notre vie spirituelle des livres qui traitent du Christ.

Signalons-en deux parmi les plus récents. Celui du R. P. Mortier : *La louange à la Bonté de Dieu dans le Christ Jésus selon les Écritures* (1), et l'ouvrage réédité de l'abbé Ch. Perraud : *Méditations sur les sept paroles du Christ en croix* (2). Tout l'intérêt du premier réside dans la démonstration, par les faits bibliques, de cette pensée que, de la première page jusqu'à la dernière de l'Ancien Testament, l'on distingue « la marche de la Bonté de Dieu qui, doucement, s'achemine vers le terme de la route qui est Jésus le Sauveur promis ». Étude originale, qui présente ce double avantage de nous retracer en caractères vifs et saillants toute la série des précurseurs du Christ, et de relever en ce dernier ce caractère éminemment consolant et évocateur d'incarner la Bonté souveraine de Dieu à l'endroit de ses créatures.

Quant aux élévations de l'abbé Perraud, on sait déjà, par les éditions précédentes, que son but est de nous montrer que « la principale efficacité et comme la grâce particulière des paroles du Christ en croix doit être de nous inspirer un grand désir de rendre notre mort semblable à celle de Jésus-Christ ». On sait aussi quel bienfait on peut escompter de pareille méditation : « Si les paroles d'un Dieu sont toujours la lumière, la consolation et la force de l'homme, les paroles d'un Dieu mourant pour les sauver ont le charme navrant, mais irrésistible, l'incomparable puissance d'attendrissement de la voix des mourants. »

(1) Chez Desclée, de Brouwer et Cie, Lille-Paris-Bruges.
(2) Chez Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris.

L'Élite.

A la suite de ce Christ dont la vie et la mort nous prêchent la bonté et l'amour de Dieu pour nous, voici tous les fidèles, ses disciples. A la tête de ceux-ci, l'on ne s'étonnera pas de voir citer ceux qui, par état, s'attachent principalement à son service : les prêtres et les religieux.

Aux prêtres qui ne peuvent dédaigner un guide sympathique et sûr pour s'avancer d'un pas ferme, vers leur idéal, M. l'abbé Arnauld d'Agnel présente saint Vincent de Paul (1). Pourquoi saint Vincent de Paul est-il vraiment « guide du prêtre » ? Parce qu'il fut lui-même, d'une manière exemplaire, fidèle aux fonctions de son sacerdoce ; — parce qu'il reçut de Dieu des dons particuliers pour susciter dans l'Église de bons et saints prêtres ; — parce que ses écrits (sermons, entretiens, lettres) constituent une mine précieuse et quasi inépuisable de conseils et de directives à l'usage du clergé. Voilà tout ce que nous livre M. A. d'Agnel dans la belle synthèse de vie sacerdotale qu'il vient de nous offrir, et où l'on admire, en même temps que de grandes qualités de finesse et de perspicacité, un désir profond et efficace d'être utile et de faire du bien à ses confrères dans le sacerdoce.

L'élite, ce sont encore les religieux, et c'est aussi dans la contemplation assidue et répétée de leur idéal que ceux-ci s'affermiront dans leur vocation. Comment cette vocation à une vie chrétienne supérieure se découvre-t-elle dans une âme ? C'est ce que nous décrit M. Alex Garnier dans son livre *Vers le Port — Journal intime d'un jeune homme* (2). A la vérité, le mot du sous-titre : journal, justifie une méthode d'exposition plutôt que la diffusion de notes personnelles vécues au jour le jour. On s'en aperçoit à l'ordre logique, presque classique, selon lequel les lettres s'enchaînent les unes aux autres. « A pleines voiles — Tempête — L'horizon s'éclaircit — Terre ! Terre ! » : tels sont les titres des chapitres qui révèlent sur quelle analogie l'auteur s'est appuyé, et qui font songer moins à un journal qu'à un traité. Disons cependant que ce traité n'a rien de sévère et de rébarbatif. Il est présenté d'une façon vivante, adapté spécialement à la jeunesse, de lecture facile et agréable. Il produira ses fruits.

(1) *Saint Vincent de Paul, guide du Prêtre.* Chez Téqui.
(2) Librairie Brunet, à Arras.

La vocation religieuse une fois reconnue, il ne reste plus qu'à lui demeurer fidèle et à vivre pleinement cet idéal. A cette fin, la lecture des *Entretiens sur la vie religieuse* de S. G. Mgr Bourchany (1) sera d'une grande utilité. Ces entretiens sont au nombre de dix-sept, et le seul choix des sujets dénote déjà une grande expérience des âmes consacrées à Dieu. A côté des instructions qui s'imposent sur les avantages et la grandeur de la vie religieuse, sur les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, en voici d'autres sur : la disposition essentielle de l'âme religieuse : le désir de la perfection et l'effort pour l'acquérir ; la grande loi du renoncement ; les ennemis de la vie religieuse dont le principal est la tiédeur ; la dévotion à la T. S. Eucharistie et à la T. S. Vierge Marie. — Ne manquons pas d'ajouter la « *dévotion au Saint-Esprit* (2) ». Ainsi que le montre excellemment le R. P. Rutché, cette dévotion, qui doit être le propre des âmes d'élite dans le siècle, l'est à plus forte raison pour les prêtres et les âmes religieuses.

Mais comme la caractéristique des religieux est de tendre à la perfection, il faudra que ceux-ci songent souvent à cet engagement essentiel. C'est dans ce but qu'ont été publiées les *Méditations sur la perfection religieuse* du P. Emm. d'Alzon (3). Courtes, logiques, d'un tour direct, elles sont aussi très suggestives et solidement appuyées sur l'Écriture et la doctrine de saint Thomas.

Remarquons enfin que, si les religieux doivent s'occuper de leur sanctification personnelle, certains ont aussi reçu la mission de sanctifier les autres et de répandre hors du cloître « la bonne odeur du Christ ». Citons seulement parmi les publications récentes la brochure intitulée : *L'Institut des petites sœurs de l'ouvrier* (4). Cette congrégation encore jeune s'occupe, comme son vocable l'indique, exclusivement d'apostolat parmi les ouvriers. Lille, Roubaix, Tourcoing, Croix, constituent leur champ d'action. Actives et attentives à tous les besoins de la classe ouvrière, elles se répandent en œuvres multiples dont on saisit tout le bienfait soit à l'usine (réfectoires — instruction religieuse — enseignement ménager —

(1) Chez Téqui, Paris, 1928.
(2) *L'Élite et la dévotion au Saint-Esprit*. Duculot éditeur, Gembloux.
(3) Paris, 5, rue Bayard.
(4) Lille, 77, rue Nationale.

pharmacie), soit en ville (dispensaires — visites de famille — maisons de famille — formation d'une élite ouvrière). Elles aussi imitent à leur manière le grand modèle : Jésus ouvrier.

Scoutisme.

L'annonce d'une réédition du livre du R. P. Sevin (1) ne pouvait qu'être agréable à quiconque connaît et apprécie le Mouvement Scout. Cependant l'espoir sur lequel était fondée cette joie est un peu déçu. Il ne s'agit que d'une reproduction intégrale des éditions précédentes. C'est toujours une description au long et au large du Scoutisme anglais (1re partie) et un aperçu des applications à tenter en France au collège, à l'école, ou au patronage (2e partie). La Préface et l'Avant-Propos sont identiques, la bibliographie elle-même n'a pas changé. Ne s'est-il donc rien passé chez les Scouts de France depuis 1921? — Cette objection, l'auteur l'a prévue : « C'est sciemment — dit-il en 1928 comme en 1921 — que le présent ouvrage fait abstraction du travail accompli jusqu'ici par le scoutisme français... Il n'est ni un manuel de scoutisme, ni une histoire générale du Mouvement Scout... C'est une étude documentaire d'un système d'éducation et des applications qu'on en peut tenter. » Assurément, un auteur demeure toujour libre de se placer à un point de vue de son choix. N'empêche que l'autorité du P. Sevin en la matière et sa situation nous permettaient d'attendre de lui une mise au point plus complète et plus parfaite, et c'est ce qui motive notre regret. « *Le Chef* » (2), bien que destiné non seulement aux chefs scouts mais aussi à tous les éducateurs, n'est pas entre les mains de tous, et il y aurait eu grand profit, devant l'opinion, à recueillir ne fût-ce que succinctement, le fruit des expériences réalisées. Le but de ce livre admettait cet élargissement, et à d'autres qualités il eût ajouté celle de l'actualité.

C'est aussi une réédition de son livre que nous présente M. l'abbé Richaud (3), mais d'un livre qui a évolué comme tout ce qui vit et qui, en cours de route, s'est augmenté de

(1) J. Sevin, *Le Scoutisme*. Éditions Spes. — Pour tout ce qui concerne le Scoutisme, on peut s'adresser à : La Hutte, 66, rue Saint-Didier, Paris-16e.

(2) Revue mensuelle.

(3) *Veillées de Prières*, par M. l'abbé Richaud. Téqui, 1928.

moitié. Tel qu'il est, il se présente, peut-on dire, comme un code de la vie spirituelle du Scout. Nous sommes loin de la pure documentation. Nous voici au contraire au cœur de l'idéal scout dont ce volume est une expression fidèle et concrète. Deux parties : *Veillées de Prières* (la Promesse... la Devise... l'Esprit) — *la Journée du S. D. F.* (Comment se lève le S. D. F... comment prie... comment joue le S. D. F...). Les principes et la pratique, l'idéal et la vie : voilà ce qu'offre aux Scouts M. l'abbé Richaud pour le plus grand avantage de leur formation. Et ces lignes, qui sont incontestablement le fruit d'une riche expérience du scoutisme, montrent mieux que de longues démonstrations comment cet idéal, qui séduit tant les jeunes, peut envahir leurs âmes et commander toute leur vie.

Mais si ce livre décrit à merveille ce qu'est un Scout catholique, n'est-il pas en même temps un témoignage vivant et une belle illustration de ce qu'est un aumônier scout? Non pas un prêtre qui vient, du dehors, parler religion et vie chrétienne à des Scouts, — mais un prêtre qui a sa place marquée dans le mouvement, qui en connaît l'âme comme il connaît ses « garçons », et qui se sert de l'idéal scout comme d'un merveilleux instrument pour atteindre et impressionner plus efficacement ses jeunes dirigés. « Notre but à nous les aumôniers est de vous faire vivre, par le scoutisme, une leçon de choses évangéliques » (XVIII). Et plus loin, l'auteur met dans la bouche de ses jeunes lecteurs cette prière : « Ils (nos aumôniers) ne seront pas seulement invités à donner *par surcroît* le secours de la religion, mais, revêtus de l'autorité divine, ils inspireront à notre mouvement ses directives religieuses »... (84)

Ce précieux petit livre est donc à conseiller aux enfants qui désirent nourrir et préciser leur idéal au moyen de ces formules claires et précises, mais aussi aux prêtres et aux éducateurs qui, pour motifs divers, boudent ce mouvement, en méconnaissent encore le sérieux et ne soupçonnent pas suffisamment les services éminents qu'il peut rendre dans la direction humaine et surnaturelle des jeunes.

H. MARÉCHAL.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † CAROLUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne.